



ANON.
NOT HERCIER

1769.

C O N T E S

M O R A U X.

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

[Louis Sébastien Mercier]

CSP

LES HOMMES

COMME IL Y EN A PEU,

ET

LES GÉNIES

COMME IL N'Y EN A POINT.

*Contes Moraux , les uns pour rire , les
autres à dormir debout ; Orientaux ,
Persans , Arabes , Turcs , Fran-
çois , &c.*

PREMIERE PARTIE.



A BOUILLON,

AUX DÉPENS DE LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

M. DCC. LXX.



432037

CSP

PQ

2007

M6 A723

1770

V.1



AVERTISSEMENT

DE

L'ÉDITEUR.

JE félicite de bon cœur ceux qui croiront avoir trouvé de bonnes leçons de morale, d'excellentes instructions dans ces Contes qui, graces à mon insensibilité, ou, si l'on veut, à ma très-profonde ignorance, me paroissent plus propres à amuser l'esprit des Lecteurs désoccupés, qu'à éclairer ceux qui desirent de s'instruire. Ce genre a cependant prévalu, & il faut supposer que pour attribuer à de semblables productions quelque degré d'utilité, nos gens de lettres, & ceux même d'entre nos philosophes qui n'ont pas dédaigné de publier aussi des Contes bien frivoles, bien écrits & bien sentimentés, ont eu de très-bonnes raisons. Je n'en ai vraisemblablement que de fort mauvaises, moi, qui traiterois, s'il me prenoit envie de fonder une république, nos aimables Faiseurs de Contes encore plus sévèrement que Platon autrefois ne traita les Poètes : car, s'il accusa ceux-ci de corrompre les mœurs & la saine morale, à combien plus forte raison banniroit-il ces séducteurs ingénieux qui, toujours hors du vrai, s'éloignent avec tant de graces de la nature qu'ils ternissent, qu'ils dépa-

ij AVERTISSEMENT.

rent & défigurent à force de vouloir l'embellir ? A combien plus forte raison interdiroit-il l'entrée de sa république à des gens perpétuellement occupés du triste soin d'égarer leurs semblables, & de leur présenter pour modèles de conduite, des personnages ou tout-à-fait invraisemblables, ou complètement ridicules ? Car enfin, supposons une société dont tous les membres penseroient, sentiroient, agiroient comme nos Cléons, nos Clervals, nos Luciles, nos Sophies &c ; que seroit-ce bon Dieu, qu'une telle société ! Que d'esprit ! que de graces ! que d'ingénuité ! Mais aussi quel délire perpétuel ! quelles folles idées ! quels amants romanesques ! & à la fin, quels imbécilles mariages ! Chaque couple iroit galamment s'enfoncer dans la solitude, s'enivrer de tendresse & pousser des soupirs ; déclamer ridiculement contre les embarras des villes qui à leur tour seroient désertes. Ah l'heureuse, l'aimable, l'excellente société !

C'est une espece de nation fort étendue que celle des Faiseurs de Contes ; elle peut être divisée en deux classes : la premiere formée de ceux qui prennent, ou du moins qui veulent faire croire qu'ils ont choisi dans la société actuelle les personnages qu'ils font agir. Leurs Bergeres sont charmantes, & elles sont en mé-

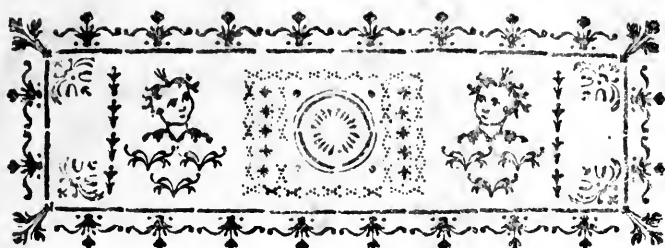
A V E R T I S S E M E N T. iiij

me-temps très-naïves & très-ingénieuses ; en un mot ce sont des Bergeres comme on n'en vit jamais : aussi n'est-il pas étonnant qu'elles enflamment de la plus forte passion des gens de qualité, & que ceux-ci sacrifient leur rang, le préjugé de leur naissance, les bienséances même des conditions, au suprême bonheur d'épouser de telles Amantes. Les Contes de ce genre n'ont qu'un défaut ; c'est qu'ils ne sont ni naturels, ni raisonnables ; car du reste, ils sont remplis de graces, étincellans d'esprit. La seconde classe est composée d'Auteurs de Contes de Génies, de Magiciens, de Fées, d'Enchanteurs ; mais comme tout, dans leurs récits, arrive par enchantement, on se contente de les lire, de bâiller quelquefois ; & l'on ne songe guere à prendre pour modeles de conduite une Fée, un Génie, qui d'ailleurs sont souvent de la plus absurde inconséquence : En sorte qu'à tout prendre, ces deux genres de Contes, genres fort superficiels en eux-mes, ne valent guere plus l'un que l'autre. Pourquoi donc avez vous pris la peine de rassembler ceux qui composent ces deux Parties, me demandera-t-on peut-être ? Pour deux raisons, répondrai-je ; premièrement, pour démontrer par ces Contes mêmes, la justesse des réflexions que je viens de publier : en second lieu, pour offrir à ceux qui aiment la lecture de ces

IV AVERTISSEMENT.

sortes de récits, ce que l'on a donné jusqu'à présent de moins déraisonnable dans ce genre. Je n'ai pas prétendu offrir aux jeunes gens d'excellens modèles à suivre ; car les hommes qui agissent dans ces Contes n'ont jamais existé, & l'on en voit très-peu comme eux, parce qu'il n'est guere vraisemblable qu'il en existe. Quant aux Contes de Génies, je n'en ai fait usage que pour varier un peu les caractères, attendu que, même dans l'invraisemblance il faut songer à plaire. Ai-je réussi ? Lisez, & prononcez.





C O N T E S

M O R A U X.



S O P H I E.

DORVAL habita pendant long-tems une grande ville , où il eut des amis distingués sans avoir une fortune brillante : il étoit honnête homme, il n'est pas surprenant qu'il fût pauvre : il étoit vrai , ses connoissances ne devoient pas être nombreuses : il avoit un cœur tendre & généreux ; mais ce présent du Ciel lui seroit devenu inutile , s'il n'avoit pas eu le bonheur de trouver une femme qui mérita toute sa tendresse , & une fille qui fut l'enfant de son cœur, par ses qualités & ses vertus.

La mort enleva bientôt à Dorval son

Partie I.

A

épouse , & le laissa seul chargé de l'éducation de Sophie , il fut son précepteur. Dorval connoissoit les hommes ; quel pere ! il en aimoit tous les devoirs ; quel ami ! il avoit été malheureux. Il forma le cœur de la fille en exerçant sa sensibilité ; il lui montra qu'une grande partie du bonheur qu'on pouvoit espérer , étoit placée dans le bonheur des autres ; il lui apprit ainsi le grand art de plaire , en respectant toujours la vérité & la vertu ; il l'accoutuma de bonne heure à la physionomie de l'infortune ; il lui donna cette philosophie de l'ame qui la rend ferme sans la roidir , qui l'élève sans l'enfler , qui maîtrise les passions sans les anéantir , & qui conservant au sentiment toute son énergie , ne laisse d'autres portes ouvertes à l'affliction , que celles que peuvent offrir un cœur sensible & une ame raisonnable. Dorval ne se contenta pas d'avoir donné à Sophie une éducation extraordinaire ; il joignit de plus à ces traits mâles d'une vertu solide , le coloris enchanteur d'un esprit orné : il la familiarisa de bonne heure avec l'histoire , qui ne lui montra les crimes du monde , que pour apprendre à les redouter , & qui ne lui fit saisir quelques traits des vertus qui y

nagent épars , qu'afin qu'elle se les rendît propres , & leur accordant un degré d'estime d'autant plus grand , qu'ils avoient été plus généralement utiles. Son ame fut encore remuée par les charmes séducteurs de la poësie ; faite pour sentir , elle s'épanouit en s'y livrant , & son cœur en devint meilleur , parce qu'il devint plus sensible. Il est certain qu'un homme dont le cœur s'émeut aisément , est incapable de bassesse , ou de méchanceté.

C'est ainsi que Dorval remplissoit la tâche que la nature impose à tous les peres ; mais il eut bien des obstacles à surmonter pour réussir dans ses desseins ; sa sœur qui vivoit avec lui étoit une femme du monde , qui ne comprenant point la bonté de ses vues , devoit nécessairement les traverser , & qui chérissant assez sa niece pour lui faire goûter les seuls plaisirs qu'elle estimoit , ne vouloit aussi lui inspirer que ses goûts ; elle désapprouvoit sans cesse l'éducation qu'on donnoit à Sophie ; elle se plaignoit que l'on prît un si grand soin d'un ame qu'on ne pouvoit pas voir ; qu'on cherchât à rendre sensible le cœur , qu'on ne cherchoit plus qu'à tromper ; elle étoit désolée qu'on ne tournât pas toutes ses attentions vers

l'extérieur , qui affuroit tous les talens ; qui donnoit toutes les qualités , qui défioit l'esprit & le sçavoir. Il faut qu'une femme plaise dans le monde , disoit-elle , elle n'est faite que pour cela : c'est le seul moyen par lequel elle peut être utile aux autres & agréable à elle-même ; mais comment y plairoit-elle , si elle ne prend pas ces façons ? L'étourderie y joue le rôle de l'esprit ; la bagatelle , celui de la raison , & le perfiffage tient lieu de bon sens. Sans être vicieux , ce n'est pas si mal de montrer qu'on pourroit l'être ; & pour ce qui regarde les autres , il ne faut s'en occuper que comme des chimères qui peuvent affecter désagréablement le cœur. . . Je vous assure , mon frere , que quand on veut penser sérieusement à soi , à ses ajustemens , à ses plaisirs , & ce n'est pas être ridicule , on n'a point de tems de reste. . . D'ailleurs , on trouve toujours assez de liaison ; les amis sont des gênes dont on se passe facilement ; ils exigent des égards , & cela incommode. Dorval l'écoutoit avec peine , mais il répondoit toujours avec autant de solidité que de douceur. Ma chere sœur , vous ne connoissez pas ce monde que vous peignez si bien à quelques égards ; vous

le voyez trop léger pour estimer justement la conduite des autres ; mais ses médisances sont pour l'ordinaire aussi exactes que cruelles , & quoiqu'on se moque au dehors de l'éducation que je donne à ma fille , soyez sûre qu'on m'approuve en particulier ; vous me blâmez , parce que je cultive par les sciences son esprit qui s'y trouve propre ; prenez garde qu'il n'est pas question de cette science froide qui glace l'ame , mais de celle qui forme l'esprit & le jugement ; je serois bien fâché que ma fille fût sçavante ; mais je veux qu'elle soit heureuse. Que deviendrait-elle , si elle n'avoit pas du courage & de la vertu ? Si elle se marie , elle aura un homme de mérite pour époux , qui aura jugé son esprit , admiré son caractère , apprécié ses connoissances , & connu son cœur. Quelles richesses pour le sage , que la sagesse & la vertu ! les agrémens d'une femme bien élevée seront toujours la dot qu'il souhaitera. D'un autre côté , si elle ne se marie pas , elle ne restera point abandonnée ; elle méritera de bonnes connoissances , elle aura des amis dignes de son attachement , & elle ne craindra point le chagrin.

Sophie , en sentant toute la bizarrerie de

sa Tante , conserva pour elle tout le respect que son âge exigeoit ; elle eut cependant assez de discernement , pour connoître que la raison & la vérité parloient par la bouche de son pere ; & elle se trouva assez de sagesse pour n'écouter que ses avis & ne profiter que de ses leçons. Il étoit fort étonnant de voir Sophie , dans l'âge le plus tendre , ne juger jamais d'après l'autorité , rappeler tout à un examen judicieux , écarter sans cesse ce faux éclat qui pare l'illusion , n'être point séduite par ce qui affecte les sens , & ne donner son estime qu'après avoir trouvé des objets qui la méritoient ; mais son cœur s'ouvroit dès que son pere vouloit l'instruire , & elle retenoit toujours fortement ce qu'elle n'avoit jamais écouté qu'avec plaisir ; ce qui fut sans doute sur elle la plus grande impression , ce qu'elle apprit à aimer la vertu en la voyant pratiquer , & qu'elle souhaita de ressembler à Dorval par son bonheur comme par sa vertu.

Dorval retiré avec sa famille à la campagne , y menoit une vie douce & agréable ; son uniformité n'ôtoit rien à ses agrémens ; ce qui est véritablement aimable , ne peut manquer de l'être toujours ; d'ail-

leurs, quels charmes plus puissants pour un pere, que les plaisirs qu'il trouve dans un enfant qui répond à ses vœux ! quelle joie plus vive que celle que peut inspirer à un enfant l'amour toujours nouveau d'un pere aimable & aimé ! Sophie & Dorval éprouverent toutes ces délices, & leur solitude fut toujours égayée par le spectacle de leur sentiment. C'est une preuve de vertu & de raison que d'aimer ainsi la vie domestique. Il faut avoir l'ame bien riche, pour ne pas y trouver l'ennui, & s'être formé un cœur bien sensible pour voir toujours avec intérêt les mêmes personnes, & s'amuser toujours avec les mêmes objets.

Dans le voisinage de la campagne de Dorval, il y avoit un jeune homme, qui ayant perdu depuis peu son pere, étoit venu se mettre en possession d'une terre considérable qu'il lui avoit laissée. Clairville livré à sa douleur sortoit rarement ; mais la renommée l'avoit déjà fait connoître à Dorval. Les payfans qui dépendoient de ce nouveau Seigneur, chantoient ses louanges, admiroient sa douceur, exaltoient son humanité ; l'un disoit, il est notre pere, car ayant été ruiné par le mal-

heur des tems , bien loin d'exiger ce que je lui devois de droit , il m'a aidé pour soutenir ma famille ; un autre le bénissoit pour les secours qu'il avoit procurés à une mere tendre , dont l'enfant avoit été menacé par la mort ; tous parloient de lui avec enthousiasme ; ils ne le louoient pas , mais ils peignoient leurs sentimens.

Dorval fut charmé de savoir que le genre humain eût un ami de plus. Sophie en entendant le récit de la générosité de Clairville , félicita son pere d'avoir acquis un tel voisin. Dorval lui-même enchanté , chercha à connoître cet homme qu'il chérissoit déjà sans l'avoir vu : il alla donc lui faire une visite ; ce ne fut pas pour regarder la figure de ses traits ou écouter le son de sa voix , mais pour lui offrir ses services , pour consoler son cœur , & pour rendre à la société un être qui étoit si bien fait pour elle. Clairville jugea d'abord Dorval : comme la vertu est toujours simple , il ne faut qu'un coup d'œil pour la pénétrer ; ils se plurent réciproquement ; ils se féliciterent de se connoître , & se promirent des plaisirs en se promettant de se voir.

Dorval alla plusieurs fois chez Clairville,

avant que Clairville pût aller voir Dorval ; un rhume violent le retenoit chez lui ; mais ils commencerent à se traiter en vieux amis , & la bonne amitié hait les cérémonies. Dorval revenant un soir charmé de son nouveau voisin , en parla avec chaleur à Sophie. L'amitié est pleine de feu , je ne dis pas qu'elle soit enthousiaste , mais quand le cœur sent , il peint avec force , & ses couleurs sont toujours vives. Ma fille , as-tu connu , lui dit-il , un homme simple dans ses mœurs & naturel dans ses actions ; ayant l'esprit orné de connoissances utiles & le cœur ouvert au sentiment ; riche sans vanité , noble sans orgueil , savant sans mépris , poli sans affectation , doux sans foiblesse , complaisant par principe , & humain par sensibilité ? Tel est Clairville , Sophie ; il a surpris mon cœur , il a mérité d'être mon ami , il honore à mes yeux l'espèce humaine ; je le vois avec délices , parce que je ne le vois jamais qu'environné de ses vertus. Sophie aussi sensible que son pere aux charmes de l'honnêteté , l'écouloit avec ce transport qu'excite dans l'ame la peinture de ce qui est véritablement beau : je le connoîtrai sans doute , dit-elle , & s'il n'avoit

pas été incommodé , sûrement il seroit venu nous voir. Mais qui est-il ? quels sont ses emplois ? quels sont ses talens ? --- Ma fille , il est tout , car il est vertueux ; noble par sa naissance , il est encore plus noble par les titres glorieux que son cœur lui donne sur celui des infortunés ; issu d'une famille illustre , il compte parmi ses ancêtres beaucoup de personnages qui se sont rendus célèbres en faisant servir la supériorité de leurs talens à ensanglanter la Terre ; mais il semble qu'il veut fermer les plaies qu'ils ont faites au genre humain en répandant le bonheur sur tout ce qui l'environne. Il ne veut aucun emploi , quoiqu'il soit peut-être digne de plusieurs ; mais il craint de ne pas les remplir comme il le souhaiteroit ; l'idée de voir la félicité de plusieurs dépendre de lui-même est pour lui une idée atterrante ; il ambitionne l'amitié de tous , & il voit que les emplois l'enlèvent : il est content de son état , il cherche seulement à perfectionner son ame par l'étude , à fortifier son esprit par la méditation , & à rendre son cœur meilleur en faisant ses efforts pour le rendre plus sensible. Mais tu le connoîtras mieux encore par la scène qu'il m'a donnée aujourd'hui ;

je l'ai trouvé appuyé sur sa table, le visage rouge, l'âme fatiguée, des larmes coulant de ses yeux; je l'aborde avec surprise, il me reçoit avec émotion; mon ami, me dit-il en me serrant la main, j'avois un ami tendrement aimé, & cet ami vient de m'abandonner; une démarche injuste, parce qu'elle est intéressée, m'en a convaincu; je devois le soupçonner depuis long-tems, mais le soupçon ne peut entrer dans le cœur d'un honnête homme; il est bien malheureux: si jamais il se rappelle mon attachement & celui qu'il me portoit, il sentira combien il est cruel de déchirer un cœur qui nous aime, & de donner la mort à l'amitié; son âme aura des remords, son cœur sera la proie des regrets, & sa vie sera livrée à l'infortune, je l'aime encore. O douce amitié! charme de la vie, ton nom seul amuse mes pensées; tes plaisirs.... je les goûterai sûrement avec vous, Dorval, nous serons liés pour jamais. Nous le dûmes ensemble, & son cœur soulagé par cette idée qui le flattoit fut plus tranquille. Il ajouta, je ne vous promets rien, Dorval, je vous promets tout en vous donnant mon cœur, mais à mon tour je ne vous demande rien, vous

pouvez disposer de votre attachement. Il s'arrête ; je vole dans ses bras ; je ne lui donnois pas mon amitié , il l'avoit prise.

Il me fit alors l'histoire de sa vie , ce fut celle du sentiment ; il me dit , que l'amour qui avoit égayé ses premières années , avoit toujours été la source de ses chagrins , & que si ses premiers soupirs avoient été formés par son bonheur , il ne soupairoit depuis long-tems que pour l'infortune ; qu'il avoit été balotté par deux passions qui avoient tour-à-tour fait germer le plaisir dans son ame & jetté le trouble dans son cœur , & qu'il pouvoit encore douter si un cœur sensible étoit un présent de la Nature , ou le supplice de ceux qui le possèdent. Voilà , ma fille , le portrait de Clairville , avec l'abrégé des événemens de sa vie ; je le respecte , je l'estime ; mais je n'ai point de termes pour t'exprimer combien je l'aime.

Sophie écoutoit son pere avec la plus grande attention & le plus vif intérêt ; elle admira Clairville avec lui , elle accorda à ce jeune homme toute son estime , elle y joignit toute son amitié ; mais elle le plaignit seule des chagrins qu'il avoit éprou-

vés. La vertu & la tendresse , disoit-elle , sont donc des titres bien minces pour plaire dans le monde , je n'y plairai pas sûrement , car je n'ai point d'autres titres à y apporter ; mais dussai-je être malheureuse , je veux les conserver , & je trouverai ma consolation dans l'estime du plus petit nombre , qui vaut bien mieux que les acclamations bruyantes de la foule , toujours injuste parce qu'elle est aveugle , & toujours méprisable parce qu'elle est trompeuse.

Enfin au bout de quelques jours Clairville put venir voir Dorval ; il le trouva occupé par une conversation utile ; c'étoit l'ordinaire , il étoit souvent avec Sophie , & c'étoit toujours pour l'instruire en l'amusant ; après les civilités accoutumées , qui ne furent cependant point dictées par l'habitude , mais rendues intéressantes par le sentiment , Clairville les pria de vouloir lui permettre de partager leurs plaisirs en se joignant à leur discours , & de croire qu'il étoit moins venu pour les gêner par un fade cérémonial que pour profiter de leur compagnie , puisqu'il cherchoit d'autant plus ce qui pouvoit leur plaire , que cela paroissoit être davantage dans son

goût. Ils eurent donc une conversation raisonnable qui ne fut point troublée par la fureur du jeu , par le sel caustique d'une basse médifance , par les froides plaisanteries des petits maîtres , & par le sot perfiffage des ignorants. Clairville enchanté de Dorval ne le fut pas moins de Sophie ; il pensa bien qu'elle devoit avoir un mérite peu commun , car les enfans sont toujours ce qu'on veut qu'ils soient ; il sentoit d'ailleurs qu'une personne élevée par Dorval , devoit lui ressembler ; mais il n'avoit pu prévoir quelle étoit la figure de Sophie , combien la vertu qui rend tout aimable , le devient davantage quand elle anime une femme charmante , combien les graces d'un esprit cultivé & les attraits d'un cœur sensible acquierent de force , quand on les voit au travers d'une figure intéressante. Voici le portrait qu'il en fit lui-même dans une Lettre qu'il écrivit à un de ses amis , peu de tems avant de quitter sa terre , & après avoir eu le bonheur de voir Sophie fréquemment.

J'ai connu un honnête homme , c'est Dorval , mon cœur en est glorieux ; il est mon ami , tu dois m'en féliciter. Oui , c'est un honnête homme , il a une ame grande & forte ,

un génie noble & élevé, un cœur sensible & vrai ; juge de mes plaisirs , tu connois ma façon de penser. Sa fille s'appelle Sophie , elle est son portrait en miniature ; je veux cependant te l'esquisser ; il ne sera pas flatté , car tu sais que je suis scrupuleux ; je l'ai vue trop souvent pour ne pas la connoître à merveille ; je l'ai vue trop souvent pour l'aimer. Quel homme il faudroit être pour mériter Sophie !

Sophie est jeune , mais on ne le juge que par la fraîcheur de ses traits : peins-toi la physionomie la plus intéressante , le regard le plus touchant , des yeux que le sentiment peut mouiller de larmes , où on lit toute la sérénité de son cœur , où la bonté est peinte , où la vertu & la tendresse font voir ce qu'elles ont de plus enchanteur ; représentes-toi les graces naïves voltigeant toujours autour d'elle. Mais si tu pouvois l'entendre, l'innocence te parleroit ; si tu pouvois la voir , c'est la noble simplicité que tu verrois ; si tu pouvois vivre avec elle , ce seroit la modestie même avec qui tu vivrois ; son aimable vivacité te séduiroit , son esprit te charmeroit , sa gaieté te frapperoit , sa raison t'étonneroit , sa sensibilité.... Oh mon ami , ton cœur n'est-il pas oppressé , tu est l'époux d'une femme charmante , mais oserois-tu la

comparer à Sophie ? Ne cherche pas à la voir ; cela te rendroit malheureux ; crois-moi aussi enthousiaste que je suis vrai , aussi amoureux que je le suis peu ; il est vrai , je l'adore , mais c'est comme la Divinité à qui l'on souhaite de plaire , sans avoir l'espérance de réussir , parce qu'on n'a pas celle de pouvoir lui ressembler.

Telle étoit l'idée que Clairville s'étoit formée de Sophie ; mais cette idée avoit eue le temps de se mûrir , parce qu'il s'en étoit beaucoup occupé. Trois mois s'étoient écoulés , depuis le moment où il avoit fait la connoissance de la fille de Dorval , & depuis ce temps il l'avoit vue presque tous les jours : déjà un nouvel intérêt sembloit le conduire , & son nouvel ami sembloit être devenu le plus petit motif de ses visites ; cependant il n'imaginoit pas encore que l'amour dirigeât ses promenades ; il croyoit honorer Dorval en lui évitant la peine de le venir trouver ; il pensoit vouloir seulement profiter des leçons de la sagesse en conversant avec cet homme qu'il respectoit , tandis que réellement il flattoit son cœur & sa passion , qui le menaient auprès de Sophie ; il se trompoit lui-même , & avouoit toute l'étendue de son amour lors même qu'il déclamoit le plus contre lui,

lui, car c'étoit sa coutume : l'amour est-il nécessaire, disoit-il, pour rendre la vie agréable ? Ses secousses sont trop violentes, elles ébranlent l'ame & bouleversent le cœur. Douce amitié, tes plaisirs sont aussi vifs & tes peines moins cruelles ; on jouit sans crainte, on vit sans jalousie, & tes feux qui ne brûlent jamais, entretiennent toujours une chaleur aussi douce que pénétrante ; il avoit raison, mais il ne profita pas de ses maximes qui sont plus, pour l'ordinaire, l'ouvrage de l'orgueil, que le fruit du bon sens, & qui annoncent ce que l'on devoit faire, ou ce qu'on conseilleroit aux autres, plutôt que ce qu'on fait soi-même, ou que ce qu'on souhaiteroit de réaliser.

Clairville l'éprouva ; il étoit sur son départ qu'il avoit déjà renvoyé plusieurs fois sous des prétextes très-légers ; il est vrai qu'il aimoit la vie champêtre, & qu'il ne pouvoit se résoudre à la quitter ; le spectacle de la nature élargit les grandes ames, sa majesté les élève ; le goût de Clairville pour l'étude lui faisoit trouver dans la retraite des objets dignes de sa pénétration ; son amour pour les hommes s'exerçoit plus fréquemment & avec plus

d'avantage , au milieu de ces hommes qui ne connurent presque jamais les vices , parce qu'ils n'aborderent jamais les maisons des grands ; sa propre vertu lui faisoit encore trouver du plaisir à éviter le coup d'œil affligeant du monde , où chacun vit pour soi-même , & où on ne souhaite presque de se voir que pour essayer de se tromper ; car il le remarquoit fort bien , il faut être vertueux pour aimer la campagne , la solitude qui intimide l'ame du vicieux parce qu'il se redoute , qui ennuie le petit maître , parce que se voyant alors sans orgueil , il est obligé de voir son ame corrompue par l'inaction ; la solitude fait au contraire les plaisirs de l'homme sage qui s'égaie en se contemplant ; mais toutes ces raisons qui pouvoient avoir une grande influence sur l'esprit de Clairville , ne furent point dans ce moment celles qui le déterminèrent ; l'amitié augmentoit pour lui les charmes de la campagne , l'amour lui faisoit trouver son absence insupportable : la compagnie de Dorval qu'il alloit perdre pour quelque tems , Sophie qu'il ne verroit plus ; que de liens il falloit rompre , que de goûts il falloit oublier ! la bonté de son cœur l'arrachoit à ces plaisirs , & lui

ordonnoit tous ces sacrifices. Un de ses amis malheureux avoit besoin de ses services ; il pouvoit le rendre à la vie , empêcher l'effet d'une injustice qu'on alloit commettre à son égard ; il se résout donc à partir ; déjà le jour est fixé , mais il détermine en même tems celui de son retour.

Il vint informer Dorval de ses projets & prendre congé de lui ; Dorval étoit sorti , Sophie seule dans la maison étoit appliquée à un ouvrage où elle faisoit admirer son adresse & ses graces ; Clairville l'ayant appris hésite un moment s'il doit entrer , il se décide , il entre ; Sophie le prie modestement d'attendre le retour de son pere qui ne devoit pas être éloigné , elle se remit à travailler & entretint la conversation , que l'état de Clairville ne lui permettoit pas de soutenir ; il étoit agité , tous les mouvemens de son ame se peignoient sur sa physionomie , & cela le tourmentoit , il parloit par mots entrecoupés. Demain ... oui demain à ces heures je ne pourrai pas Dorval , ô mon ami. ... Sophie , vous êtes bien occupée ---- Vous paroissez bien distrait , Monsieur ; qu'est-ce que vous avez donc dans l'ame de si important ? ---- Dorval ne vient point ; je voulois ... Eh bien..

non ... Sophie, y a-t-il long-tems que Dorval est sorti ? Savez-vous où il est allé ? Quand croyez-vous qu'il revienne ? ----- Mon pere , Monsieur , est allé rendre une visite à Monsieur D** que vous connoissez ; il est absent depuis quelques heures , & il doit revenir incessamment ---- J'irai au devant de lui ... non ... je l'attendrai ... S'il ne vient pas , Sophie , il ne verra pas .. il ne verra peut-être plus son ami : ô Dorval , pourquoi vous ai-je connu , & pourquoi vous quitter si vite ? ---- Quoi donc , Monsieur , vous partez ; Dorval ne vous verra plus ; je je plains Dorval qui vous est fort attaché , qui ne parle jamais de vous qu'avec transport , qui regarde comme un présent du ciel le bonheur qu'il a eu de vous connoître , il pleurera , Monsieur , de douleur , nous en ferons tous deux bien affligés. ----- Je ferai pleuré ... non , c'est moi seul qui dois connoître le chagrin , c'est pour moi que seront les pleurs . Sophie, vous ... Sûrement Dorval ne n'oubliera pas j'ai essuyé bien des momens d'inquiétude & de peine ; mais jamais je n'en ai éprouvé de si cruels .. c'est à l'amitié que je sacrifie les plaisirs de l'amitié Sophie , l'amitié me récompense

fera-t-elle? --- Vous ne doutez pas de l'attachement de Dorval , & je pense comme mon pere. . . Votre absence sera longue sans doute ? Qu'est-ce qui l'occasionne ? --- Ah ! Sophie, un voyage, un ami malade, injustement accusé, abandonné de tous, sans protection. --- Votre voyage doit vous plaire, la vertu vous le fait entreprendre.. sans attachement considérable , sans parens assez proches pour le regretter beaucoup... des amis qui vous chérissent ; mais que vous trouverez toujours les mêmes--- Dorval , pourquoi ne venez vous point ? la douleur m'accable , elle me déchire. Il se leve , se promene à grands pas , il jette de tems en tems quelques coups d'œil sur Sophie , il s'approche d'elle lorsque Dorval entre ; Clairville embrasse fortement son ami, il le serre contre sa poitrine ; j'étois venu Dorval. . . . Il prend alors sa main qu'il presse dans la sienne , il regarde encore Sophie & dit en les quittant brusquement : demain je pars. . . Adieu. . . pensez quelquefois à Clairville, & il s'enfuit.

Dorval fut étonné de ce qu'il venoit de voir & d'entendre, son cœur étoit ému , toute l'agitation de Clairville étoit passée dans son ame. O Clairville , s'écrie-t-il,

où êtes-vous? que deviendront mes plaisirs? Il croit de pouvoir le rappeler encore; mais c'est en vain. Sophie aussi touchée que son pere, lui raconta la conversation qu'elle avoit eue avec Clairville pendant qu'il l'attendoit. Dorval pénétré dans ce moment par son amitié ne vit dans l'embarras & dans les peines de son ami que la générosité de la vertu, une sensibilité prodigieuse, & toute l'amertume des regrets.

Sophie ne fut pas d'abord plus clairvoyante que son pere; mais l'absence de Clairville, comme un jet de lumière, éclaira son cœur, & lui fit trouver les commencemens d'une passion dont elle ne soupçonnoit pas même l'existence; il est bien difficile d'avoir un cœur tendre sans le laisser aller à la tendresse, un coup d'œil en dispose souvent, toutes les puissances de l'univers ne pourroient alors en effacer les impressions. Sophie elle-même étoit étonnée de ne plus penser qu'à Clairville; de ne voir plus que Clairville; c'est toujours lui qu'elle croit entendre, son image est sans cesse suspendue devant ses yeux; elle s' imagine aimer son pere plus fortement, parce qu'elle fait que son pere aime beaucoup

Clairville ; elle le voit avec plus de plaisir , parce qu'il a quelques traits de son amant ; elle l'écoute avec plus d'intérêt , parce qu'il pense comme lui. Tout est beau , tout est aimable comme Clairville ; les promenades de son choix deviennent les siennes ; les points de vue qu'il admiroit , sont les seuls qui la charment ; ses expressions favorites sont celles qu'elle choisit ; les fleurs qu'il préféroit , sont celles qu'elle porte avec le plus de plaisir ; elle sent tout cela , mais sans se défier de l'amour dont elle n'avoit pas entendu parler ; elle faisoit plus , elle s'approuvoit même de l'amitié prétendue qu'elle lui portoit. Mon pere , se disoit-elle , est attachée à Clairville ; c'est un bon juge , il faut donc qu'il mérite cet attachement ; eh bien ! en lui donnant mon cœur , je fais une chose juste. Oui , Clairville , je vous aime , vous nous aimez sans doute aussi , pourquoi serai-je ingrate ? vous êtes absent... vous ferez de nouveaux amis , vous oublierez Sophie & Dorval.... je ne crois pas que je vous oublie jamais ; vous avez fait passer de doux momens à mon pere , vous m'avez enchantée par vos vertus. O Clairville ! je vous aimerois je crois bien d'avantage , si vous ne nous aviez

pas quitté ; mais peut-être la mort nous l'a enlevé... il étoit si fâché de partir... si quelque malheur... Cieux veillez sur lui!... Il me regardoit alors avec plus de tendresse , il m'a plusieurs fois appelé par mon nom , il sembloit affecter de le répéter , il paroissoit le prononcer avec délicates , il vouloit sans doute me parler encore : si c'étoit la dernière fois... Oh ! que l'amitié est pénible , mon pere ne m'avoit jamais parlé que de ses douceurs... Voici pourtant plusieurs jours que je vis moins pour Dorval & pour moi que je ne faisois précédemment ; non je ne vois que Clairville... Clairville me voit-il ainsi ? Son existence est-elle douloureuse comme la mienne ? Ah ! qu'il m'aime moins & qu'il n'ait pas mes inquiétudes. Sophie s'abandonnoit ainsi quelquefois à ses réflexions ; elle s'y livroit d'autant plus volontiers que ce sentiment étoit nouveau , qu'il occupoit plus son ame & flattoit davantage sa sensibilité. Cependant quoique les idées attachées à son état , ne soient pas toujours pénibles , elles affectent trop pour ne pas changer la façon de vivre ; elle tomboit dans une mélancolie douce qui a sans doute ses charmes ; mais qui lui seroit

devenue nuisible, si curieuse de connoître son état, & alarmée par l'indifférence qu'elle prenoit pour ses anciens plaisirs, elle n'en avoit pas averti son pere. Heureux les enfans qui peuvent consulter un pere tendre sans crainte, & lui confier leur peine sans exposer leur bonheur ! Heureux les peres qui ont des enfans qui les chérissent comme leurs peres & les estiment comme leurs amis ! Qu'ils ne craignent rien, ils seront toujours leur ame, ils le conduiront suivant tous leurs desirs.

Dorval & Sophie ayant vu un jour le soleil enflammer l'horison, ils voulurent profiter de ces beaux momens qui sont rares dans l'automne pour se promener ; ils n'étoient pas de cette classe de gens qui n'ont point de jambes pour marcher, comme ils n'ont point de cœurs pour sentir ; ils préféreroient le spectacle de la nature à tous les autres délassemens, & comme rien ne pouvoit les en dédommager, rien aussi ne pouvoit les empêcher d'en jouir ; ils entreprirent donc une assez grande promenade, & s'affirent après en avoir fait une partie à l'ombre de ces chênes tortueux, dont les branches nouées défient les ora-

ges ; ils étoient alors placés sur une colline délicieuse couverte de bois touffus , mais séparés par des vastes allées : la beauté du coup d'œil les attiroit souvent dans ce lieu magnifique , que la nature avoit pris tant de soin à orner. Le tableau qu'ils avoient alors devant les yeux étoit unique , ils dominoient par leur position sur les petites collines des environs qui étoient tapissées par la verdure des prés & les fillons des champs ; ils voyoient bien au dessous de leurs pieds un torrent noirâtre formé par les neiges , qui couvrent toujours des montagnes où se trouvent peut-être encore celles qui tomberent dans le premier des hivers ; ce torrent furieux gonflé par les pluies faisoit fuir en mugissant ses ondes précipitées , & écorchoit dans sa course inégale les bords qu'il arrosoit ; un peu plus bas , on le voyoit troubler les eaux pures & bleuâtres d'un fleuve rapide qui rouloit ses flots écumeux avec majesté : plus haut , une petite rivière tranquille & modeste couloit au milieu des fleurs & des arbres , qui empêchoient le soleil d'échauffer ses eaux , elle sembloit suspendue pour entendre le gazouillement des oiseaux qui venoient y prendre leurs repas. Toutes

ces rivières arrosoient un terrain fertile planté comme un parterre ; dans l'éloignement, on découvroit devant soi les murs d'une ville fameuse , dont l'industrie fait la richesse , dont l'intégrité de ses Magistrats fait le bonheur , dont la beauté des édifices annonce son opulence , & dont le nombre prodigieux de ses habitans prouve la sagesse de ses loix ; derrière cette ville , une nappes d'eau d'une vaste étendue offroit à l'œil l'idée de l'immensité , l'horison la terminoit , mais l'horison n'étoit pas ses bornes. De tous les côtés , ce prodigieux réservoir étoit bordé de maisons délicieuses & de campagnes riantes qui sembloient en ferrer les bords , pour former le canal où ses eaux pressées devoient s'échapper avec force & créer tout de suite un fleuve considérable , qui arrosoit dans sa route les prairies éloignées ; tout ce tableau étoit bordé par une chaîne de montagnes en amphithéâtre , dont les cimes orgueilleuses sembloient braver le tems & les efforts de la destruction qui l'accompagne ; là au milieu de ses roches énormes qui noircissent la verdure des bois , la lumière exerçoit toute la magie de son magnifique spectacle , elle brunissoit une partie de ces

vastes corps, elle en doroit d'autres, elle teignoit d'un beau couleur de pourpre les places qui lui étoient opposées, & donnoit une espece de vie à ces masses lourdes qui soutiennent les parois de la terre, & qui font la richesse de ses habitans.

Dorval s'abandonne ici à tout son enthousiasme; son cœur gonflé a besoin de reprendre ses sentimens. O Nature s'écriait-il alors, que tes ouvrages sont sublimes, & que mes pensées sont foibles ! L'univers, ce pays seul, que de richesses renferme cet étonnant ensemble ! Quelle sagesse pour en former le plan ! Quelle puissance pour l'exécuter d'une façon si pompeuse ! Quelle bonté pour arranger ce vaste tout, de façon que chaque Etre pût y trouver son propre bonheur en faisant lui-même celui de mille autres ! Mon ame est surchargée, mon esprit s'égare. Livré à sa méditation, il jettoit des regards aussi variés que rapides sur ce tableau qu'il avoit étudié si souvent ; il en est détourné par un soupir de Sophie. Sans doute ma fille, lui dit-il, ton cœur sensible comme le mien aux beautés qu'il admire, excite en toi ce doux frémissement que produit toujours un plaisir réfléchi ; plus instruite que bien

d'autres, tu fais en démêler quelques traits. Mais Sophie étoit occupée ailleurs, cependant touchée par les reproches de son pere, elle lui dit, avec cette naïveté, qui est la preuve de la vertu: ô mon pere! il faut vous l'avouer, tout ceci me flatte moins, mon attention & mes pensées semblent se porter naturellement ailleurs; le départ de Clairville a dérobé à mes yeux tous les autres objets; je ne pense plus qu'à lui; mon cœur qui vous est si fortement attaché, me semble être attaché avec autant de force à Clairville; que son souvenir m'est pénible! Et malgré cela, il me plaît encore; il n'y a que quelques semaines qu'il nous a quitté, & je crois toujours qu'il y a plus long-tems, je vois sans cesse son air tendre & gracieux; j'entends de même ces discours vifs & animés; il me semble lire dans ses yeux cette vivacité pénétrante qui a fait souvent battre mon cœur plus vite, lorsque les miens les rencontroient, & cette douceur enchanteresse qui lui gagne l'amitié de chacun. Ah! s'il est heureux par l'amitié, il fera bienheureux par la nôtre; car vous l'aimez aussi beaucoup mon Papa? Elle se jette alors dans les bras de Dorval, & cache en l'embrassant une rou-

geur vive qui vint animer son beau teint ; elle ne rougit pourtant pas , parce qu'elle se croyoit coupable , mais parce que ses soupirs plus pressés hâtoient sa respiration , parce qu'elle vit que son pere l'écoutoit avec peine , & qu'elle s'imaginait qu'il auroit dû partager ses plaisirs. Dorval , après l'avoir tendrement embrassée , lui dit , avec ce ton qui persuade , parce qu'il gagne l'ame : Sophie aime Clairville , Sophie doit l'aimer ; si elle avoit été insensible à ses vertus , Dorval eût rougi d'être son pere. Ma chere fille , modérez des transports qui sont condamnables , parce qu'ils sont trop violens ; aimez ce qui le mérite , l'amitié fait la gloire & les plaisirs de l'ame ; mais votre pere doit avoir tout votre amour. Clairville a une famille qu'il chérit , il aimera toujours son pere plus que tout autre personne , & peut-être l'amitié de Clairville pour vous seroit-elle moindre , s'il connoissoit plus vos sentimens Mon but dans l'éducation que je vous ait donnée fut de vous rendre maîtresse absolue de vous-même , je n'aurai donc pas réussi . . . Si je vous vois inquiète comme vous l'êtes depuis quelques jours , je ne pourrai pas jouir de la récompense que je m'étois pro-

mise de mes soins, je n'aurai pas la joie de vous voir heureuse & contente ; c'est cependant la seule que je puisse espérer. Continuez donc à faire le bonheur de votre pere, il le trouva toujours dans celui de sa chere Sophie.-----O mon pere, s'écria Sophie tremblante & les yeux baignés de larmes, la raison parle toujours par votre bouche ; mais mon cœur me trahit à mon insçu... Je le sentoie bien que je devois vous aimer plus que Clairville... Oui, je vous aime aussi bien différemment, je jouis du contentement le plus parfait, lorsque je pense à vous ; la joie occupe mon cœur quand je vous entends ; lorsque je suis avec vous, la tranquillité m'accompagne : toutes vos bontés se présentant à mes yeux font couler des larmes délicieuses qui me mettent à l'aise ; lorsque je vous vois serein & content, je ne vous fixe jamais sans être plus satisfaite ; je ne m'approche jamais de vous sans bénir le Ciel de m'avoir donné un tel pere. O Dorval ! mon cœur, mon ame, Sophie est tout à vous... Pour Clairville, il me rend malheureuse ; Clairville pardonne... Depuis que je pense à lui, l'agitation & le trouble sont entrés dans mon cœur ; mes idées

fixées sur cet unique objet ne peuvent plus ; comme autrefois , errer sur mille autres qui faisoient ses délices ; une attention pénible me travaille ; un feu sourd me dévore ; il me semble qu'un sang plus épais & plus noir gonfle mes veines , qu'il précipite & retarde le mouvement de mon cœur qui n'a plus son ancienne uniformité ; ma poitrine se soulève par des soupirs fréquens & laborieux. Ah Clairville ! tu as emporté mon bonheur ; m'aurois-tu arraché à l'amour que je dois à mon pere , alors je te détesterai . . . Mais je vous aimerai toujours , je vous chérirai toujours , vous le meilleur des peres ; & Clairville fera ce que j'aimerai le plus après vous. Sophie se livra dans ce moment à tout ce que la tendresse filiale peut avoir de plus insinuant ; elle ne cacha pas cependant sa douleur ; elle ignoroit l'art de feindre. Dorval fit ses efforts pour la tranquilliser ; ils reprirent ensuite le chemin de leur maison ; mais la joie & le bonheur n'y entrèrent pas avec eux , aussi purs qu'auparavant.

Clairville étoit parti avec le plus vif chagrin , il croyoit cependant partir sans amour ; quoiqu'il eût aimé , il ne se défioit pas de la sensibilité de son cœur : car il ne pouvoit

pouvoit penser qu'on pût quitter des personnes estimables sans ressentir la plus grande des peines ; d'ailleurs , il s'imaginait n'aimer Sophie que comme il aimait Dorval , en avouant cependant qu'il les aimait à la folie ; malgré cela , il remplit avec autant d'intelligence que d'attention le but de son voyage ; il combla les espérances de son ami , & ce plaisir délicieux adoucit beaucoup l'amertume de ses regrets ; il écrivit fréquemment à Dorval pour lui demander des conseils , & revint au bout de six mois plus vertueux par ses sacrifices , & plus amoureux par ses réflexions :

Sophie fortifiée par la philosophie de son pere , rappella dans son cœur la fermeté qu'il lui avoit inspirée ; Dorval lui renouvelloit indirectement ces grands principes qui glacent l'agitation , qui commandent au chagrin & qui rendent l'inquiétude inabordable à l'ame ; il rétablit ainsi peu à peu sa tranquillité , mais il ne lui fit pas trouver le contentement. L'amour est tout-puissant sur un jeune cœur , & les armes qu'on peut employer pour le combattre , sont toujours trop foibles pour le détruire , trop fortes pour pouvoir l'atteindre , & toujours propres à l'augmenter ; c'est un torrent rapide

qui coule avec impétuosité, les digues trop faillantes le mettent en furie; on ne peut s'en rendre maître, qu'en se jouant avec lui, & en le bridant sans qu'il puisse s'en apercevoir. Dorval parloit aussi très-souvent à Sophie de Clairville, mais il ne lui en parloit jamais sans lui peindre en même tems avec chaleur toute l'étendue de son propre attachement, sans lui raconter l'éducation qu'il lui avoit donnée, les flatteuses espérances qu'il en avoit conçues, & combien elle étoit intéressée à les réaliser. Cependant s'il étoit attentif à ne pas flatter sa passion, il évita avec autant de soin de l'aigrir; il vouloit bien effacer doucement de son cœur des impressions qui pouvoient le rendre malheureux, mais il ne vouloit pas le déchirer. Il faisoit en conséquence habilement les occasions pour lui parler; c'étoient toujours les momens où elle paroïsoit plus sensible à ses bontés, & où elle montrait un cœur plus gai.

Un jour, par exemple, qu'il lui avoit fait naître l'idée de soulager une pauvre femme du voisinage, qui accablée sous le poids d'une maladie violente, étoit en même tems déstituée de tout secours; voyant qu'elle revenoit charmée d'avoir exercé la

bonté de son cœur , & qu'elle peignoit sur son visage toute la satisfaction qu'elle avoit donnée; il applaudit à sa joie, & se tournant vers elle avec ce regard attendrissant d'un pere qui cherche le cœur de son enfant , il lui dit: vous êtes heureuse, Sophie, vous avez un cœur sensible ; il rendra votre pere fortuné.----- S'il fait vos délices , je n'ai plus rien à desirer ; vous m'aimez avec une si grande tendresse , il est bien juste que je vous aime avec toute la vivacité possible , je m'abhorrerois si je ne vous aimois pas plus que tout le monde.----- Vous me pénétrez de joie , ma fille , goûtez-là pure & sans mélange ; mais vous devez encore la faire partager à un autre, vous devez me donner un fils en vous choisissant un époux ; si je peux vous voir mariée suivant mes desirs , que le ciel dispose alors de ma vie ; vous aurez un appui , & . . . Sophie interrompit ici son pere , & lui dit avec une promptitude étonnante : mais si Clairville... Elle s'arrêta , parce qu'elle sentit qu'elle avoit été trop précipitée. Si Clairville vous aime , lui répondit Dorval , je suis le plus heureux des hommes , il est digne de tout votre attachement . . . mais vous ne connoissez pas le monde . . . la premiere vertu

qu'on y demande, c'est l'argent ; la seconde qu'on y recherche, ce sont les dignités ; la troisieme qu'on exige, ce sont les moyens de s'avancer : enfin, si la vraie vertu se rencontre avec toutes ces choses, on en fait tout le cas qu'elle mérite, mais on croit pouvoir aisément s'en passer : je ne suis pas riche, tu le fais, quoique nous soyons heureux ; je n'ai jamais souhaité les honneurs qui me sont venu chercher ; mais on ne peut pas les desirer, encore moins les posséder dans ce siecle ; j'ai perdu mes liaisons utiles sans regrets, parce que je comptois peu sur leur fidélité ; ainsi tu n'as que ta vertu pour toi, & la vertu n'est quelque chose qu'après tout le reste ; Clairville sera obsédé par sa famille qui doit avoir l'esprit du monde ; Clairville, il est vrai, a de beaux sentimens ; mais en supposant qu'il t'aime, il peut être foible & se décider par complaisance sans écouter son amour ; ainsi, ma fille, tu pourrois faire un choix qui te rendroit heureuse & combleroit tous mes desirs ; tu as assez de connoissance pour bien prendre un parti, & j'ai assez de confiance en toi pour t'en laisser le soin. Sophie étoit émue par tout ce qu'elle venoit d'entendre, elle oublioit presque Clairville pour

Dorval ; elle ne lui répondit que par ses transports , & se livra à la joie que l'amour de son pere lui inspiroit.

Enfin , Clairville arriva au commencement de l'Eté , tout sembloit s'intéresser à rendre son sort plus brillant , & répandre la joie avec abondance devant lui ; la beauté de la saison devoit flatter son goût pour la campagne ; Dorval qu'il alloit revoir réjouissoit son cœur ; Sophie à qui il vouloit faire l'aveu de son amour devoit combler tous ses desirs ; il voyoit toutes ses inquiétudes sur le point de disparoître , il comptoit tous les plaisirs qu'il se préparoit à goûter ; la vue de ses payfans qu'il regardoit comme une partie de sa famille , celle des pauvres qu'il traitoit comme ses enfans , l'intérêt qu'il leur vit prendre à son retour , tout cela fit sur lui la sensation la plus vive , & lui rendit d'abord l'état heureux qu'il avoit perdu en quittant la campagne.

Aussi son premier desir dès qu'il fut arrivé le conduisit chez ses anciens amis ; quels momens que ceux où ils se revirent après une absence aussi longue ! Clairville entre avec précipitation chez Dorval , il saute à son col , il l'embrasse , il reste un tems assez long à presser de son cœur agité celui de son ami ,

qui ne l'étoit pas moins ; ils ne peuvent parler , ils répètent seulement leur nom qu'ils ont tant de plaisir à voir former sur leurs levres. Clairville rompit enfin ce silence qui peignoit si bien leur amitié. O Dorval ! lui dit-il , que j'ai souhaité de revoir depuis si long-tems , nous sommes à présent réunis , nous le serons sans doute pour toujours ; le pere de Sophie doit m'être cher ; mais Sophie elle-même est-elle ici ? Ne pourrai-je pas la voir ? C'est encore un besoin de mon cœur. Dorval vit clairement alors l'amour de Clairville ; il avoit eu déjà l'occasion de l'appercevoir dans les lettres qu'il en avoit reçues , mais il n'en avoit jamais parlé avec sa fille. Clairville , lui dit-il , Sophie ne reviendra que ce soir , elle est allée essayer d'être utile à une amie incommodée , qui trouve dans sa compagnie un soulagement à ses maux , & une consolation dans ses malheurs.-----Je le vois , la vertu est toujours le guide de sa conduite ; Mais . . . si elle revenoit plutôt , si nous allions la chercher-----Non , cela ne conviendrait pas , l'empêcheriez-vous de remplir les devoirs de l'amitié & d'un bon cœur , quoiqu'elle fût charmée de vous revoir , croyez-vous qu'elle ne se plaignît pas de

notre indiscretion?-----Et bien, Dorval, nous sommes seuls, je veux donc vous ouvrir mon cœur; vous êtes mon maître par vos conseils, vos avis & vos leçons; je vous ai fait avec plaisir le dépositaire de mes chagrins & de mes plaisirs, pourrez-vous être encore celui de mes plus cheres espérances? J'aime Dorval, oui j'aime le mérite & la vertu, j'aime votre fille qui en est l'image, je n'ai pas voulu le lui dire sans votre approbation... Pourrois-je mériter son amour, & pourriez-vous le voir sans peine?----Clairville, vous êtes jeune, vous êtes sensible, les passions vives sont toujours de mauvaises conseilleres, & les regrets sont pour l'ordinaire leurs compagnes... Ecoutez-moi-----Mais Dorval, la fille de Dorval lui ressemble, sûrement elle lui ressemblera toujours; lorsque j'aimois autrefois, mes yeux conduisoient mon cœur, & je n'ai commencé d'adorer Sophie que lorsque j'ai cessé de la voir, parce qu'en me rappelant tout son mérite, je l'ai jugé par ses actions-----Clairville, daignez m'écouter; je connois toute la bonté de votre cœur & toute la pureté de vos intentions, mais c'est justement cette bonté & cette pureté que je redoute; si jamais sé-

duit par les caresses de votre famille esclave de la grandeur ; si jamais fâché d'avoir contracté une union qui n'augmentera pas vos richesses , qui n'élèvera pas votre crédit , vous veniez à diminuer l'attachement que vous avez pour Sophie , les égards que vous lui devrez , sans doute vous me reprocheriez alors ma complaisance intéressée , & vous oublieriez la fureur de vos passions sans vous souvenir de mes refus. Clairville , si vous rendiez ma fille malheureuse , vous mériteriez d'être le dernier des hommes , & vous exposeriez ma vieillesse à l'horreur & au desespoir---Monsieur , vous oubliez que Clairville. ---Clairville , je vois que vous êtes amoureux , & je fais que l'amour & la raison marchent rarement ensemble.---Moi je rendrai Sophie malheureuse ! Ah Dorval , je n'espère le bonheur que par elle , je ne le vois qu'avec elle , sans elle tout est affreux pour moi-----J'ai eu des goûts , Clairville , & lorsque je les avois , je parlois comme vous , je protestois comme vous ; quand j'ai aimé véritablement , la raison me conduisit , & ma véhémence modérée tint toujours des propos sensés ; mon cœur parloit , mais le cœur n'outré rien ; la douceur du sentiment rend aimable tout

ce qu'il touche , & quoiqu'il ait beaucoup de chaleur, il n'a point d'emportemens--- Vous voulez donc mais Dorval vous m'alliez croire fans amour, parce que je montrois beaucoup de feu. Eh bien vous voulez que je ne sois pas heureux, que je dise que votre connoissance n'a pas été pour moi le plus grand des biens , que je ne vous dois pas mes plaisirs-----Clairville est injuste ; s'il écoutoit davantage sa raison , il ne traiteroit pas son ami avec dureté. Je souhaiterai pouvoir donner Sophie à Clairville, je l'estime, je l'aime; mais voudroit-il que je cessasse d'aimer Sophie, que je . . .-----Dorval, je vous interromprai toutes les fois que vous douterez de ma sincérité. Ah ! Sophie, le seul bien que je desire, c'est ton cœur ; le seul bonheur auquel je veux prétendre , c'est de pouvoir te plaire toujours ; le seul soin que je voudrois avoir , ce sera de contribuer autant que je le pourrai à ta félicité ! . . . nous nous réunirons pour vous rendre heureux ; vous aurez toujours dans Sophie la plus tendre des filles, & dans Clairville . . . un fils que vous aimez déjà ; mais vous direz encore que je tiens le langage de la passion. Eh bien, Dieu vengeur du parjure . . .-----Arrêtez, Clair :

ville , je crois à la parole d'un honnête homme , mais je me défie toujours des sermens . . . Je ne doute pas , mon cher ami , que tous les mouvemens que vous me témoignez à présent ne soient bien ceux de votre cœur , que vous ne voyez l'avenir avec les couleurs brillantes de l'imagination , & que vous ne foyez convaincu de la constance de votre tendresse comme je le suis de sa vivacité ; mais Clairville , vous ne savez pas que si l'amour a tout le feu de l'éclair , il en a souvent toute la rapidité , & alors on a des mois , des années , sa vie à passer dans le repentir & dans la douleur ; peignez-vous Sophie que vous aimez si fortement , peignez-vous Sophie abandonnée , passant la plus grande partie de ses jours éloignée de vous , employant ses tristes heures à essuyer des larmes qui couleront toujours , se rappelant que vous l'avez une fois aimée , & que votre amour fit ses plaisirs , sentant pour son malheur qu'elle vous aime encore inutilement ; pensez que ses pleurs seront ignorées de vous seul qui en ferez l'auteur ; pensez à l'épouse d'un mari qui ne seroit plus le sien ; voyez ses enfans qui ne vous intéresseroient plus , qui demanderoient à leur mere celui qui doit leur ap-

prendre à être vertueux , & qui renouvel-
 leroient ainsi à chaque instant ses soupirs
 & ses sanglots. Ah Clairville ! j'ai vu beau-
 coup de mariages de cette nature ; mais cet
 état porteroit la mort dans le sein de Sophie
 & rempliroit un jour le vôtre de remords....
 Clairville vous pleurez ? voulez-vous
 donc me faire violence ? vos larmes me
 déchirent Eh bien ! mettez-vous à ma
 place , vous êtes vertueux , que feriez-
 vous ?-----C'est que je ferai Dorval ! je
 consulterai Sophie , je me reposerai sur la
 bonne foi de mon ami , je ferai un heu-
 reux Mais je m'égare oui je ferai
 peut-être tout ce que vous faites-----Eh
 bien , Clairville , je ne veux point vous
 refuser toujours Sophie , réfléchissez encore
 long-tems sur les vœux de votre cœur , gar-
 dez-vous de les faire connoître à ma fille ,
 quittez-nous , écoutez les conseils de ceux
 qui vous aiment ; s'ils approuvent votre
 union , si vous continuez à la désirer , si So-
 phie vous aime , vous verrez en moi le plus
 heureux des hommes-----Ah ! mon ami ,
 vous êtes trop généreux ; mais votre vertu
 fait mon tourment Je partirai donc
 puisque vous le voulez , oui je quitterai ce
 séjour de délices ; je reprendrai tous mes

chagrins que je crois passés ; je savourerai l'absence & ses horreurs ; je ferai malheureux quelque tems , si c'étoit au moins pour cesser une fois de l'être ! Mais je ne verrai pas mon ami pendant bien des jours ; je ne verrai pas Sophie . . . Dorval vous ferez content.-----Non je ne le ferai point tant que je ne vous aurai pas tranquille ; où est la fermeté de votre ame que j'ai admirée une fois ? . . . Croyez-vous que l'époux de Sophie puisse être sans vertus ? Ils finirent ainsi une conversation désagréable pour tous les deux. Clairville cependant passa toute la journée avec Dorval ; mais il sembla qu'ils avoient moins de confiance l'un pour l'autre ; tous les deux étoient moins gais , tous les deux étoient moins libres , tous les deux étoient occupés , l'un de sa fermeté qu'il croyoit un peu trop severe , l'autre de son amour qu'il croyoit extravagant.

Sophie revint enfin vers le soir de la visite officieuse qu'elle avoit fait à une de ses amies , auprès de qui elle avoit rempli une de ces occupations cheres à l'amitié , parce qu'elles sont utiles , & qui flattent d'autant plus qu'on se sent davantage de talens pour y réussir. Sophie goûtoit tout ce plaisir : la joie d'avoir satisfait son cœur en adou-

eiffant par ses soins les souffrances de Mlle.
 de L**. étoit peinte sur son visage ; jamais
 une personne vertueuse n'est plus belle , ni
 plus touchante que lorsqu'elle vient de pra-
 tiquer ses vertus favorites : elle entra dans
 la maison , où elle ne trouva personne. Dor-
 val étoit au jardin , il y donnoit des ordres
 & examinoit quelques ouvrages qu'il fai-
 soit faire ; elle aborde son pere avec cette
 gaieté qu'elle éprouvoit toutes les fois
 qu'elle l'avoit quitté. Clairville n'étoit pas
 avec eux : enfoncé dans un bosquet , où il
 avoit été souvent assis auprès de Sophie , il
 s'y rappelloit les momens qu'il avoit passé
 avec elle ; c'étoit-là , disoit-il en lui-même ,
 que je l'ai vu pour la première fois ; c'est
 là où j'ai admiré si souvent la solidité de
 son esprit , la justesse de ses pensées ; c'est
 là où j'ai entendu ses discours qui m'enchan-
 toient ; c'est là où mon cœur a appris à ai-
 mer. Il étoit occupé de toutes ces idées ;
 lorsqu'il entend Sophie parler à son pere , &
 qu'il la voit dans le même instant au travers
 des feuilles ; il se leve , il veut courir à
 elle , ses bras s'ouvrent pour l'embrasser ,
 son cœur vole sur ses levres pour lui pein-
 dre ses sentimens ; ses yeux s'animent , le
 plaisir éclate dans ses traits ; déjà il court

mais il se rappelle la volonté de Dorval & ses promesses ; il chancelle , ses yeux se mouillent , il s'arrête & retombe sur le banc qu'il venoit de quitter.

Dorval conduisit quelques momens après Sophie auprès de Clairville ; elle ignoroit absolument son retour. Clairville éprouvoit alors les tourmens de l'attente , il craignoit que Dorval ne lui procurât pas le bonheur de la voir ; cependant elle approche , son cœur palpite , elle est près de lui , qu'il en doute presque encore. Sophie étonnée s'arrête en l'apercevant , elle s'écrie , ah Clairville !... Elle le regarde avec passion & n'en dit pas davantage. Clairville à son tour est dans l'embarras le plus affreux ; il voudroit parler ; mais il ne fait comment exprimer ce qu'il pense ; il craint de trop dire , mais il craint aussi de ne pas dire assez ; il voudroit tenir le langage de l'ami le plus tendre , sans parler comme un amant. Dorval montrait par son silence qu'il partageoit toutes leurs peines ; Clairville à son tour essaie de parler , il témoigne à Sophie avec la plus grande vivacité le plaisir qu'il a de la revoir ; mais il lui apprend en même tems , avec l'amertume la mieux

caractérisée, qu'il est obligé de s'absenter de nouveau. Sophie n'entrevit que la joie, le chagrin éteignit bientôt le feu de ses yeux.

Pour Dorval, comme il se fioit à la promesse de son ami, craignant d'ailleurs que sa présence ne fit soupçonner quelque chose à sa fille, parce qu'elle savoit qu'il avoit encore bien des affaires à finir, Dorval les laissa seuls. Quelle scene cruelle il leur prépara ! Sophie toujours naïve fut extrêmement tendre, elle peignit, avec toute l'éloquence du sentiment, les regrets que Clairville lui avoit causé, les desirs qu'elle avoit formés pour son retour, l'attachement que son pere avoit conservé pour lui. Clairville étoit au désespoir, chaque mot de Sophie envénimoit une plaie toute fraîche; il se levoit, s'asséyoit, il vouloit fuir, il vouloit rester, il cherchoit à exprimer ce qu'il sentoit, mais il étoit enchaîné par sa parole; il respectoit Sophie, & il n'auroit pas voulu exposer sa tranquillité.

La tristesse de Clairville n'échappa pourtant point à Sophie, elle en devint inquiète, toute l'agitation de Clairville passa dans son ame; elle n'osoit cependant pas

l'interroger ; son nouveau départ l'affectoit vivement , elle en ignoroit la cause ; mais elle craignoit d'être indiscrete ; elle lui dit seulement d'une voix tremblante, avec cette douce inflexion que forme le sentiment : vous nous quittez donc encore , Clairville ? Vous avez appris à nous oublier ?--- Clairville, oublier Sophie ! oublier Dorval ! Quand on les a une fois connus , on est lié avec eux pour jamais... Je vous ai quitté malgré moi pour faire un voyage , que la vertu me rendoit indispensable... Je vous quitte à présent après vous avoir retrouvé, après avoir espéré de vivre toujours avec vous... Sophie... Dorval , je vous quitterai... Mais je ne fais pas mentir... Je vous quitterai donc avec une ame désespérée , & parce qu'il le faut-- Clairville , d'où viennent ces larmes ?... Elle s'approche de lui. Qu'avez-vous, vous me paroissez malheureux ? Quel chagrin vous tourmente ? Quel mal vous est-il arrivé ?--- Le plus cruel de tous.--- L'avez-vous confié à Dorval ? Mais il vous auroit consolé ; attendez-moi donc, j'irai le chercher , vous connoissez la sagesse de ses conseils , son humanité & sa complaisance pour les malheureux-- ah Dorval !...
mais

mais non... Sophie.... Oh ! Mon Dieu, que je suis à plaindre--- Clairville rend donc aussi Sophie infortunée ; Clairville regretteroit-il déjà son ami qu'il vient de retrouver & qu'il va fuir... Les regrets sont bien insupportables. Je le fais, ils déchirent le cœur... Je le saurai donc encore... Mais si vous vouliez parler, on pourroit peut-être adoucir vos chagrins--- Si je le veux... Mais... Sophie, adieu... Sophie, il faut que je parte.

Dorval arriva dans ce moment, il avoit prévu l'état où ils seroient, il chercha les moyens de les tranquilliser en se joignant à eux pour faire une promenade ; mais après une violente tempête, les flots qu'elle a soulevé menacent encore pendant quelque tems de leur furie, le vaisseau qu'ils portent dans leur sein ; Clairville se promena pendant quelques momens avec eux, il gardoit un morne silence, & paroissoit sans attention pour la conversation de Sophie avec son pere, quand tout-à coup il s'arrêta, & se tournant brusquement vers Dorval, il lui dit avec vivacité : il faut donc, Monsieur, que je vous quitte ; eh bien, je partirai incessamment, je partirai demain. Dorval se mit à son ami pour lui faire sentir la légè-

reté de sa conduite ; mais Clairville ne voulut pas l'entendre ; il le salua , Dorval courut pour l'embrasser & lui souhaiter des momens plus heureux. Clairville frémissait, il jeta un regard passionné sur Sophie qui rencontra ses yeux ; je vous quitte avec douleur , lui dit-il , je vous ai tenu parole , Dorval, je vous la tiendrai, je suis votre ami , mais un ami bien à plaindre ; il s'en alla l'ame pleine de tristesse , & quitta la campagne le lendemain comme il l'avoit dit.

Dès qu'il fut parti, Sophie touchée de l'état violent de Clairville , étonnée de la conduite de son pere , s'adressa à lui. Clairville est bien malheureux , lui dit-elle , l'affliction est dans son cœur , il nous quitta la premiere fois avec bien du chagrin ; mais il semble que celui qu'il éprouve est plus cuisant encore , & que son départ est forcé : je souffre toutes ses souffrances , & j'ai de plus toutes les miennes.--- Ma fille , les passions de Clairville sont trop véhémentes pour qu'il puisse passer des jours heureux ; elles créent nos plaisirs lorsqu'on les gouverne ; mais elles enfantent des tourmens lorsqu'on leur laisse le droit de commander ; vous l'avez cru

parfaitement raisonnable, je le croyois aussi, il est bien tel ; mais un cœur trop sensible est une mer orageuse où on ne voit jamais des jours parfaitement calmes ; Clairville aime un objet digne de son amour ; il m'en a fait l'aveu , & je n'ai pu le lui conseiller ; j'ai plus fait, je me suis exposé à la violence de son ressentiment ; j'ai osé attaquer son penchant pour le détruire ; je lui ai parlé avec la franchise d'un ami & la sévérité d'un pere : il m'a écouté avec fureur , & m'a obéit avec rage ; un jour qu'il sera plus tranquille , il bénira sans doute son ami qui ne pensa qu'à le rendre heureux.--- Clairville doit sans doute aimer beaucoup de monde , tous ceux qu'il voit lui apprennent à aimer en l'aimant lui-même ; croyez-vous cependant que quelqu'un l'aime plus que nous ? S'il a pour nous l'attachement que nous lui portons , si notre absence lui est aussi peu supportable que la sienne nous est affreuse , en vérité, il a bien pu montrer du chagrin en nous quittant ; car il doit prévoir des jours bien tristes... Clairville , l'occupation la plus douce de mon cœur , Clairville aimeroit-il quelqu'un plus que Sophie... Pour moi , je n'aimerai personne

autant que lui. Elle se mit à verser des larmes que l'amertume de sa douleur ne lui permettoit plus de cacher. Je n'aurois jamais cru, ma fille, lui répondit Dorval, que vous fussiez injuste; je n'aurois jamais pensé que l'empire de l'amour-propre fût aussi grand sur vous. Quoi ! parce que vous avez vu Clairville, que vous avez eu du plaisir à le connoître, vous voudriez gêner ses penchans & gouverner son cœur ? Parce que vous l'aimez avec violence, est-ce une raison pour qu'il vous aime uniquement ? Pensez-vous être la seule personne qui ait attiré ses regards, mérité son estime, & gagné son cœur ? Le croyez-vous assez bon juge pour avoir remarqué toutes vos vertus, & assez sage pour préférer votre mérite & vos talens aux richesses & aux honneurs ? Pensez-vous, en supposant qu'il vous aimât, que sa famille n'y mît aucun obstacle, & que moi-même je ne me fis pas un devoir de lui représenter votre situation ? ... Tu es triste... Sophie cependant doit être heureuse; Sophie le fut pendant long-tems, tes beaux jours qui sont arrivés se flétriroient-ils par la douleur ? Adouciras-tu les peines de ma vieillesse en m'arrosant de tes larmes ? Prends du cou-

rage, & sache que la fermeté est la première vertu d'une âme qui ne se contente pas d'être une âme ordinaire.

Dorval, sans déguiser la vérité, consolait ainsi Sophie; il eût été dangereux d'augmenter son amour, & il n'y avoit que de l'avantage à l'affoiblir; le cœur de l'homme est léger, Clairville étoit sans engagement, il étoit possible qu'il changeât, ses amis, ses parens pouvoient effacer l'impression que Sophie avoit fait sur lui; d'ailleurs, l'amour n'est jamais plus chancelant que lorsqu'il est le plus heureux, & Clairville avoit la parole de Dorval. Cependant, quoique Sophie dût être dans l'incertitude, son amour-propre devoit la rassurer; il lui avoit fait voir que Clairville étoit fortement occupé d'elle; qu'il ne l'avoit quittée qu'avec désespoir; qu'il prononçoit toujours son nom avec plus d'intérêt que celui de Dorval; elle savoit que son âme étoit un miroir où tous ses sentimens se peignoient avec vérité; qu'il n'auroit pu avouer son amour sans y mettre toute la chaleur de son âme, & que ne trouvant pas dans Dorval l'approbateur de sa passion, il avoit été forcé de la tenir cachée. La vraisemblance de ces ré-

flexions adoucissoit bien la tristesse de son état , mais elle ne pouvoit pas la bannir entièrement : elle soupira toujours pour Clairville ; elle souhaita qu'il pût être le témoin de ses pensées , & desira de le voir animé par les mêmes feux qui sembloient lui avoir donné une nouvelle existence.

L'âme vive de Clairville le livroit aussi à tous les emportemens d'un amour flatté par l'espoir & irrité par des obstacles. Son cœur sensible le rendit la proie des réflexions les plus douloureuses ; les amusemens par lesquels on vouloit le distraire lui rappelloient des plaisirs plus vifs dont il étoit privé ; les compagnies qu'il étoit obligé de voir , fortifioient l'estime qu'il avoit pour Sophie , parce qu'il la comparoit avec les autres personnes de son sexe , & la comparaison étant toujours à son avantage , donnoit ainsi de nouvelles forces à son amour ; il ne pouvoit supporter ces assemblées où on se réunit pour se témoigner son indifférence , où on vit pour jouer , où on parle pour médire , où on s'amuse par vanité , & où on rit par folie ; il ne pensoit qu'à sa campagne , à Sophie & à Dorval ; il parla donc tout

De suite de ses projets à sa famille , qui chercha à les détruire , parce qu'elle en avoit d'autres à lui proposer ; mais quoiqu'il fût maître de ses actions , il reçut leurs conseils avec reconnoissance , & quoiqu'il fût amoureux , il leur parla toujours avec modération ; il ne vouloit pas les vaincre , mais les amener à ses idées ; il réussit par sa patience & ses raisons , & fit agréer enfin à ses parens ce qu'il desiroit avec tant d'ardeur de voir réalisé. Ils écrivirent en conséquence à Dorval pour lui témoigner l'intérêt qu'ils prenoient à l'union de Sophie avec Clairville. Dorval fut saisi de joie , mais Dorval fut la cacher ; il exposa aux parens de Clairville la conduite qu'il avoit tenu avec lui ; il leur peignit sa situation ; les dangers qui pourroient suivre une passion peut-être aveugle ; il résista pendant quelque tems à leur dessein , s'attira leur estime , étonna leur amour-propre , & fit naître leurs instances. Enfin , quand il se fut persuadé , par toutes ces épreuves , que Clairville étoit constant & que sa famille souhaitoit ce mariage , il se rendit à leurs desirs , mais il n'en parla pas à Sophie , il voulut lui ménager le plaisir de la surprise ,

& donner à Clairville l'avantage de commencer sa liaison avec Sophie en commençant sa félicité.

Clairville ne tarda pas à revenir à sa compagne , il venoit chercher le bonheur , il venoit trouver Sophie , l'amour le devança , le plaisir l'accompagnoit ; jamais l'homme n'éprouva des transports plus vifs , parce que jamais homme ne goûta un plaisir plus réfléchi. Les ouvrages de la raison sont longs à produire , mais ils flattent peut-être d'autant plus qu'ils sont plus parfaits & plus épurés ; les illusions des sens sont plus vives , mais elles sont toujours plus rapides , elles participent à la grossièreté de leurs Auteurs , & elles ne conservent leurs agrémens que pendant qu'on est aveugle. Clairville impatient de remercier Dorval , d'annoncer son amour à Sophie , vint descendre chez son ami , il étoit absent , Sophie seule erroit avec ses soucis dans le jardin , il la trouve assise sur un banc de gazon qui recouvroit les bords d'une pièce d'eau jaillissante ; elle n'étoit pas occupée à chercher son portrait dans le crystal brillant de cette eau limpide , elle n'y eût vu que les traits de la douleur ; elle ne regardoit pas le point de vue magnifi-

que qu'elle avoit devant les yeux ; elle étoit occupée de ses chagrins ; elle n'apperçut pas même Clairville qui étoit à ses côtés ; la tête penchée comme une belle rose dont la tige est gâtée par un vers , elle se servoit de sa main pour l'appuyer ; à demi-couchée , elle laissoit voir à son amant une partie de son beau visage ; il apperçut les longs soupirs qu'elle tiroit de son cœur par le gonflement successif de son sein ; il ne put voir sans émotion ses yeux humectés par les larmes , la fraîcheur de son teint , l'incarnat de ses levres ; il s'arrête à la contempler ; il oublie qu'il doit lui apprendre le secret de son cœur , il s'approche , sa respiration se presse , il tremble déjà , il touche presque Sophie , lorsque distraite par le bruit , elle leve les yeux : c'est vous , Clairville , lui dit-elle , en se levant brusquement. Oui , voici Clairville , belle Sophie ; le voici , il ne vous quittera plus , Dorval le permet , & Sophie ne s'y opposera pas.--- Sophie l'avoit toujours souhaité , elle n'a connu le chagrin que par votre absence , votre retour la rend au plaisir. Clairville prend sa main , il la serre avec tendresse , Sophie voudroit la retirer , mais Clairville vouloit plus

sérieusement la retenir ; alors il lui peignit l'amour qu'il avoit pour elle , son origine , ses effets , ses obstacles & sa réussite , Sophie émue soupiroit fréquemment , elle écoutoit avec délices , le plaisir circuloit avec son sang dans ses veines ; elle lui faisoit à son tour l'aveu de sa passion avec cette naïveté charmante qui rend aimable tout ce qu'elle assaisonne , lorsque d'Orval parut ; tous deux s'empressèrent à lui témoigner leur reconnoissance ; tous deux lui prouverent la vivacité de leur amour par la vivacité de leurs remerciemens ; il fut le plus heureux des peres , il devoit l'être , il faisoit les plus heureux des époux , & il étoit assez pénétrant pour voir le bonheur qui les attendoit , & celui dont il devoit lui-même jouir avec eux , il les bénit. Le mariage s'acheva quelques jours après , & les plaisirs de leur hymenée ne furent point troublés par le tracas ennuyeux de fêtes bruyantes , ni par le dégoûtant appareil de fades cérémonies où le cœur ne lit que le cruel despotisme de la coutume & l'unique obstacle que l'on met à la jouissance parfaite du plus beau moment de sa vie.

Ce seroit une peinture bien gracieuse que celle qu'on pourroit faire de la vie qu'ils

ont mené depuis leur union , de tracer les délices de leur cœur , les plaisirs qu'ils trouverent sans cesse dans leur compagnie réciproque , leurs occupations , les soins qu'ils prirent de rendre la vie de Dorval plus intéressante pour lui-même ; mais je ne crois pas qu'on m'entendît. Le mariage n'est plus la liaison intime de deux ames , qui , réunies en une , anime seule les deux personnes qui doivent vivre , penser & être heureuses ensemble ; on y trouve deux êtres parfaitement isolés qui s'aiment trop eux-mêmes pour s'aimer l'un l'autre ; qui se rencontrent sans savoir la raison pour laquelle ils sont presque toujours inséparables ; qui se rencontrent , mais à coup sûr , pour se gronder souvent , pour maudire une chaîne pesante qui leur retrace à chaque moment l'idée de leurs peines , & qui faisant fuir ainsi les plaisirs , les rend au moins les tristes victimes de l'indifférence. Clairville & Sophie au contraire , qui sentirent tout leur bonheur , chercherent à le conserver ; ils ne perdirent rien de leur tendresse , quoiqu'ils eussent laissé évaporer le feu de l'amour ; les mêmes prévenances , les mêmes égards , la même politesse faisoient les agrémens de leur vie : n'oubliant

point leurs occupations , elles leur devenoient plus cheres par l'intérêt qu'ils y mettoient mutuellement ; l'avantage de s'occuper de choses qui pouvoient leur plaire , ou leur être utiles , les flattoit : aussi leur amour n'étoit point avili par ces froides caresses qu'un époux , qui ne fait pas aimer , multiplie pour prouver la vivacité des sentimens qu'il ne connut jamais ; leur attachement n'étoit pas non plus en danger de finir par l'habitude affommante de vivre sans cesse entr'eux ; car le sentiment s'épuise comme toutes les autres choses , & l'amour a besoin de distractions ; mais un regard passionné , un mot gracieux , le soin continuel de chercher à se plaire , en répandant le bonheur sur leurs jours , leur annonçoit la durée de leurs plaisirs ; on s'aime bien plus long-tems , quand on forme le projet de s'aimer toujours , que lorsqu'on s'occupe à se le témoigner ; le présent fatigue pour l'ordinaire , & l'avenir offre toujours des scenes riantes. Clairville & Sophie goûterent ainsi long-tems les charmes de l'hyménée , leurs idées étoient devenues semblables par l'étude qu'ils avoient fait de leur caractère ; leurs défauts avoient disparu à leurs yeux par leur support réciproque , l'amour

Étoit un vernis qui couvroit ce qui pouvoit leur être défagréable, & qui rendoit encore plus gracieux ce qui avoit déjà l'avantage de leur plaire ; leur mariage n'étoit qu'union , & leur vie que félicité ; quand ils étoient seuls ils se suffisoient l'un à l'autre ; l'époux occupoit délicieusement l'épouse , & l'épouse ne voyoit que son époux ; mais ils sembloient s'oublier dans la société, où on les voyoit comme ces amans timides qui se cherchent sans cesse , mais qui craignent de se rencontrer , & tremblent quand ils sont ensemble.

Comme ils vivoient à la campagne , ils ne pouvoient y vivre seuls ; dans un cœur sensible les plaisirs de l'amour ne bannirent jamais ceux de l'amitié ; ils continuèrent donc à voir les personnes qui avoient mérité leur estime & leur attachement. Quels amis que ceux de Clairville , de Sophie & de Dorval ! ils devoient être vertueux comme ils l'étoient eux-mêmes ; mais parmi ceux qui avoient gagné leur cœur , Germeuil s'étoit acquis une préférence distinguée ; il devoit l'avoir. C'étoit un jeune homme de leur âge , honnête dans ses mœurs , poli dans ses manières , affable dans sa conduite , & aimable dans ses dis-

cours ; son caractère étoit doux & ferme ; il avoit de l'amour-propre , mais il n'avoit pas de l'orgueil , il favoit au moins le maîtriser , & rendre justice au mérite des autres ; son cœur étoit sensible , il travailloit à le soumettre à ses volontés sans lui permettre d'être esclave de ses sentimens ; il se vantoit de braver l'amour & d'affronter tout ce qu'il peut avoir de séduisant ; aussi quoiqu'il célébrât avec enthousiasme le bonheur d'un mariage formé entre des cœurs unis par la tendresse , il préféra son état solitaire dont il étoit content , aux charmes d'une union qui pouvoit peut-être devenir malheureuse. Un jour que Clairville & Sophie lui peignoient leur bonheur avec cette naïveté touchante , qui demontre tout ce qu'elle pare , & qui triomphe des préjugés les plus enracinés , Germeuil soupироit , son ame desiroit en secret le bonheur qu'il noircissoit en public. Clairville profita de ce moment où il paroissoit ému pour déterminer son cœur , & l'engager à finir par un mariage auquel l'amour & la raison présideroit , le bonheur dont il jouissoit à présent en partie. Quoi ! s'écria Germeuil , je renoncerai à mon insensibilité , tandis que le sentiment fit mon sup-

plice, & je servirai l'amour qui a causé toutes mes peines. En plaçant mon bonheur dans les autres, mon cœur est assez exercé par mes amis; je les chéris, ils m'aiment, je serai toujours le plus heureux des hommes, quand je pourrai les voir heureux; d'ailleurs sensible, comme je le suis, irai-je multiplier les objets qui pourroient m'ôter ma tranquillité? Une femme aura sûrement un esprit différent du mien; il est juste qu'elle suive ses goûts & qu'elle fasse ses volontés : mais si elles sont opposées aux miennes, ou si elle ne peut pas les fléchir, comme je n'emploierai jamais la voie de la contrainte qui est horrible, je serai nécessairement malheureux; d'un autre côté, si elle abusoit de l'autorité qu'elle pourroit avoir sur moi, je serai sans consolation; si elle méritoit toute ma tendresse, je tremblerai sans cesse pour ses jours, & je me blâmerai perpétuellement de ne pas la rendre assez heureuse; si des enfans ne profitoient pas de mes leçons, s'ils pouvoient avoir un cœur dur & barbare... ah! mon ami, ces idées me glacent l'ame, vous-même vous êtes ému, travaillez donc avec moi à me fortifier dans mes projets.

Germeuil, lui répondit Clairville, il y

a long-tems que vous vivez avec nous, & votre sombre imagination peut encore ternir à vos yeux les plaisirs dont vous êtes le spectateur ; il faut aimer & être aimé pour ne pas être mort aux plaisirs ; croyez-vous que ce soit un avantage médiocre de penser qu'une femme aimable nous a donné son cœur , qu'elle pense à nous avec joie , qu'elle s'occupe de notre bonheur ? Croyez-vous que ses soins prévenants & ses attentions multipliées ne remuent pas délicieusement l'ame ? Croyez-vous que ses douces caresses ne mettent pas le comble au contentement ? Oh ! mon ami , quand mon cœur est chagrin , quand mon ame est abattue , voilà mon consolateur , j'oublie tout auprès de Sophie ... Mais vois - là pleurer à présent de plaisir , parce que je peins le bonheur qu'elle me procure ... ton propre cœur n'y peut pas résister ... tu pleures avec nous ... notre félicité réciproque est fondée sur la vertu de Sophie & sur la mienne , penfes-tu que rien au monde puisse en disposer ? Quand je choisiss Sophie , sa douceur me décida , sa vertu forma les premiers traits de l'amour dans mon cœur , sa raison toujours la même l'y retient pour jamais fixé , & son esprit fait le charme continuel
de

de ma vie; il y a trois ans que nous menons cette vie délicieuse; il y a donc trois ans que j'ai goûté cette joie pure qu'on cherche vainement ailleurs; mais tu en fus souvent le témoin; oui, j'ai vu souvent ton ame angoissée souffrir, parce qu'elle ne pouvoit pas la goûter. Homme insensible, tu es fait pour le bonheur que tu refuses, ne te plains pas de l'infortune que tu recherches, tu as méprisé ce qui t'honore, les sentimens de ton ame. Eh bien souffres, tu seras sans soulagement; sois chagrin, tu n'auras point d'ami: applaudis-toi des triomphes de ta raison qui veut faire périr le sentiment; va tu n'es qu'un barbare qui insulte à la moitié du genre-humain par tes calomnies, & qui ne fais pas compâtrer à tes propres maux; creuse mon ame tu la verras tranquille & contente, pénétre mon cœur, tous les plaisirs du sentiment s'y trouvent. Je ne veux pas connoître le tien, les soucis doivent l'obséder, les regrets doivent le déchirer, l'ennui doit le flétrir... Cache-le... je crains d'y trouver le désespoir. Germeuil étoit ébranlé, mais des principes choisis par humeur, adoptés par l'infortune, & affichés par singularité, doivent être aussi consacrés par l'amour-pro-

pre. Il ne se rendoit pas , mais il admiroit Sophie & trouvoit Clairville le plus heureux des hommes. Clairville & Sophie couloient ainsi dans une vie obscure des momens tranquille & doux ; le sentiment en faisoit la vie , la joie nourrissoit leur cœur ; jamais ils ne voyoient le jour frapper leur paupiere que pour bénir le Ciel qui vouloit leur accorder encore un jour pour le plaisir. Dorval contribuoit beaucoup à leur bonheur par la joie qu'ils lui voyoient goûter , il aimoit autant son gendre que sa fille ; il avoit trouvé en lui un ami qui , par ses connoissances , égaioit ses vieilles années , & qui , par sa docilité , profitoit de ses conseils & méritoit sa confiance. Clairville à son tour cherchoit à s'en rendre digne , & il y réussissoit d'autant mieux qu'un double motif le faisoit agir , il vouloit plaire à son épouse & satisfaire à la bonté de son cœur ; il se plioit ainsi sans peine aux goûts de Dorval ; mais admirant sa fermeté , témoin de la force de sa raison , il apprit par expérience cette philosophie sublime qu'on ne trouve plus que dans les livres ; il apprit à se vaincre lui-même , à envisager l'infortune , à être homme. Clairville respec-

ta son maître en l'imitant , & le récompensa des leçons qu'il lui avoit donné , en le faisant le premier objet des vertus [qu'il avoit acquises ou perfectionnées. C'étoit une chose bien rare que de voir toute cette famille liée , par ce que l'amitié a de plus vif & l'agrément de plus séduisant : où une volonté déterminoit toutes les autres , où un desir étoit un ordre & le prélude de l'exécution , où on entendoit sans cesse ces sons pénétrants & mélodieux d'une voix que dirige la douceur du caractère ; quels plaisirs que ceux d'une telle maison ! Ils devoient bien leur être précieux , mais il devoient les flatter d'autant plus que c'étoient eux-mêmes qui le créaient chaque jour.

Il est vrai que Dorval n'étoit pas de ces vieillards qui ont conservé les défauts de leur jeunesse , ou qui ne les ont quitté que pour y en substituer d'autres ; il avoit sa raison qui pare tous les âges , & sa vertu qui rend intéressant tous les hommes ; ses discours étoient toujours vifs & sages , ses actions animées & réfléchies , son humeur gaie & égale ; il portoit dans sa fanté la preuve de son innocence , & il trouvoit dans sa fille la récompense de la bon-

ne éducation qu'il lui avoit donné. La vie n'est qu'un songe ; ils l'éprouverent. Dorval tomba dangereusement malade , il alarma la tendresse de Clairville & de Sophie qui se désoloient autour de son lit. Un jour qu'il jugea par sa foiblesse que sa mort n'étoit pas éloignée , il les fit venir auprès de lui , & rassemblant le peu de force qui lui restoit , il voulut leur témoigner encore toute la sensibilité de son cœur.

Mes enfans , leur dit-il , qui m'avez été si chers , qui avez fait tout le bonheur de ma vie , pour qui seul j'ai vu avec plaisir l'heure de ma mort s'éloigner , voici le moment où il faut que je me sépare de vous.... Je sens encore des larmes arroser mon visage , mais ce sont les vôtres qui les font couler. Voudriez-vous donc rendre ma mort douloureuse , & augmenter l'amertume de mes regrets , en y joignant toutes celles des vôtres ? Vous êtes heureux , vous devez l'être encore ; puissiez-vous l'être toujours ! . . Clairville que mon cœur a aimé comme mon fils , & chéri comme la source du bonheur de ma fille ; Clairville , souvenez-vous quelquefois de Dorval ; rappelez-vous sa tendresse ; pensez que s'il peut vous chérir encore au delà de la terre , il le fera tou-

jours. Pour vous , Sophie , dont j'ai vu les premières années , dont j'ai entendu les premiers discours , dont j'ai dirigé les premières pensées , Sophie , le Ciel ne vous a pas permis d'être mere , vous ne connoissez donc pas toute l'étendue de mon amour , tout l'intérêt que j'ai pris à ce qui vous regarde , comment j'ai existé uniquement & par vous & pour vous ; il me faut te quitter.... ferre encore ta main dans la mienne... il me semble que les objets frappent moins vivement mes yeux... Clairville , Sophie , vous voyez que la mort n'est pas pénible pour les cœurs vertueux. Ah ! Dorval , s'écrierent-ils ensemble , ils s'empresserent à ses côtés. Clairville accablé par sa douleur , & saisi par le chagrin , disoit avec cette vivacité du sentiment , non , vous ne mourrez point , ô notre pere ! Dieu vous doit au monde pour exemple.... mon cœur est déchiré. Pendant qu'il parloit ainsi , il sanglottoit comme Sophie. Dorval lui répondit avec courage : prétendriez-vous arrêter par des pleurs déshonorantes le cours de la Providence ? Comment , après avoir béni si souvent la main libérale du Tout - Puissant , murmureriez - vous contre ses volontés ,

parce qu'elle n'exécute pas les vôtres ? Homme foible ! vois le Ciel comme je le vois , ose critiquer l'ordre constant du monde , & te plaindre , parce qu'un bonheur parfait m'attend ; sois vertueux , apprends de moi à mourir ; c'est la dernière & la plus importante leçon que j'aie à te donner. Sophie dans un morne étonnement tint ses regards fixés sur son pere , qui laissoit encore échapper sur elle quelques coups d'œil où la tendresse étoit peinte ; elle admiroit la majesté de sa contenance , la sérénité de son ame , elle lisoit dans son propre cœur tout son amour. Dorval leur parloit de tems en tems ; pour eux , ils se contentoient de verser des larmes , de ferrer les mains , d'épuiser les démonstrations de leur amour. O mon fils !.. ô ma fille !.. la vertu seule qui fit le bonheur de mes jours , rend ma mort aujourd'hui gracieuse.... si vous avez des enfans... Sophie ; tu es heureuse , mais tu fais comment je t'aime , tu fais l'éducation que je t'ai donnée , elle a rendu ta vie douce ; ô mes enfans ! elle rendra heureux les vôtres.... Vous vous aimerez toujours , je vous ai tendrement chéris , je vous chéris encore.... Est-ce toi , Sophie , dont j'en-

tends les soupirs ? Pourquoi remplirois-tu de tristesse les derniers momens de mon existence ? Pourquoi presserois-tu les derniers battemens de mon cœur ? Tu ne m'as jamais fait connoître que le plaisir.... Je sens que je m'affoiblis... Je respire avec plus de peine.... que les attaches de l'ame à sa dépouille sont fortes !... Clairville, approchez-vous de moi ?... Sophie, est-ce vous dont la main bienfaisante effuie les larmes que vous m'arrachez ?... Donnez-moi encore un baiser ! .. que ta bouche reçoive le dernier de la mienne qui dans peu ne ressentira rien.... Hélas ! c'est le dernier que j'aurai reçu de vous.... mon dernier moment est encore pour le plaisir... O mon Dieu ! qui me retire à toi... bénis Clairville & Sophie.... qu'ils soient toujours vertueux ; s'ils t'aiment , ils n'auront pas besoin d'autre bonheur... Je ne vous vois plus... je peux mourir... Sophie, Clairville, ayez des enfans qui vous ressemblent.... que les regrets que vous aurez de les quitter en mourant.... soient pour vous, comme pour moi, la seule peine qu'ils vous occasionnent... Adieu... mais pour la terre... vous habiterez un jour le Ciel... je le vois... j'y entre... mon

Dieu ! . . C'est ainsi qu'il expira laissant ces deux enfans pénétrés de la douleur la plus vive & la plus raisonnable.

La perte de Dorval fut pour Clairville & Sophie le triste augure de tous leurs malheurs ; on auroit dit qu'il n'avoit été avec eux que pour leur former une ame capable de les soutenir , & leur inspirer la constance dont ils avoient besoin.

La guerre s'alluma entre ces deux peuples, éternels rivaux de gloire , de courage & de succès ; ses maux terribles ébranlent le monde, ses secousses violentes se font sentir dans les retraites les plus éloignées ; on diroit que chaque individu doit porter le deuil pour les meurtres qui se commettent , & se ressentir des ravages qui font pleurer les habitans de quelques provinces. La fortune de Clairville fut absolument dérangée. Le commerce ruiné , ruinoient les commerçans qui réduisoient à la misère ceux qui leur avoient donné leur confiance. Clairville & Sophie souffrirent ces changemens de la fortune avec fermeté , ils faisoient régler leurs desirs & les proportionner à leur état ; leur cœur en gémit cependant par les bornes étroites qu'ils furent obligés de prescrire à leur bienfaisance ; ils souffroient tous les maux qu'ils ne pou-

voient plus guérir; car ils ne connoissoient l'infortune que par la peine que leur avoient occasionné les malheurs qu'ils avoient vu arriver aux autres hommes. Enfin , la fortune les abandonna tout-à-fait, ils perdirent toutes les ressources qu'ils pouvoient avoir; & après avoir possédé des biens immenses, ils se virent réduit à l'unique possession de leur terre , & aux seuls plaisirs de leur amitié ; leur ame n'en fut pas plus ébranlée; mais Clairville qui se sentoît des talens, crut pouvoir former des espérances, il conçut de vastes projets que la raison approuva , que son courage lui fit envisager avec plaisir , & que l'envie qu'il avoit de rendre la vie de Sophie parfaitement heureuse lui fit exécuter. Il vendit sa terre ; il résolut de risquer une partie de ce qu'il en avoit reçu dans le commerce maritime, & de gérer lui-même la conduite de son entreprise ; il annonça à sa femme le dessein qu'il avoit formé & qu'il alloit remplir ; elle ne put l'entendre sans frémissement , l'idée d'être séparée de Clairville , étoit de toutes les idées celle qui pouvoit faire sur elle l'impression la plus fâcheuse, elle employa pour le faire changer d'avis le langage éloquent de ses larmes, tout ce que l'amour peut

avoir de plus insinuant , tout ce que le sentiment peut inspirer de plus persuasif ; mais Clairville avoit pris son parti , & il étoit résolu de l'exécuter.

Il ramenadonc Sophie de la campagne où elle vivoit , & la présenta à sa famille qui la reçut avec cette tendresse que l'on doit à l'infortune , & cette estime qu'arrache la vertu ; il remit le soin de cette épouse chérie à son ami Germeuil , & il le chargea de veiller à son bonheur. Germeuil fut flatté de cette marque de confiance , & Clairville fut tranquille , parce qu'il fut persuadé de la vigilance & des attentions de son ami ; il connoissoit l'amitié de Germeuil pour lui , l'honnêteté de son cœur & le désintéressement de ses procédés ; il partit cependant l'ame déchirée , & laissa Sophie accablée de douleur.

Tout fournit des sujets de distraction aux ames tendres , & si elles sont les plus aisées à sentir le chagrin , elles sont aussi les plus faciles à consoler. Sophie eut un adoucissement à ses maux en s'apercevant peu de tems après le départ de son mari , qu'elle étoit enceinte ; elle se promettoit d'avance d'avoir dans son enfant le portrait de son cher Clairville ; elle s'amusoit

de cette idée , & diminuoit par-là beaucoup ce que pouvoit avoir d'affreux la rigueur de l'absence de son époux.

Sophie devoit plaire par-tout , obligée de vivre dans le monde avec les connoissances de son mari , elle y passoit des momens agréables ; car comme elle faisoit la joie de ceux qu'elle voyoit , elle ne pouvoit aussi que jouir des agrémens de leur commerce ; les hommes sont faits de façon qu'on plaît toujours à ceux avec qui on trouve du plaisir à vivre. Sophie réussit d'autant mieux dans le monde qu'elle y apporta toutes ses vertus ; sa sensibilité lui gagna tous les cœurs ; sa modestie ne lui donna point de rivales ; sa franchise la fit respecter ; son génie lui attira des admirateurs , & sa bonté des amis. Elle savoit obliger à être vertueux tous ceux qui la voyoient ; le petit maître y oublioit sa légèreté ridicule & ses discours licentieux ; la médifance ne respira jamais dans sa maison , elle en imposa toujours par sa sévérité pour tous les vices , elle ne flatta pas même ceux que l'usage consacre par-tout ; semblable à la prêtresse de la vertu , on ne l'abordoit que pour être vertueux comme elle ; & lorsqu'on avoit l'accès de sa maison , c'é-

toit une preuve de sagesse , comme l'accès des maisons les plus recherchées & les plus brillantes est souvent une preuve de défaut & de vices , ou tout au moins d'une délicatesse bien oubliée.

Sophie avoit déjà reçu quelquefois des nouvelles de Clairville qui la flattoient, parce qu'elles lui faisoient espérer que son retour seroit prompt, & qu'elles lui apprenoient les heureux succès de son entreprise. Le plaisir qu'elle en ressentit étoit bien vif , mais il fut encore augmenté par la naissance de sa fille qui , lui procurant un nouveau genre d'occupation , la distraisoit dans ses ennuis : cet objet intéressant lui retraçoit un souvenir bien cher à son cœur ; elle voyoit dans les yeux de sa petite Lise ceux de son mari qu'elle regrettoit , elle l'aimoit comme le gage de l'amour de Clairville , elle l'aimoit comme son enfant ; elle l'aimoit encore pour les nouvelles délices qu'il lui faisoit sentir en exerçant une nouvelle branche de sa sensibilité. Aussi une nourrice étrangère ne lui donna point la première preuve de tendresse & d'intérêt ; Sophie voulut être parfaitement sa mère & achever l'ouvrage de la nature en se conformant à ses intentions ; si son enfant lui dut la vie , il lui dut

aussi une enfance mieux soignée & le bonheur de ses premiers momens ; ce sont des devoirs d'autant plus importans pour une mere, que cet âge exige plus par sa foiblesse & l'impossibilité où il est de peindre des besoins toujours pressans, que les yeux actifs d'une mere tendre peuvent seuls prévoir & faire finir. Cette mere vertueuse eut donc la récompense de sa vertu dans le délicieux spectacle des premiers sourires qui se formerent sur les lèvres foibles de sa petite Lise, en voyant les premiers mouvemens de ces bras potelés, se plier en cercle pour essayer de l'embrasser, & en découvrant ses yeux animés par l'amour qui se tournoient tendrement vers elle pour fixer les siens & y lire son cœur. Ah ! que devoient être grandes ces délices pour un cœur aussi sensible que celui de Sophie ! Vous ne connoissez pas le bonheur d'être mere, vous qui n'avez pas compté tous les momens de joie qu'ont éprouvés vos enfans, lorsqu'ils ont reçu les marques de votre amour ; qui n'avez pas eu la satisfaction de les appaiser en les ferrant dans vos bras, lorsque la douleur leur fait pousser des cris amers ; qui ne vous êtes pas assuré de leur bon-

heur, & qui avez pu craindre qu'ils étoient négligés, ou que leur mort fut la fuite de leur barbarie étant causée par l'oubli de vos devoirs. Sophie plus raisonnable, connut tous ces plaisirs sans avoir aucun de ces chagrins, elle y trouva encore une consolation bien grande pour les maux terribles qui la menaçoient.

Il y avoit déjà quelques tems qu'elle ne recevoit plus de lettres de Clairville. Inquiete, elle imaginoit les causes les plus sinistres de ce silence, sensible; elle s'en affligoit beaucoup. Germeuil qui étoit le seul dépositaire de ses inquiétudes, avoit trouvé le moyen de la tranquilliser par les raisons vraisemblables qu'il lui donnoit pour colorer ce retard; l'air ferme de cet ami la rassuroit; elle sentoît bien qu'il n'auroit pas pu conserver sa gaieté, s'il avoit soupçonné que Clairville fût malheureux; ils vivoient tous deux par l'espérance, & vivoient encore heureux en se flattant: lorsqu'enfin Sophie reçut un paquet qui lui étoit adressé; elle l'ouvre avec précipitation, son cœur palpitait de joie. Le premier objet qui se présente est une lettre où elle croit découvrir les traits de son mari, elle la saisit avec avidité, & y lut ces mots :

C'est du bord du tombeau , ma chere Sophie ; que j'essaie de t'écrire ces lignes.... il est bien cruel de mourir éloigné de ce qu'on aime.... une maladie aiguë & dangereuse a porté le venin de la mort dans toutes mes veines.... Je ne te verrai plus.... Sophie que j'ai si fort aimé... que j'aime encore avec plus de vivacité que jamais.... Sophie je ne te verrai plus... c'est pour toi seule que je voulois vivre ; c'étoit pour toi seule que je vivois pour le plaisir... Que ton idée remplissoit agréablement mon cœur... je le sens , c'est ton idée qui retient encore mon ame fugitive dans moi-même... En finissant cette lettre , je finirai de vivre.... en me ranimant , tu prolonges aujourd'hui mes jours de quelques minutes....tu échauffes mon cœur de tout mon amour.... mais mes yeux se troublent.... ma main refuse.... Germeuil aura soin.... oh ! ma Sophie , la plus aimée des femmes ! Adieu ! ..je vais mourir.

Germeuil arrive dans le moment qu'elle finissoit de lire cette lettre fatale ; il voit l'angoisse de son ame peinte sur tous les traits de son visage ; elle la lui remet sans lui parler ; elle resta long-tems dans cette douleur sombre , qui ne se permet ni expressions , ni mouvemens ; elle avoit seulement les yeux fixés sur Germeuil qui lisoit & qui annonçoit par ses larmes tout

son chagrin : l'état de Germeuil ne put l'émouvoir, ni donner cours à ses plaintes ; son cœur étoit au désespoir, son ame avoit perdu son activité, ses yeux ouverts ne voyoient plus ; elle étoit altérée par la pesanteur du coup qui l'accabloit : lorsqu'on lui apporta sa petite fille qui demandoit par ses cris les secours de sa mere. Sophie ne l'eut pas plutôôt entendue, que sa douleur se dérobe comme un torrent dont on a suspendu le cours, & qui rompt tout d'un coup les digues qu'on lui avoit opposée. Des larmes ardentes s'échappent de ses yeux ; elle tend d'abord avec empressement ses mains vers sa fille, mais elle la repousse bientôt après : malheureuse, je n'ai plus d'époux : malheureuse... tu n'as plus de pere, tu ne l'as pas connu... tu ne le regretteras pas. Mais moi... ah ! Clairville... l'orgueil de ma vie, le charme de mon existence ! Clairville, tu n'es plus, pourquoi m'as-tu quittée ? Pourquoi n'as-tu pas été content de vivre avec Sophie ?... N'as-tu pas été touché par mes larmes ?... Mais je n'ai peut-être pas assez combattu ses projets... Germeuil, vous pleurez ; vous perdez un bon ami... mais moi, je n'ai plus rien à perdre... Life, pourquoi es-tu née ?

née? Moi-même, pourquoi ne suis-je pas morte?... Cruels attachemens, que vos plaisirs sont foibles ! que les peines que vous occasionné sont cuisantes !.... Clairville qui m'étoit si attaché, tu ne feras plus à moi ; ah ! Sophie pensera toujours à toi pour se plaindre de la rigueur de ton sort qu'elle n'a pu adoucir.... Elle jette un regard sur sa fille qui continuoît à pleurer. Life, enfant que j'ai chéri, irrite mes tourmens en me retraçant son idée, aiguise tous les traits de la douleur en me peignant ses caresses pour m'arracher plutôt à une vie que j'abhorre... O jour ! que je ne vois plus qu'avec désolation ! Les yeux de Clairville ne sont plus frappés par la douceur de ta lumière !... Lumière horrible, tu n'éclaires que les infortunés ! tu ralentis ta marche pour augmenter leurs tourmens !... Oh ! ma Life, l'infortune va couvrir ton berceau, elle accompagnera ta vie jusqu'à la mort !... Germeuil, vous en aurez soin ; car je ne survivrai pas à ses déchiremens. Elle s'arrêta ; elle étoit abymée par sa douleur, ses sanglots se succédoient rapidement, elle se promène à grands pas, tantôt elle joint ses mains, elle les appuie sur son front & regarde le Ciel, comme si elle se plaignoit

de lui , ou le prioit d'achever ses peines en la faisant mourir : tantôt elle laissoit aller ses bras pendans , & baissoit sa tête qu'on auroit dit qu'elle ne pouvoit plus soutenir ; elle est tirée de cet état d'oubli d'elle-même , par les cris de sa fille qui redoublent ; elle la prend dans ses bras. Oh ! ma fille , tu pleures ... tu pleures sur tes malheurs ... tu fuceras la désolation avec mon lait ... il portera la mort dans tes foibles membres ... tu mourras ... toi , ma fille ... il ne me resteroit donc plus rien de Clairville que son souvenir & ma douleur ... elle est tranquille ... qu'elle est heureuse ! ... tu ne fais pas le malheur qui t'arrive & les chagrins de ta mere ... elle ne peut cependant pas prendre commodément sa nourriture ... tes malheurs commencent ... ma poitrine gonflée par des soupirs que je ne peux pas arrêter la fatigue ... Enfant de douleur ! la premiere que tu éprouves , épuise tous les autres ! ... Tu n'apprendras jamais ceci sans verser avec moi des larmes , & je ne t'en parlerai jamais sans que le désespoir ne rentre encore dans mon cœur.

Elle veut reprendre cette lettre terrible , elle essaie de la relire , mais c'est

pour se livrer de nouveau à tout ce que sa situation avoit d'effroyable. Germeuil étoit trop ému pour pouvoir parler. Sophie étoit trop affligée pour entendre des consolations ; elle sentoît tout ce que peut éprouver un cœur froissé par les plus désespérantes idées ; elle ne voyoit pour elle de ressource que dans sa mort, dont l'idée la flattoit, parce qu'elle lui faisoit espérer une fin à ses maux.

Cette violente douleur ternit pendant quelques tems la vie de Sophie, & fit craindre qu'elle ne l'épuisât. Germeuil par ses raisons, la ramena à une espece de tranquillité, & crut gagner beaucoup en changeant les accès de son désespoir en une mélancolie plus profonde, mais moins déchirante : il la contracta lui-même ; car étant fortement attaché à Clairville, estimant Sophie, chérissant son enfant, touché du triste sort qui lui étoit réservé, il oublia ses autres amis pour servir de consolateur à cette infortunée, & remplir ses devoirs dont son ami l'avoit chargé. Le plus grand avantage d'un cœur sensible, c'est de changer les sujets que devroient coûter des peines en plaisirs, d'être satisfait lorsqu'on est utile, d'envisa-

ger ces sacrifices comme des dettes , & de se soulager soi-même en diminuant le malheur des autres.

Clairville , dans le petit espace de tems qu'il avoit passé dans ces contrées éloignées , où l'amour du gain l'avoit conduit , avoit réalisé une partie de ses espérances & réparé une partie des maux que la fortune lui avoit fait ; cela parut par le testament qu'il avoit joint à sa dernière lettre , & par les fonds qu'il avoit envoyé à Sophie ; mais cela ne put la flatter : l'or ne toucha jamais un cœur honnête , les richesses & l'éclat n'effacèrent jamais un amour fondé sur l'estime. Sophie fut insensible à ses avantages ; elle n'y remarqua que les efforts de son époux pour la rendre plus heureuse , & n'y trouva qu'un motif nouveau pour regretter davantage Clairville.

Elle passa ainsi quelques mois à s'affliger des malheurs de son époux ; mais elle n'avoit pas perdu l'espérance de le revoir , on se flatte toujours quand on aime. Un vaisseau échappé des mains des Corsaires lui apporta la confirmation de cet affreux événement avec une partie des restes de la fortune de Clairville ; ceci renouvela

la douleur de Sophie , & fit désespérer de pouvoir lui faire recevoir quelque adoucissement à son chagrin.

Germeuil continuoît cependant toujours ses visites officieuses ; il y étoit d'autant plus assidu que les amies de Sophie la négligeoient davantage : on s'aime trop pour aimer les autres , & on ne craint pas assez de manquer à ses amis pour trouver du plaisir à les consoler & à les plaindre. Germeuil au contraire avoit l'ame trop forte pour suivre la multitude , le cœur trop tendre pour voir souffrir sans éprouver de la douleur , & trop bienfaisant pour ne pas consoler ceux qui excitoient sa compassion ; il rendit donc tous les services possibles à son intéressante pupille , il la prévint dans tous les desirs , il aimoit à justifier l'idée que Clairville s'étoit formé de sa vertu , & il le fit avec cette droiture de cœur , cette prudence & cette sagesse qui font le mérite des bienfaiteurs , qui charment ceux qui reçoivent les bienfaits & qui donnent à la vertu cette physionomie enchanteresse qui enthousiasme à son aspect.

Mais il ne fut point insensible aux charmes de sa belle infortunée ; son devoir

l'attiroit fréquemment auprès de Sophie ; elle étoit presque abandonnée , il étoit bien naturel qu'il allât la visiter , il étoit bien plus naturel encore qu'il s'intéressât vivement à son sort ; il en étoit particulièrement chargé par Clairville. Il y alloit déjà par habitude , mais il n'y alloit plus sans former le projet d'y retourner ; il ne la quittoit qu'avec peine ; il ne l'entendoit point nommer sans ce doux frémissement qu'occasionne le nom seul d'une personne adorée ; elle étoit l'objet unique auquel il pensoit sans relâche , les larmes qu'il avoit vu couler , la douce mélancolie qui ornoit sa beauté , la tendresse qu'elle repandoit dans ses discours , la reconnoissance bien sentie qu'elle lui témoignoit , tout se réunit pour rendre Germeuil le plus amoureux des hommes ; mais maître absolu de ses discours , gouvernant son cœur avec despotisme , il respecta toujours l'infortune dans la personne de Sophie , & l'amour ne trahit jamais l'ami.

Sophie , revenue à elle-même , se rendit un peu à la société , & partagea son tems entre les occupations qu'elle sçavoit se donner pour se distraire , l'éducation de sa fille qui étoit le premier de ses devoirs , les visites de Germeuil qu'elle recevoit

avec plaisir , & la compagnie de quelques personnes que son affliction n'avoit pas banni de chez elle ; cependant elle voyoit assez de monde pour être l'objet des attentions de plusieurs Cavaliers qui lui faisoient la cour. Six ans se passerent ainsi , son cœur étoit moins déchiré , sa sensibilité moins exercée , son cœur aussi lui fit appercevoir qu'elle étoit faite pour aimer , que l'amour seul pouvoit réparer les peines qu'il lui avoit causé , en lui faisant goûter de nouveau ses plaisirs ; mais craignant d'être séduite par son penchant pour la tendresse , elle voulut faire un choix que la raison autorisât , & qui pût lui assurer le bonheur qu'elle se promettoit.

Elle communiqua son projet à Germeuil ; je suis isolée , lui dit-elle , & cette vie m'est insupportable ; si vous veniez à mourir , je serois sans protecteur , & ma fille n'auroit point d'appui ; mon cœur fait pour sentir ne peut vivre sans sentiment ; mais où trouver l'objet qui pourroit faire mon bonheur ? Germeuil , vos bontés pour moi furent sans nombre , j'ai encore celle-ci à vous demander ; apprenez-moi si vous approuvez ce projet , & si vous me conseillez de le remplir ; dirigez-moi dans l'exé-

cution ; vous avez été si long-tems le consolateur de mes chagrins, c'est à vous de décider de ma félicité.--- Sophie, votre dessein peut avoir des suites heureuses, & les raisons qui vous déterminent sont bonnes ; mais votre cœur qui les a dicté est aussi le seul qui puisse prononcer. Madame... il est sensible... la sensibilité procure bien des plaisirs... Elle occasionne aussi bien des peines... Vous fûtes cependant heureuse, vous devez l'être toujours ; vous disposez du bonheur ; en le goûtant, vous le faites goûter aux autres ; votre cœur en est pour vous le garant comme l'époux que vous honorerez de votre choix ; le mariage est un état de délices que le sage seul fait apprécier, parce qu'il fait en savourer les douceurs.--- Mais, Germeuil, pourquoi donc vous en êtes-vous privé si long-tems ?--- Pourquoi ! Madame... parce que je me suis fait une idée de la femme dont je pourrai faire le bonheur en faisant le mien, & que cette idée ne convient... qu'à une personne, que je ne puis pas espérer d'avoir. Sophie, si vous vouliez vous intéresser à mon sort... si vous connoissiez quelqu'un... je crois que je me conformerai à votre choix.--- Eh bien ! j'en

connois une , mais elle ignore si elle vous plairoit.--- Elle ignore si elle me plairoit , & vous l'auriez choisie ? Ah ! qui est-ce Sophie ?--- Je ne puis pas vous la nommer à présent , mais si vous veniez me voir cette après-midi , je vous la ferois connoître. Germeuil ne concevoit rien à tout ce qu'il avoit entendu , il quitta Sophie le cœur oppressé.

Il est trop vrai , se disoit-il à lui-même , son cœur a fait un choix , elle a voulu le justifier à ses yeux par mon approbation ; elle n'a jamais pensé à Germeuil , elle n'a point remarqué mon amour.... Mais je suis engagé , qui pourroit-elle me donner ? Je haïrai ses présens & j'ahorrai l'être qu'elle estime assez pour la remplacer dans mon cœur. Fuyons les hommes... Je savois bien que le sentiment est toujours pénible , & que l'amertume est toujours près de ce qu'il inspire de plus flatteur. Il étoit dans cet état violent que la jalousie produit toujours , & qu'un amour produit encore , quand un domestique de Sophie parut , & lui remit une lettre d'il regarda d'abord avec courroux , mais d'il ouvrit avec précipitation. Tout ce qui vient d'une main chère intéresse , & on

espere avec autant de légèreté qu'on désespère souvent avec folie ; il trouva que le cœur de Sophie répondoit à ses vues ; voici ce qu'elle lui marquoit.

J'ai résolu de me marier pour des raisons que je vous ai déjà fait connoître ; je n'ai point été embarrassée dans le choix que j'ai fait ; le meilleur ami de mon mari devoit être le plus cher à mon cœur ; votre conduite généreuse a excité toute ma reconnaissance ; votre vertu a mérité toute mon admiration ; la solidité de vos principes a fondé mes espérances pour le bonheur de ma fille ; j'étois à vous par les liens de l'amitié , je souhaite d'être unie à vous par des nœuds plus étroits ; je respecte la mémoire de Clairville en donnant ce qui lui appartenoit à ce qui étoit un autre lui-même, nous le plaindrons ensemble pour ses malheurs qui ont fait les nôtres , & nous nous réunirons pour faire le bonheur de sa fille ; élevée par Germeuil , elle sera digne de Clairville & pourra seulement ainsi se consoler d'une perte irréparable. Puisse cette proposition vous faire autant de plaisir qu'à moi Puissez-vous y trouver votre félicité comme me flatte d'y trouver la mienne ! Ma conduite sera blâmée, je le sais : mais un préjugé ridicule ne l'emporta jamais sur des principes raisonnés ; mon mariage avec vous , sera pour les gens sages, la meilleure preuve que j'ai-

me toujours Clairville ; je m'arrache aux froids discours des petits maîtres ; je m'évite le déshonneur d'un choix absurde , je choisis , comme mon mari eût choisi lui-même pour moi.

Germeuil ne se possédoit plus ; Sophie avoit prévenu ses vœux ; il ne peut attendre l'heure que lui avoit prescrit Sophie ; il vole chez elle pour lui peindre sa joie , & lui faire connoître tout son amour. Life ignoroit encore les desseins de sa mere , qui craignoit de les lui découvrir. Germeuil lui-même redoutoit ce moment , il voyoit encore Clairville dans les traits de sa fille , & craignoit de manquer par ce mariage à ce qu'il lui devoit ; cependant après s'être communiqué leur inquiétude , ils la firent venir près d'eux , & Sophie lui dit : ma chere Life , tu fais combien je t'aime , les premiers instans de ta vie ont été les premiers instans de mon amour , tu as fait mes plaisirs pendant mes chagrins , & tu es à présent le seul objet pour qui je desire le plus de vivre. . . Tu connois Germeuil , il nous a aidé dans nos peines , il nous a consolé dans nos afflictions , il a calmé nos douleurs. . . tu l'aimes comme un pere , je le chéris comme un ami... s'il devenoit mon époux. . . il auroit pour toi les mêmes bontés , la fille de Sophie

& de Clairville feroit auffi celle de Germeuil. Life les regarda avec attendriffement, elle baifoit les mains de Sophie, elle sembloit s'éloigner de Germeuil qui vouloit la caresser, elle leur dit alors : Ma bonne maman, vous avez bien pleuré Clairville, Germeuil vous a consolé, vous me l'avez dit fouvent, il fera sûrement mon bon papa, je l'aime déjà... mais vous ne me baiferez plus auffi tendrement, vous ne me ferrerez plus la main, vous ne me parlerez pas fi fouvent de Clairville; je fuis bonne, & je vous assure que je vous aime bien plus que Germeuil ne vous chérit. Elle les émut, leur fit verser des larmes, & céda elle-même à leur tendresse, cependant elle ne voyoit pas fans peine l'amour de fa mere se partager avec Germeuil.

Ce nouveau mariage de Sophie lui retraça l'image des jours heureux qu'elle avoit passé avec Clairville; elle fit le bonheur de Germeuil qui fit auffi le sien; elle eut de lui un petit garçon qui ferra davantage les liens qui les uniffoit & qui leur fournit l'occasion de prouver à Life que la même amitié qu'ils avoient pour leur fils avoit été & étoit toujours celle dont ils l'aimoient. Heureufes liaifons ! elles font

possibles ; leur rareté fait la censure des malheureux qui fuient volontairement ces plaisirs.

Il y avoit trois ans qu'ils goûtoient ce bonheur , lorsqu'étant sortis de la ville avec le fils de Germeuil , ils rencontrèrent en se retirant une homme dans une chaise de poste , qui appella plusieurs fois Sophie , & qui s'élançant vers elle , la ferra dans ses bras & l'arrosa de ses larmes. La rapidité de cette scène ne lui avoit pas permis de démêler d'abord les traits de cet inconnu : mais dès qu'elle se fut remise de son étonnement , elle trouva Clairville : elle fit un cri perçant & s'arracha de ses bras. Clairville transporté de joie en retrouvant sa femme , n'oublia point son ami , il embrassa Germeuil qui se refusoit à ses caresses ; les pleurs mouillent leurs visages , le silence peint le trouble de leurs ames , & leurs regards l'embarras de leurs cœurs. Clairville donne la main à Sophie qui tenoit la tête baissée & n'osoit lever les yeux sur son ancien époux. Germeuil à ses côtés s'affligeoit de ne pouvoir témoigner à son ami toute la joie que sa présence devoit lui causer ; il tenoit à ses bras son enfant qu'il ne regardoit plus avec

plaisir , & qui lui reprochoit une action horrible , quoique sa conduite fût innocente. Ils rentrèrent ainsi dans leur maison ; Clairville agité par les transports de son amour , Sophie par la douleur la plus pénétrante , & Germeuil par le désespoir ; Sophie resta seule avec Clairville , qui lui raconta en peu de mots , comment il étoit tombé malade , le danger qu'il avoit couru de ne la plus revoir , comment il avoit passé pour mort pendant plusieurs jours , & de quelle façon elle devoit l'avoir appris ; il ajouta qu'il savoit qu'elle n'avoit pu recevoir les lettres qu'il avoit écrites , parce qu'elles avoient été prises avec les vaisseaux qui les portoient ; que lui-même sur le point de revenir , avoit été fait prisonnier & emmené dans des pays fort éloignés , que le reste de sa fortune qu'il n'avoit pas embarqué avec lui avoit été conservé , qu'il n'avoit pas voulu lui apprendre son arrivée pour jouir de toute sa surprise , qu'il lui promettoit un sort très-gracieux , enfin , qu'il lui rapportoit le même cœur qu'il lui avoit donné , & dont elle avoit toujours été l'unique maîtresse. Sophie , apprenez-moi à votre tour les événemens de votre vie ? rendez-moi la tran-

quillité que les inquiétudes que vous m'avez occasionnées ont fait fuir ? Sophie troublée ne répond que par ses larmes , tantôt elle embrasse son mari avec tendresse , tantôt elle le repousse avec douleur ; son état allarme Clairville. Tous mes maux , dit-il à Sophie , ne sont donc pas encore finis ; j'oubliois toutes mes épreuves pour voler à tes pieds , pour te témoigner un attachement qui a toujours égayé mes chagrins , qui devoit , suivant mes idées , rendre la fin de mes jours bienheureuse , &c Sophie pleure... Sophie craint de se livrer à toute la tendresse de son cœur ; Sophie ne veut pas témoigner ses sentimens ; Sophie seroit-elle triste parce que son époux est auprès d'elle !... Chère Sophie ! que mon amour te rassure , jamais je ne t'aimais avec plus de force , jamais mon ame ne fut plus remplie de toi ! embrasse ton Clairville... tu te caches avec tes mains... tu m'éloignes avec effroi... que sont devenus ces doux momens où nous vivions l'un pour l'autre ! tes pleurs augmentent... ô Ciel !... n'es-tu... ne seriez-vous plus mon épouse ! Sophie se livre ici à tout son désespoir. Le fils de Germeuil entre en pleurant. Eh ! mon Dieu , qu'avez-vous

maman? vous pleurez tout comme moi ; papa pleure aussi, il n'a pas voulu me parler ; je n'ai pourtant rien fait pour lui déplaire. Sophie, vous êtes donc remariée , lui dit Clairville ; voici la plus cruelle de toutes mes infortunes ! vous ne pourrez plus aimer Clairville ; pourquoi malgré ses soins n'a-t-il pas pu vous faire parvenir de ses nouvelles ! ... si vous pouviez savoir combien j'ai souffert d'être privé des vôtres. ... Sophie, vous pouvez seule m'apprendre qui m'a remplacé dans votre cœur ? Elle ne put soutenir cette idée ; elle se jette dans ses bras , ses sanglots arrêtent sa voix , elle prononçoit seulement le nom de Clairville ; elle veut lui donner un baiser, mais Clairville le refuse. Ces caresses, lui dit-il , sont dues à votre autre mari , qui a, comme moi , les mêmes droits pour les exiger & pour les recevoir. Cette réponse de Clairville irrita Sophie , elle lui dit alors avec cette vivacité & cette force qu'inspire la douleur : Clairville, si l'humanité n'est pas encore sortie de ton cœur, si tu connois les doux nom de mari & d'épouse, si les gémissemens de la vertu désespérée, si la religion , si l'amour eurent une fois quelque empire sur ton cœur, écoute-moi :

Écoute-moi : je suis toujours ta femme , qui te chérit & que tu as aimé , je la ferai malgré mon crime ; je t'ai adoré , tu le fais , je t'aimes encore , je te l'affure , je l'ai juré aux autels ou tu te donnas à moi avec tant de plaisir , je te rappelle tes sermens... je te promets de remplir les miens... l'ignorance qui m'a rendu malheureuse ne me m'a point rendu coupable , je ne suis point infidèle , je veux mériter le titre de ton épouse... Clairville ne plaindrait-il pas une infortunée ? lui ôterait-il par sa cruauté la seule consolation qui lui reste dans l'espérance d'être pour jamais tout à lui ? se refuserait-il à lui-même cet adoucissement à ses maux ? Clairville étonné garde le silence , son cœur s'émeut ; il demande cependant encore à Sophie qui est son nouveau mari. Sophie sent renaître tout son amour pour Clairville , & ne peut se résoudre à répondre elle-même lorsqu'il reçoit ce billet de Germeuil.

La certitude prouvée de votre mort nous a engagé à faire ce mariage que j'abhorre ; il est rompu par votre arrivée ; vous ne pourrez pas nous haïr , car vous êtes juste & nous sommes innocens. Adieu , je ne vous reverrai plus.

Clairville ne put lire cette lettre sans un

nouvel attendrissement , il étoit aussi ému que Sophie , & aussi angoissé que son ami.

Lise entra dans ce moment , Sophie la présenta à Clairville ; voilà ma fille & la vôtre , lui dit-elle , pourrois-tu la voir sans intérêt ? & si tu l'aimes , sa mere ne te feroit-elle pas chere ? Elle jetta en même tems sur son époux un regard qui pénétra son cœur : il les embrassa tous deux ; quelle joie il dut éprouver ! Il ne connoissoit pas sa fille , & il trouva qu'elle ressembloit à Sophie ; elle rendit à sa mere l'attachement de Clairville , & eut l'avantage précieux de devoir son bonheur à des parens qu'elle avoit rendu heureux depuis qu'elle les avoit réunis.

Quoique Clairville dût être fortement affecté par ces scenes aussi touchantes qu'inattendues , & que son ame fût à peine suffisante pour les supporter , il n'oublia pas Germeuil ; mais c'est en vain qu'il le chercha dans sa maison ; il l'avoit déjà quittée , & le billet qu'il avoit envoyé annonçoit des desseins qui l'éloignoient pour jamais de lui ; aussi Clairville fit les plus grands efforts pour découvrir sa retraite ; il n'apprit qu'avec beaucoup de ménagement à sa femme la fuite de cet époux qu'elle lui avoit

substitué : il trouva cependant le moyen de la tranquilliser pour le passé , en faisant l'éloge de sa conduite ; & pour l'avenir , en s'intéressant avec beaucoup d'ardeur au sort de Germeuil ; car il ne pouvoit être heureux tant que Sophie seroit affligée & que son ami pourroit souffrir. Une grande ame est incapable de jalousie , & un cœur vertueux estime assez la vertu pour s'y confier.

Enfin , au bout de plusieurs jours , Clairville apprit le lieu que Germeuil avoit choisi pour se cacher ; il part pour le voir , pour lui demander la conservation de son amitié , l'assurer de toute la sienne , & le prier de ne pas diminuer leur bonheur en le privant de sa compagnie. Germeuil frappé comme par la foudre embrasse son ami , se jette à ses pieds , commence une apologie de sa conduite. Clairville le prenant par la main lui dit , avec le ton important de la vertu , si vous aviez jamais pu être capable de lâcheté , vous n'eussiez jamais été mon ami , l'intention fait le crime , mais l'erreur excuse : je vous plains , & je vous dois des consolations. Je vous aime , Germeuil , comme je vous aimois avant mon départ ; aimez-moi de même ,

je ne veux point d'autres justifications ; l'amitié est toujours droite dans ses démarches , osez voir Sophie , elle vous chérit sans doute , elle mérite tout votre attachement ; osez la voir , je ne crains rien de vous , vous êtes vertueux.

Germeuil remercia Clairville de l'intérêt qu'il prenoit à son sort , & ils allèrent ensemble trouver Sophie. Germeuil s'approcha d'elle en tremblant , prit sa main qu'il plaça dans celle de Clairville : tous trois étoient émus & se regardoient avec admiration ; mais tous trois gardèrent le silence. Germeuil les pria d'avoir soin de l'éducation de son fils , & malgré leurs prières , il entra dans un couvent.

Clairville & Sophie renoncèrent au monde & se retirèrent avec leurs deux enfans dans leur Terre qu'ils avoient rachetée , & où ils avoient passés autrefois des jours si heureux. Ils y retrouvèrent le bonheur qui ne les abandonna plus , & reçurent de leurs enfans les attentions & les égards qu'ils avoient eu pour Dorval.



NOURADIN

ET

ALMAMOULIN,

CONTE MORAL,

TRADUIT DU PERSAN.

SOUS le regne de Gengis-kan , vainqueur de l'Orient , vivoit à Samarcande , un Commerçant fameux dans l'Inde , par l'étendue de son commerce , & par l'intégrité de ses mœurs. Ses magasins étoient remplis de tout ce que les Nations les plus éloignées produisoient de plus rares , de toutes les curiosités naturelles , de toutes les merveilles de l'art ; enfin , il y rassembloit tout ce qui pouvoit être utile ou précieux. Ses chariots occupoient les rues de la ville ; ses navires couvroient la mer ; le fleuve Oxus étoit fatigué de ses marchandises , & le vent , de quelque point du Campos qu'il soufflât , amenoit l'opulence à Nouradin , car tel étoit son nom.

En vain , la fortune lui prodiguoit ses faveurs , elle ne put le défendre d'une maladie de langueur dont il se sentit attaqué. Il la combattit d'abord par l'application d'un travail assidu , ensuite par les ressources du luxe & des plaisirs. Mais ne s'apercevant pas moins chaque jour de la diminution de ses forces , & son état commençant à l'effrayer , il eut recours aux Médecins. Aussitôt ils entassèrent chez lui les alexipharmiques , les restauratifs , les vertus essentielles. On fit dissoudre les perles de l'Orient , on distilla les épices de l'Arabie , toutes les productions de la nature furent employées pour fortifier ses nerfs , & pour renouveler le baume de son sang. Nouradin amusé quelque tems par des promesses , soutenu par des cordiaux , calmé par des anodins , s'aperçut enfin avec indignation que tant de palliatifs n'arrêtoient point les progrès de son mal , & que la santé ne s'achetoit pas. Il ne sortoit plus de son lit , ses Médecins s'étoient retirés , ses amis l'abandonnoient ; Cependant comme il mourroit à regret , il conservoit encore l'espoir de vivre.

Après avoir passé une nuit agitée , il fit appeler son fils unique Almamoulin , &

ordonna qu'on le laissât seul avec lui : Mon fils, lui dit-il, voyez en moi un exemple frappant de la foiblesse & de la fragilité humaine. Il y a peu de jours que votre pere étoit heureux & puissant, fleuri comme la rose printaniere, & fort comme le cedre des montagnes. Les Nations de l'Asie se désalteroient avec ses rosées ; l'art & le commerce se plaisoient sous son ombre. Hélas, l'envie en soupirant a jetté ses regards sur moi, & s'est écriée : » Cet arbre » étend trop loin ses racines, & sa tige al- » tiere brave trop les vents. La prudence » s'appuie sur son tronc, & la prospérité » s'égaie sur son sommet. « Considérez-moi maintenant, mon cher Almamoulin, considérez-moi abattu & desséché. Ecoutez bien ce que je vais vous dire ; j'ai commercé, prospéré, ma maison étoit brillante, mon domestique nombreux, & cependant je n'ai déployé qu'une petite partie de mes richesses. J'ai amoncelé dans des tours, j'ai enseveli dans des cavernes tout ce dont la crainte d'exciter la haine & l'avidité m'a empêché de jouir. Cet écrit que je vous remets vous instruira des lieux où ces trésors sont cachés. Mon projet étoit de me retirer, avant la fin de l'année, dans

un pays plus libre & plus sûr , avec mes biens ; d'y passer sept ans dans les délices de la table & de la société , ensuite le reste de mes jours dans la solitude & le repentir. Mais le bras de la mort est levé sur moi ; mon sang se glace dans mes veines , je vais vous laisser le produit de mes travaux ; c'est votre affaire d'en savoir jouir. À ces mots , qui retracerent encore à Nouradin les motifs de regretter la vie , sa tristesse redoubla tellement , qu'étant tombé dans une crise violente il expira.

Almamoulin qui chérissoit son pere , accablé de ce douloureux spectacle , resta deux heures inaccessible à tout autre sentiment , qu'à celui de la perte qu'il venoit de faire. Enfin , il rentra dans son appartement & jeta les yeux sur le papier qu'il tenoit , auquel d'abord il n'avoit fait aucune attention. L'aspect de l'état de ses richesses tarit tout-à-coup ses larmes , de maniere qu'il put ordonner la pompe funeste de Nouradin d'un air assez tranquille. Il employa les deux nuits suivantes à visiter la tour & les cavernes , où il trouva des trésors qui surpasserent encore l'idée qu'il en avoit conçue. Almamoulin élevé

sévérement, avoit souvent envié les riches habits, les équipages brillans & tout le faste des jeunes gens de son âge. Il se crut heureux de pouvoir enfin se procurer ce qu'il souhaitoit en vain depuis long-tems. Il ne mit point de frein à ses fantaisies, & se flatta de se garantir des peines & des inquiétudes, en se livrant aux plaisirs.

Nonchalamment assis dans un magnifique char, suivi d'un cortège pompeux, il ne passoit jamais dans les rues sans répandre de l'argent au peuple, dont les acclamations boursouffloient encore son orgueil. La Noblesse s'en irrita, il devint suspect aux Ministres, les militaires le menacèrent. Alors Almamoulin, averti de l'orage qui se grossissoit de toutes parts contre lui, se revêtit d'habit de deuil, s'humilia devant ses ennemis, & ne réussit à les apaiser qu'à force d'or, de pierreries & de bassesses.

Instruit par cette épreuve, il voulut s'étayer de quelque alliance illustre avec les Princes Tartares, & leur offrit le prix de leurs Royaumes pour obtenir la main d'une Princesse de leur sang. Ses offres & ses

présens furent également rejettés ; cependant Golconda , Souveraine d'Astracan , daigna permettre qu'il parût en sa présence : elle le reçut placée sur son trône , parée de son manteau Royal , couverte de diamans , mais plus éblouissante encore par sa beauté. L'amour & la pudeur sembloient se confondre dans ses regards , & la dignité ornoit son front. Almamoulin ne put soutenir tant d'éclat : il approche en tremblant , bégaye , se prosterne , & la Princesse indignée de son air déconcerté , le congédie avec mépris ; eh ! comment ce malheureux , dit-elle , peut-il espérer de me soumettre , puisque mon seul aspect le terrasse ? Fuis , homme aussi foible que vain , fais ostentation de tes richesses , tu es né pour l'opulence & non pour la grandeur.

Almamoulin honteux se retira , & ne songea plus qu'à se réduire aux amusemens domestiques de la vie privée. Il fit construire des palais , traça des jardins , transplanta des forêts , applanit des montagnes , ouvrit des perspectives , conduisit des eaux jusqu'aux sommets des tours , changea le lit des fleuves , & métamorphosa la surface de la terre.

Ces travaux le divertirent quelque tems ;

à la longue il s'en dégoûta. Tout ce qu'il avoit fait lui devint ennuyeux : enfin , cherchant à varier ses projets , il acheta des terres dans des provinces éloignées , y bâtit des maisons de plaisance , qu'il orna pour chaque saison. Le changement de lieu parut d'abord le distraire agréablement ; mais toutes ces nouveautés de situation furent bien-tôt épuisées ; son cœur resta vuide & ses desirs sans objet le dévorèrent intérieurement.

Il prit donc le parti de retourner à Samarcande , & y ouvrit sa porte à tous ceux dont la grande affaire est de courir après le plaisir. Sa table étoit chargée des mets les plus exquis & les plus rares ; les vins de tous les pays & de toutes les feuilles , pétilloient dans ses superbes coupes ; ses lampes répandoient les parfums les plus délicieux ; le son des instrumens & la mélodie des voix écartoient la mélancolie ; chaque heure étoit marquée par une volupté nouvelle , le jour commençoit & finissoit par des festins & des danses. Almamoulin alors s'écria , j'ai trouvé le véritable usage des richesses ! Je suis entouré d'amis qui voient les miennes sans me les envier ! Je jouis à la fois de la fa-

veur du peuple & de la sécurité d'une vie retirée. Quels chagrins peut craindre celui à qui tout le monde veut plaire, & quels dangers peut-il courir, lorsqu'il a tous les hommes pour amis?

Tels étoient les riantes idées de l'imprudent Almamoulin, dans le moment où il regardoit du haut d'une tribune la joyeuse assemblée à laquelle il donnoit des fêtes, lorsqu'un Officier de la justice entra dans sa maison, & le somma de comparoître devant l'Empereur. Tandis qu'il s'en étonne, chaque convive s'évade adroitement, & Almamoulin fut emmené sans qu'aucun d'eux le suivît pour rendre témoignage de son intégrité. Un d'entr'eux au contraire, & des plus familièrement reçus chez lui, l'avoit accusé de haute trahison, dans l'espoir d'avoir part à la confiscation de ses biens. Abandonné de tous, sans appui, sans défenseurs, son innocence, sa candeur & son ingénuité lui suffirent. Il fut justifié avec éclat, & son accusateur périt en prison.

Almamoulin se convainquit alors qu'on ne devoit compter, ni sur l'honneur, ni sur la fidélité de ceux qui ne respirent que pour satisfaire leurs sens. Il se laissa de tant

d'expériences & de tant de recherches inutiles sur les moyens de vivre heureux. Il eut enfin recours aux conseils d'un sage, qui après avoir passé sa jeunesse à voyager, & son âge mûr à observer, à réfléchir, s'étoit retiré du grand monde, dans une petite habitation sur les bords de l'Oxus. Là, il ne parloit qu'à ceux qui avoient besoin de ses avis : Mon fils, dit-il, en embrassant Almamoulin, votre raison séduite par des fausses espérances, a long-tems souhaité des richesses. Vous vous en étiez formé une opinion bien supérieure à la destination que la nature leur avoit marquée. Vous attendiez de leur possession, ce que l'expérience vous a démontré n'en pas dépendre. Elles ne donnent pas la sagesse, puisqu'elles vous suggérèrent votre entrée dans le monde, d'acheter au plus haut prix le vain son des acclamations populaires. Elles ne disposent pas de la magnanimité, puisque vous tremblâtes à Astracan, en présence d'une Princesse dont l'être considéré philosophiquement n'est pas au dessus du vôtre. Elles ne ressuscitent pas les sensations éteintes du plaisir, puisque vos palais abandonnés, vos jardins négligés en sont la preuve. Elles acquierent rarement

des vrais amis , puisque lorsque vous fûtes obligé de comparoître devant l'Empereur , ceux que vous caressiez à ce titre vous trahirent & vous abandonnerent. Cependant ne concluez pas que les richesses soient inutiles ; le sage fait en rendre l'usage délicieux , c'est lorsque la bienfaisance éclairée le dirige.



SEGED,

CONTE MORAL.

SEGED, Roi d'Ethiopie, aux habitans du monde, enfans de l'orgueil, de l'humilité & de la crainte, héritiers de la douleur, de la consolation & du contentement : sa'ut. Ainsi a dit en lui-même Seged, Monarque de XL. Nations, dispensateur des eaux du Nil, &c. la 27^{me}. année de son regne. » Tes travaux sont finis, ô Seged ! » Tuas conquis le cœur de tes sujets, étouffé » les rebellions, calmé les jalousies des » courtisans, éloigné la guerre de tes frontières, & construit des forts sur le terrain de tes ennemis. Tes sujets regardent » ton trône avec admiration, & ne redoutent plus ni danger ni malheur. Et toi, » Seged, ne partageras-tu point avec eux » la félicité que tu leur procures ? Seras-tu » seul à ignorer la joie au milieu d'un peuple content ? Pense & devient sage. Tu le » feras en goûtant le fruit de tes exploits &

» de tes richesses, dont le véritable usage
» est d'assurer ton bonheur. «

Alors Seged se fit bâtir un palais de volupté dans une isle du lac Dambia. » Je m'y
» retirerai, dit-il, au moins pour dix jours,
» loin du tumulte & des soucis. Un plus
» long repos n'est pas fait pour les maîtres
» du monde ; mais dois-je me refuser dix
» jours de bonheur dans une vie entière ?
» Je les consacre à une exemption totale
» de crainte & de trouble, de douleur &
» de mécontentement. Qu'aucun objet triste
» n'approche de ma demeure ; qu'aucune
» pensée ne trouble l'harmonie de mon
» ame ; qu'aucune amertume ne soit dans
» mes festins. Je veux que toute la capacité
» de mon cœur soit pleine de joie ; & je
» aurai ce qu'est une vie dont tous les des-
» sirs sont satisfaits. «

Les ordres du souverain furent exécutés en peu de jours ; Seged se hâta d'aller dans ce délicieux palais. L'isle où on l'avoit bâti méritoit cet honneur par son extrême beauté. Cultivée par les mains de la volupté, elle charmoit la vue & l'odorat, elle ravissoit tous les sens ; à chaque arbrisseau étoit liée une nouvelle sorte d'agrément ; chaque fleur exhaloit un plaisir. Au couchant de

ce vaste parterre , étoient de magnifiques allées pour la promenade du matin : à l'orient , des bosquets sombres , formés avec art, où régnoient le silence & la fraîcheur , où le murmure d'un ruisseau , joint à une aimable confusion , invitoient au sommeil dans le milieu du jour. Là se trouvoient , en un mot , tous les objets qui correspondent aux diverses sensations de plaisir dont l'ame est susceptible.

Pour en augmenter les douceurs , Seged fit commandement à tout ce qu'il y avoit de gens aimables dans sa cour , de se rendre à l'isle de Dambia. Il fit choix de ceux qui étoient les plus propres à goûter & à communiquer la volupté. Jamais édit de Prince ne fut mieux exécuté. Les Yachts impériaux furent bientôt remplis de la plus brillante jeunesse , en hommes & en femmes ; tous ceux qui avoient la réputation d'esprit & d'agrément partirent pour ce séjour de la félicité. Le lac paroissoit se réjouir de porter cette troupe charmante , sa surface en étoit embellie ; la musique s'y faisoit entendre par des airs gais & animés : la joie brilloit sur tous les visages , l'espérance dans tous les cœurs.

On arrive enfin. Seged dès ce moment
Partie. I. H

résolus d'écarter tout sujet de réflexion ou de chagrin , pour livrer son cœur à toutes les impressions du plaisir pendant les dix jours fortunés. Après quoi , » je rentrerai , » dit-il , dans mon état ordinaire , & ma » vie fera , comme auparavant, un mélange » de biens & de maux. «

Aussi-tôt il se retire dans sa chambre , pour examiner à son aise par quelle sorte de fête il commenceroit. Ayant à sa disposition tous les artistes des divers genres de plaisirs qu'on pouvoit prendre , il n'étoit question que de choisir ; mais la quantité l'embarraffa ; il n'en pouvoit préférer aucun sans se priver des autres , & il ne pouvoit les avoir tous à la fois. A peine avoit-il fait un choix qu'il changeoit d'avis pour en faire un autre : cet autre donnant l'exclusion au premier lui déplaisoit également ; il rêva long-tems sans pouvoir se fixer : son esprit se fatigua dans cette opération , & ses idées se confondirent. De retour dans l'appartement où il étoit attendu , il parut avec des yeux chargés & un air sombre , qui répandit d'abord l'infection du mal-aise dans toute l'assemblée. Le monarque s'en aperçut & en fut offensé ; il trouva que son trouble étoit augmenté par ceux-mêmes qui

aueroient dû le dissiper. C'est ce qui l'obligea de rentrer dans son cabinet pour se procurer quelque soulagement par lui-même. Là il eut pensées sur pensées ; mille sortes d'images se présenterent à son esprit ; les heures s'écouloient insensiblement dans cet état de profonde réflexion, jusqu'à ce qu'enfin ayant repris sa sérénité, il leva la tête & vit sur le lac les derniers rayons du soleil qui se couchoit. » Hélas, dit Seged en » poussant un soupir, tel est donc le plus » long jour de son existence, on le voit » finir, avant que d'avoir appris à l'employer. «

Le regret qu'il eut d'avoir perdu une si grande partie du premier jour, fit le chagrin de la soirée. Il fit bien quelques efforts ; par égard pour ses courtisans, afin de prendre un air de gaieté, & de leur inspirer une joie qu'il ne sentoît pas lui-même ; mais ce fut peu de chose : il prit donc le parti de remettre le plaisir au lendemain, & en attendant il se coucha, pour partager, s'il étoit possible, les douceurs du sommeil avec cette foule de gens, qui les tiennent de leur travail & de leur pauvreté.

Le lendemain il se leva de bonne heure, & résolut d'être heureux dès ce jour-là.

Dans cette vue , il fit afficher sur la porte de son palais un édit , portant que pendant neuf jours personne n'eût à paroître devant le Roi avec un air de chagrin ; menaçant quiconque enfreindroit cette loi , ou prononceroit seulement un mot de mécontentement , d'être banni à perpétuité du palais de Dambia.

On fut bientôt informé de cet édit dans tous les appartemens de la cour , & dans tous les bosquets du parc. Dès ce moment la gaieté fut supprimée par des mouvemens de crainte : ceux qui se trouverent à danser sur le gazon , ou à chanter dans les berceaux , ne penserent plus qu'à composer & étudier si bien leur contenance , que Seged pût en être content ; l'idée du bannissement les tenoit tous en respect pour se donner un air de bonne humeur.

Seged arrive : tout le monde lui présente un visage ajusté pour être riant ; il démêla fort bien dans ces fourires de commande , un fonds d'inquiétude , de timidité , de contrainte. Abordant ses favoris d'un air familier , il les vit réservés à lui répondre , avant que d'avoir médité ce qu'ils devoient dire , pour ne laisser échapper aucun terme de déplaisir. Il proposa des divertissemens ; on

ye consentit d'abord; personne n'osa former des objections, qui auroient rendu suspecte son humeur. Il mit sur le tapis divers sujets agréables de conversation; ce qui ne lui valut que des traits d'esprit forcés de la part des uns, avec un rire travaillé de la part des autres. Enfin, après bien des tentatives inutiles pour leur inspirer de la confiance & pour animer leur gaiété, il se vit obligé de convenir que la joie ne se commande pas: il fallut renoncer encore pour ce jour-là à tout espoir de bonheur.

Pour faire cesser les craintes de ses courtisans, il alla s'enfermer dans sa chambre, où il s'occupa des mesures à prendre pour ne pas manquer la félicité du jour suivant. Après quoi, s'étant jetté sur son lit, il se livra au sommeil. Un songe malheureux vint l'agiter. Il s'imagina d'être inondé dans son palais, & il se réveilla en sursaut avec toutes les terreurs d'un homme qui se débat contre l'eau. Remis un peu de cette alarme, il se rendormit; mais son imagination trop émue, lui fit voir une armée étrangère qui envahissoit son royaume. Alors s'efforçant de se lever, comme il arrive souvent dans un rêve, sans pouvoir y réussir, il se crut livré par des traîtres à l'ennemi; cette pen-

sée le fit élaner de son lit par un mouvement de colere & d'horreur.

Le jour commençoit à paroître , & comme il n'y avoit plus d'espérance de dormir dans l'agitation où il étoit , il s'habilla. Cette inondation, cette invasion, rouloient toujours dans son esprit ; rien n'étoit capable de l'en distraire ; il ne pouvoit souffrir l'idée d'un divertissement. Peu à peu cependant son trouble fit place à la réflexion ; il se reprocha sa foiblesse, il se moqua du songe : mais avant que d'en venir là, une bonne partie du jour s'étoit écoulée. Cela lui fit sentir plus que jamais qu'il y a peu de fonds à faire sur les plans & projets de l'esprit humain ; il ne put s'empêcher à cette occasion de déplorer la misere & la vanité d'un être dont le repos dépend si fort des vapeurs de son imagination. Convaincu enfin que ses terreurs & ses peines n'avoient aucun fondement , il eut honte de perdre le tems présent à gémir sur le passé ; il se dit bien à lui-même , que de pareilles pensées ne servoient qu'à prolonger une vision mélancolique. Mais au milieu de ces belles réflexions , le troisieme jour finit ; & Seged prit encore la résolution d'être heureux le lendemain.

Ce Prince passa la meilleure nuit du monde ; il se trouva , le matin , frais plein de santé ; tout lui promettoit un jour charmant. Il entra dans ses jardins , suivis d'un nombreux cortège des seigneurs & des dames de sa cour ; & ne voyant rien autour de soi qui ne respirât une joie aimable ; » allons , » dit-il , voici vraiment un jour de volupté. « Les rayons du soleil brilloient sur les eaux du lac , les oiseaux gazouilloient dans les bosquets , les arbres étoient doucement agités par les zéphirs. Il passa d'allée en allée au hasard sans aucun souci : là il entendit de jeunes filles qui chantoient sous un ombrage : ici on le vit se mêler à des gens qui dansoient sur le gazon : tantôt il livroit son imagination à toutes les faillies de la gaieté : tantôt son ame s'occupoit de bonnes réflexions , & il prononçoit des maximes sententieuses , jouissant avec complaisance de l'admiration qu'elles faisoient naître. Ainsi le tems s'écoula sans aucun nuage de pensées sombres , & sans accident fâcheux.

Cette innocente volupté avoit déjà duré trois heures , lorsqu'il fut allarmé tout à coup par un cri violent des femmes qui l'accompagnoient. Il se tourna , & les vit tou-

tes en désordre , se sauvant d'une course précipitée. Un jeune crocodile , sortit du lac , s'étoit élancé dans le parc , & cherchoit à dévorer. Seged le vit , & fut indigné qu'un vil animal vînt troubler sa félicité : il le fit bientôt rentrer dans sa demeure naturelle ; mais il ne put obtenir de sa cour de rester en ce bel endroit , ni ôter aux dames les mouvemens de frayeur qui les agitoient. On ne pensoit qu'au danger affreux auquel on venoit d'échapper ; occupé de cet objet , les esprits perdirent leurs faillies , les langues perdirent leur babil.

Quel fut alors l'état de Seged ? Il ne put que réfléchir sur ce nombre infini d'accidens qui semblent se tenir en embuscade sur notre route , & conspirer contre le bonheur des hommes. Il eut cependant la consolation de penser que ce contre-tems n'étoit point arrivé par sa faute , & qu'il seroit aisé de se précautionner contre un pareil malheur.

Voulant donc assurer d'une façon solide les plaisirs du jour suivant , il résolut de révoquer son édit pénal contre la tristesse ; ayant compris par expérience que la mélancolie ne s'exile pas par autorité du souverain , que la puissance royale ne va pas

jusqu'à commander aux perceptions de l'ame, & que le plaisir enfin ne se trouve que dans une sorte de liberté. Il invita tout le monde à s'abandonner sans contrainte & sans bornes au divertissement & à la joie, proposant des prix pour ceux qui se distingueroient le lendemain par quelque invention agréable. Les tables de ses antichambres furent couvertes d'or & de perles, de riches habits & de magnifiques guirlandes, pour être décernés à titre de récompense à ceux qui raffineroient le mieux sur l'élégance & le plaisir.

Cet étalage de richesses fixa d'abord tous les regards ; on ne se lassoit point d'exalter la libéralité de l'Empereur. Il se flattoit lui-même de goûter un plaisir exquis dans cette émulation générale dont tous les cœurs étoient animés. Mais l'obstacle vint de cette émulation même ; elle fut si forte qu'elle se changea en passion, & ôta par conséquent à l'esprit cette sorte de calme si nécessaire à la gaieté. Ce que nous souhaitons ardemment d'obtenir, nous cause une crainte égale de le perdre ; le plaisir ne peut subsister avec ce mouvement de l'ame : une douce sérénité, semblable au zéphyr qui donne une agréable agitation à l'air, est la

source d'où sortent les traits de bonne humeur ; & cette source étoit fermée. L'inquiétude & le souci en prirent la place. On ne faisoit ni ne disoit rien qu'avec un effort visible , & par envie d'être admiré. On vivoit aux prix , on se forçoit à tirer de son imagination les pensées les plus brillantes , espèce de contention d'esprit qui déplaît toujours , même en gagnant l'admiration. Seged eut la douleur de remarquer que le desir de gagner les prix avoit plus de pouvoir sur ses courtisans que lui-même.

A mesure que le jour avançoit , les disputes devenoient aussi plus échauffées. Ceux qui se sentoient inférieurs , commencerent à manifester leur chagrin par de malins regards & par des murmures. Seged s'aperçut que s'il distribuoit les prix suivant le mérite , il ne feroit que mécontenter tant des gens qui s'en verroient privés ; & ne voulant pas qu'un jour destiné au bonheur fût marqué par une pareille affliction , il déclara que tous ses courtisans avoient également réussi , & les renvoya tous avec des présens de même valeur.

Vaine précaution ! Elle ne fit qu'irriter à leur tour ceux qui s'étoient cru assurés des premiers prix. Ce fut pour eux une

mortification de se voir mis de niveau avec la foule des prétendans ; & quoique le Prince eût porté sa libéralité à leur égard au delà de ce qu'ils avoient droit d'attendre, ils ne laisserent pas de témoigner un ressentiment assez vif de n'avoir obtenu aucune distinction , & de ne pouvoir pas triompher de la défaite de leurs concurrens. » Helas, dit Seged avec un profond » soupir , telle est donc la condition de » ceux qui cherchent leur félicité hors d'eux- » mêmes , ou qui veulent faire le bonheur » d'autrui. « Il se retira alors pour se livrer à ses réflexions ordinaires , tandis que le reste de ses courtisans murmuroient encore contre la distribution qu'il avoit faite ; & ce fut ainsi que finit le cinquieme jour.

Dès le matin du jour suivant il reprit son projet d'être heureux. Mais le mauvais succès des mesures qu'il avoit prises jusqu'alors , le persuada qu'il n'y avoit rien à attendre d'aucune sorte de plan ni de système : il crut qu'il valloit mieux donner ce jour tout entier au hasard , & laisser chacun se divertir comme il l'entendrait.

Cette liberté répandit la joie dans toute la cour , & l'Empereur s'imagina d'avoir enfin trouvé le secret de se procurer un in-

tervalle de félicité. Comme il se promenoit à l'aventure au milieu de cette troupe aimable que rien ne gênoit, il entendit par hasard un mot de l'un de ses courtisans retiré dans un coin, qui disoit à part soi :
» Nous sommes bien dupes de craindre Se-
» ged, & de le respecter comme nous fai-
» sons. Quel mérite a-t-il plus que nous ?
» Il a fait peut-être deux ou trois actions
» de valeur. Mais le luxe où il s'abandonne
» aujourd'hui fait bien voir qu'il a une
» ame aussi foible que la nôtre. « Ce trait le frappa d'autant plus qu'il venoit de la part d'un homme qu'il avoit toujours vu se distinguer par la flatterie la plus basse. L'indignation qu'il en conçut lui fit prendre d'abord le parti de la vengeance. Mais considérant qu'un mot lâché sans intention, ne devoit être regardé que comme une pensée passagere, & n'étoit peut-être que l'effet d'un mouvement involontaire de chagrin, il se contenta de chercher un prétexte honnête pour congédier cet homme-là. Il s'en tint à cet avis, après quelques combats intérieurs ; & ayant réussi à étouffer tout desir de vengeance, il passa la soirée non-seulement avec tranquillité, mais encore avec cette vive joie que lui don-

noit le triomphe remporté sur lui-même, quoique personne n'en fût informé.

Le souvenir de cet acte de clémence le fit réveiller le septieme jour avec une bonne humeur qui se marquoit sur tous les traits de son visage. Il n'arriva rien de fâcheux, & sa joie s'en alloit en croissant, jusqu'à ce que remarquant l'arbre sous lequel il étoit, il se ressouvint que la nuit de sa défaite au royaume de Goyam, il s'étoit tenu caché sous un arbre de la même espece. La réflexion qui lui vint alors sur la perte qu'il avoit faite dans cette malheureuse bataille, sur la honte de son expédition, & sur les miseres que ses sujets avoient souffertes de la part de l'ennemi, le remplit de tristesse. Il se remit pourtant, & il commençoit à goûter les plaisirs de ce beau séjour, lorsque sa tranquillité fut troublée encore par les jalousies que sa concurrence aux prix avoit occasionnées. Il tâcha en vain de les apaiser par la persuasion, il fallut user de son auctorité pour imposer un silence absolu.

Au matin du huitieme jour, Seged fut réveillé de bonne heure par un bruit extraordinaire dans les appartemens. Peu après on vint lui dire que la Princesse Balkis étoit

tombée dangereusement malade. Il se leva d'abord , & ayant mandé les médecins , il apprit qu'il n'y avoit guere d'espérance qu'elle put relever de sa maladie. Ce fut la fin de tous ses plaisirs. Il ne pensa dès ce moment , qu'à l'état de sa chere fille , dont il ferma lui-même les yeux trois jours apres.

Tels furent les jours que Seged , Empereur d'Ethiopie Monarque de XL. Nations , &c. avoit destiné à se délasser des fatigues de la guerre , & des soucis du gouvernement. Il a légué cette histoire aux générations à venir , afin qu'aucun homme ne s'imagine d'avoir en sa puissance le bonheur d'un seul jour.





FIRNAZ

ET

ZOHAR,

CONTE MORAL,

TRADUIT DE L'ALLEMAND.

DANS la première jeunesse de notre monde, les humains ne connoissoient d'autres liens que ceux par lesquels la nature les unit. Aucun trône n'étoit élevé sur les ruines de la liberté, & les hommes indomptés n'étoient point instruits à soumettre comme des animaux une tête docile au joug de leurs semblables. Chacun établissoit sa demeure où bon lui sembloit, sans craindre d'y être troublé. La terre abondante en richesses, dont on ignoroit l'art de pervertir l'usage, étoit dans toute son étendue ouverte à ses enfans. Ce fut dans ces tems heureux que la fortune, prodiguant à pleines mains ses biens à Zohar,

le plaça, non loin des bords de l'Euphrate; dans une contrée délicieuse, dont les vallons fleuris & toujours couverts de rosée, étoient coupés de mille ruisseaux qui y répandoient la fertilité. Elle y ajouta des riantes prairies couvertes de troupeaux bondissants, de forêts de palmiers & d'amandiers, une maison nombreuse & tous les trésors de la simplicité. Il est aisé de sentir quel pouvoit être son bonheur : car il n'est, ô sage Nature, aucun homme sur la terre qui ne puisse être content, pour peu qu'il veuille écouter avec docilité la voix qui lui parle sans cesse. Pour être heureux, la sagesse n'a pas besoin de l'abondance de Zohar. Quoique ce jeune homme eût reçu de sa douce & tendre mère un cœur flexible & un esprit enjoué, l'ardeur d'une bouillante jeunesse lui fit bientôt quitter la route tracée par les soins maternels; & le porta à mille desirs extravagans. Son ame ne vit plus bientôt qu'une ennuieuse uniformité dans le bonheur dont il jouissoit. Son cœur ressembloit à celui du citoyen de Teos où il s'étoit logé l'Amour. Chaque desir enfante en lui de nouveaux desirs. Pendant que les uns sont encore cachés dans leurs germes, les autres se développent;

Développent ; d'autres font déjà entendre leurs voix , tandis que les plus avancés se préparent à prendre l'essor ; & ils sont à peine grands qu'ils multiplient à leur tour. Quel remède à un mal semblable ? Quelque riche que soit la Nature , elle est toujours trop pauvre pour remplir les vœux que forment les insensés. Mais le dégoût lui-même , en conduisant nécessairement aux réflexions , contribue enfin à les affranchir du malheur de desirer éternellement.

Un jour que lassé de parcourir les labyrinthes de son cœur , accablé de soucis , Zohar s'étoit livré au sommeil , un songe animé continue la suite des idées qui venoient de l'occuper. L'esprit , au sceptre duquel le Roi des Génies avoit soumis toute l'étendue de notre globe , entreprit lui-même de guérir ce jeune homme des illusions qui , sous une apparence de vérité , le séduisoient en veillant. Zohar se croit placé sur le sommet d'une montagne , d'où , arrêté au pied d'un cédre , il voit les biens de ses ancêtres s'étendre au loin dans des campagnes riantes. Mais , au lieu de les voir avec joie , il éclate à leur aspect en plaintes amères. Ce n'étoit point pour lui

que brilloit l'émail des prairies ; en vain s'offrent à ses yeux la beauté frappante d'une vue immense & variée par les soins de la Nature , les ruisseaux de miel dont les flots dorés & transparens découlent des palmiers , les collines , que la blancheur des moutons , dont elles sont couvertes , fait briller comme les rochers de Paros.

Affailli de mille desirs différens , qui se succédant trop rapidement , se détruisent les uns les autres , il erroit d'un pas incertain ; lorsque tout-à-coup ses yeux furent éblouis de l'éclat d'une lumière extraordinaire. Frappé d'étonnement , il voit s'abaisser un nuage d'or & d'azur qui répand dans son passage une rosée aromatique. Sur ce nuage étoit portée une figure céleste dont le regard & le sourire gracieux prévient toutes les craintes qui pourroient naître dans l'ame. C'étoit Firnaz , [qui , sans être connu , parla ainsi à Zohar : Quelle vapeur mélancolique obscurcit ton œil mécontent ? Quels sont les chagrins qui rongent ton cœur ? Découvre-moi tes desirs sans contrainte , afin que je le satisfasse. Enhardi par la douceur avec laquelle lui parloit le Génie , le jeune homme répondit : Ma situation m'est odieuse ; toujours la même,

Le matin ne differe point de la nuit, & un jour ressemble à l'autre. Toute ma vie neme paroît qu'un instant ennuyeusement prolongé. L'air qui m'environne est trop épais pour moi. Les forêts & les vallons me paroissent dénués d'agrémens. Les charmes mêmes de Thirza se sont évanouis à mes yeux, depuis qu'elle m'a reçu dans ses bras. Elle n'est plus cette beauté brillante qu'avant de la posséder, je croyois capable de remplir seule mon cœur. L'harmonie de ses membres, les boucles de ses cheveux couleur de jacinthe, son front d'ivoire, ses yeux languissans, ses baisers autrefois plus doux que les prémices de la vigne, en un mot, tout ce que je lui avois trouvé d'appas, n'existe déjà plus pour moi, & il n'y a que deux jours que nous sommes unis. Mon cœur sent un vuide immense, & ne trouve dans toute la Nature rien qui réponde à ses souhaits. Génie favorable, car ton regard annonce ta bienfaisance, si tu veux me rendre heureux, métamorphose cette contrée, qui me paroît flétrie, en une campagne semblable à celles qu'habitent les Etres célestes. Qu'elle réunisse les beautés que la Nature trop avare a dispersées dans l'immensité de

l'univers. Que tout y flatte mes sens , & que mon ame avide de plaisirs y soit enfin rassasiée de tout ce que l'imagination peut créer de plus charmant.

Il dit , & ses dernières paroles n'eurent pas plutôt quitté ses lèvres , qu'un doux évanouissement l'étendit aux pieds de Firnaz. Dans le même instant un frissonnement créateur parcourut toute la contrée. Elle se changea à mesure que le regard puissant du Génie décrivait un cercle autour de lui. La Nature en silence regarde avec surprise le Génie qui vient de l'embellir. Elle étoit aussi belle qu'elle le paroît aux Poètes enflammés par l'amour , quand auprès de leurs amantes , ils saluent le Printems , ainsi que le saluerent Kristan ou Eschilbach dans les tems poétiques & fortunés , où l'Amour & les Graces badines voltigeant autour de la tête de Frédéric , agitoient les lauriers dont il étoit couronné. La violette , l'amarante & la jacinthe naissent sous leurs pas. La verdure est plus brillante à leurs regards enchantés. Des fleurs plus belles invitent le zéphyr caressant , qui , insensible à leurs desirs , s'arrête sur le sein de la beauté dont le Poète est épris. L'œil de Firnaz venoit de

répandre sur les campagnes de Zohar tous les charmes dont Homère & le Cygne de Mantou, ces favoris des Muses, maintenant retirés de la terre, ont orné leurs descriptions du Mont-Ida, où, par la vertu d'une ceinture magique, Junon fit illusion au maître du tonnerre. On y voyoit des ruisseaux dont le doux murmure invitoit au sommeil, comme les ondes de ceux qui serpentent autour de Tibur; des bosquets semblables à ceux où Alburnée, cachée dans les myrthes, répondoit aux chants qu'Horace faisoit entendre; des fleurs qui, par le parfum & l'éclat, ne le cédoient en rien à celles qui autrefois exhaloient leurs richesses odoriférantes sur les côteaux du Mont-Hymette. L'on voyoit enfin tout ce qui portoit aux plaisirs dans les campagnes d'Amathonte, lorsqu'environnés des jeux & des ris, Venus & Adonis sommeilloient sur des roses.

Le mécontent se réveille, voit, sent, & s'étonne. Il se trouve sur un lit de violettes, au dessus duquel un feuillage entrelacé forme une voûte charmante. Un air rafraîchissant caresse ses joues, & lui apporte les plus douces odeurs.

Dans l'enthousiasme que lui cause une

métamorphose si subite , il traverse d'un pas rapide des champs de myrthes & de grenadiers. Ici le tendre ananas , là le lotos séduisant appellent sa main & ses yeux ; qui ne savent sur quel objet s'arrêter. Cependant son oreille est flattée par les concerts amoureux des oiseaux. Quel fut le ravissement de Zohar ! C'est ainsi qu'après des erreurs longues & périlleuses , le voyageur est agréablement surpris ; quand les isles de Canarie s'offrent inopinément à sa vue , qu'il voit de loin la pompe éclatante de leurs collines , & qu'un vent de terre lui apporte l'odeur aromatique des forêts mêlée avec les sons harmonieux des hôtes des bois. Zohar doute quelque tems de la réalité de ce qui s'offre à lui. Tantôt il ne fait qu'écouter ; tantôt , moins touché des accords qui frappent son oreille , il promene ses yeux sur un coteau chargé de raisin , & reste enfin plongé dans une extase d'admiration.

Zohar erroit encore d'un pas incertain dans ce monde nouvellement créé pour lui , lorsqu'il découvre sept Nymphes qui fixent tous ses regards. Elles marchaient comme les Graces , lorsque , sur les bords du Penée , la ceinture détachée , se tenant

par les mains , elles danſent au devant de Vénus & du Printems. Leurs membres délicats ne reſpiroient que volupté. Dès que Zohar les apperçoit , les charmes de la contrée diſparoiffent à ſes yeux. Les Nymphes l'ont vu , & , ſe couvrant des apparences de la pudeur , ont fui dans des boſquets plus ſombres, ſûres d'y être ſuivies. Il ne lui reſtoit plus de deſir importun ; ſes ſens étoient flattés par tout ce que ſa fantaſie pouvoit imaginer de délicieux. Plus riant que Tempé , & que les jardins d'Alcinoüs , le ſéjour qu'il habite lui préſente le plaifir ſous mille formes. Plus fortuné que le fils de Priam , ſes transports ne ſont pas bornés à jouir d'une ſeule Hélène , d'une ſeule image vivante de Vénus. Sept beautés , ornées de toutes les graces de la jeuneſſe , l'attirent par des charmes différens , & il n'a point à redouter l'ennui de l'uniformité.

Huit jours s'étoient cependant à peine écoulés dans ſon rêve , que les minutes commençoient à lui paroître plus longues : de nouveaux ſouhaits plus impétueux que ceux qui les avoient précédés, vinrent troubler Zohar au milieu de ſes plaifirs tumultueux. Il ſ'arracha des bras des Nymphes ,

& s'enfonça dans un sombre bosquet pour se plaindre ainsi à la solitude qui l'environnoit : cœur égaré , quand se répandra sur toi un jour ferein ? Quand se calmeront ces penchans fougueux , qui , semblables à des ouragans terribles , t'entraînent de tourbillons en tourbillons ? Il n'est donc point pour toi de volupté pure , & l'ennui se mêlera toujours avec les jeux & les ris. A quel plaisir puis-je m'attendre , lorsque le dégoût vient me saisir jusques dans les bras du plaisir même ? L'empire de la volupté m'est ouvert , & mon cœur n'en est pas plus satisfait. Il ne me reste donc plus rien à désirer ! Cœur malheureux , ennemi de ton propre repos , abyme de desirs insatiables , je t'abhorre... Mais quoi ! Quelle frénésie me souleve contre moi-même ! Est-ce donc la faute de mon cœur , lorsque ses desirs trop élevés ne se renferment point dans les bornes des objets qui flattent le corps ? Mes sens trop foibles succombent à des impressions accumulées. Mon sentiment est confondu par tant d'objets également attrayans. Un éclat trop vif éblouit mes yeux ; mes oreilles sont fatiguées par une harmonie continuelle , & l'assouvissement même de mes sou-

haits enfante de nouveaux desirs. Quelle honte pour moi , si , noyé dans des plaisirs grossiers , & sans réfléchir jamais , je passe une vie animale dans une espece de songe perpétuel ! Jusqu'ici , j'ai méconnu la grandeur de mon ame , qui s'élevant sur les ailes de desirs plus nobles , s'efforce à sortir d'une basse volupté , pour marcher sur les pas des Héros , & pour monter au sommet de la gloire par des routes interdites à la mollesse. Non , mon cœur ne se renfermera point dans un val-
lon couronné de myrthes , dans un coin de la terre ignoré des humains. Le desir qui me porte à l'honneur & à la puissance me répond du succès de mes entreprises , & le courage enflammé qui me promet les grandeurs les plus brillantes , ne doit plus languir dans les bras d'un sexe séducteur. Ah , si Firnaz m'écoutoit , & qu'il m'exauçât encore cette fois ! Ce n'est qu'à présent que je sens un penchant digne de ses soins & de moi. Je reconnois enfin toute l'étendue de mes premières erreurs. Me restera-t-il quelque chose à souhaiter , quand je verrai mon pays aussi illimité que mes desirs , & que ma puissance sera la terreur des peuples ? Qu'il est doux de

s'envisager soi-même comme le Maître des hommes , comme le Dieu de la terre , commel'arbitre du destin , de décider d'un regard inflexible le sort des Provinces soumises , de lancer d'une main la foudre , & de répandre de l'autre les bienfaits ! Ah , que n'ai-je déjà ce bonheur !

Il parloit encore , lorsqu'un bras invincible le saisit , & le fit rapidement traverser les airs. Il vit à ses pieds s'étendre un pays sans bornes , entrecoupé de forêts de cédres dont les sommets touchoient aux nuës. Des fleuves semblables à des mers , se précipitant avec bruit du haut des montagnes , & se partageant en une infinité de canaux , parcouroient des plaines semées de palmiers. Zohar fut frappé de l'éclat des villes superbes qui s'offroient à sa vue , & dont les toits dorés regardoient avec majesté les plaines fertiles dont elles étoient environnées. Tout ce que tu vois est à toi , lui dit enfin le Génie invisible , & aussi-tôt Zohar mesura d'un regard avide les vastes contrées dont il alloit être possesseur. Le cœur lui treffailloit de joie , lorsqu'après un vol rapide , Firnaz le fit descendre sur la terre. Zohar se trouva tout-à-coup au milieu d'une assemblée brillante & respec-

table de Héros & de vieillards , qui le proclamèrent leur chef avant qu'il eût pu revenir de son étonnement. Il voit dans le même instant tout un peuple se prosterner humblement à ses pieds. On entoure son front d'un diadème , & le son argenté de la trompette annonçant son élection dans les rues revêtues de marbre , se mêle aux acclamations de ses nouveaux sujets. Un chœur de vieillards vénérables conduit le nouveau Prince dans un Palais somptueux. Il est suivi d'une troupe de guerriers , qui se divisent en deux corps redoutables devant la demeure de leur maître. Leurs armes brillent d'un éclat effrayant. La soif du carnage étincelle dans leurs yeux , & ils semblent ne respirer que les combats. La foule des peuples soumis se rend de toutes parts dans la ville pour baiser les degrés du trône , tandis que des chameaux innombrables apportent en présent au nouveau Roi les richesses de ses Provinces , l'or des isles , & les aromates de l'Arabie.

Les oreilles de Zohar sont charmées du son guerrier de la trompette qui l'appelle au champ de bataille , & du hennissement des chevaux. Il se met enfin en campagne. Il attaque ses voisins & les défait. Quel

charme n'a point pour lui le contraste affreux que forment les chants de triomphe & les voix expirantes de ceux auxquels sa fureur arrache une vie innocente ! Fier de ses succès, le nouveau conquérant vole dans un pays plus éloigné pour l'inonder encore de sang. Courant de victoire en victoire, de conquête en conquête, la fureur de vaincre lui fait franchir toutes les bornes. Déjà tous les États voisins étoient tributaires, les Provinces ravagées, les forêts détruites par le feu. Mais l'ambition de Zohar n'est pas encore satisfaite. Quel tourment ne lui fait pas éprouver l'idée humiliante qu'il existe des peuples auxquels il n'a pas encore fait sentir le poids de ses armes victorieuses ! Il forme le premier le souhait répété long-tems après lui par un Héros qui ravit l'Empire & la vie au meilleur des Princes ; & il se plaint de ce que le Ciel n'a point construit un pont par où il puisse aller effrayer d'autres mondes du bruit de ses armes. Parmi les milliers d'esclaves assez vils pour le diviniser, il se trouva quelques sages qui, pleins d'une généreuse hardiesse, lui rappellerent les devoirs de l'humanité en lui montrant le modèle des Princes dans la Divinité, qui

n'est toute puissante que pour faire du bien. Zohar ne les écouta point ; & comment la sagesse se feroit-elle écouter de celui dont les oreilles sont fermées à la voix des larmes & du sang de l'innocence ?

Mais la chute du Héros approchoit. Une nation puissante , qui , depuis des siècles , jouissoit au sein du repos des avantages de la liberté , excita son ambition. L'union & l'amour de la patrie & de la liberté en firent un peuple de Héros. Le jeune homme & le vieillard prennent indistinctement les armes ; les femmes même enferment leur sein dans des cuirasses brillantes : la justice de la cause & le courage , enfant de la liberté , animent tous les cœurs , & donnent des forces aux bras les plus foibles. Tous se jettent sur l'ennemi avec une valeur à laquelle il ne peut résister. Chaque coup est mortel. Les barbares tombent , & ceux qui échappent au trépas sont dispersés dans des déserts inconnus & des sombres forêts. Le Héros , qui s'étoit soustrait avec peine à la juste fureur des ennemis , sort enfin de sa longue ivresse pour sentir qu'il est homme. Il erre longtemps par des chemins écartés ; ses jambes , quoiqu'excitées par la terreur , traînent à

peine son corps accablé de fatigue. Au bout d'une longue course, il se voit seul au milieu d'une plaine entourée de hautes montagnes. L'aspect riant & tranquille du lieu l'invite au repos. Il s'assied sur le bord d'un source, dont les eaux tomboient sans violence du haut d'une coline. La solitude & les caprices du sort conduisirent Zohar à des réflexions sérieuses. Il se tint à lui-même ce discours souvent entrecoupé de soupirs : Ah, Zohar, que tes espérances t'ont abusé ! Que sont devenus ces songes de grandeur qui te présentoient à tes yeux comme le Maître du sort & le Dieu de la terre ? Renversé de ton trône par un coup du destin, plus redoutable que ta puissance, tu te vois abandonné & obligé de fuir une mort prochaine & la vengeance irritée. Malheureux, que tu t'es trompé toi-même ! Dans quel abyme ta plongé ta propre folie ! Dieu cruel, ne vis-tu point que je desirois mon propre malheur ? Pourquoi m'écoutes-tu, lorsque, sans le savoir, je te demandai ma mort ? Ah, que le sort de l'homme est misérable ! Trompeuse raison, que nous nous passerions facilement, ainsi que les animaux plus heureux que nous, des vaines prérogatives que tu nous don-

nes ! C'est toi qui fais éclore tous les maux de l'humanité. Ebloui par ta fausse lumière, enivré par les grandeurs que tu promets l'homme s'imagine qu'il est un Dieu ; mais un coup soudain le précipite de ses Cieux chimériques, beaucoup plus bas que les animaux de la terre. Les folles espérances que tu lui inspires le relevent. Sans savoir où il va, sans s'arrêter, il parcourt un labyrinthe de desirs plus insensés les uns que les autres. S'échauffant sans cesse davantage, il devient toujours plus insatiable, toujours plus mécontent. Hôtes légers d'une forêt libre, que vous êtes heureux ! Sans passions qui troublent votre repos, vous vivez dans une joie continuelle ; tandis que l'orgueil fait de l'homme son propre bourreau. La Nature vous offre en abondance de quoi vous contenter, vous qui desirez si peu. C'est l'air le plus pur que vous respirez ; le Printemps vous rit ; vous chantez l'amour, & libres de ce feu impétueux, qui rend notre volupté même plus odieuse que les plus vives souffrances, vous jouissez de toutes ses douceurs.

En parlant ainsi, il apperçoit un papillon, enfant du printemps, dont les couleurs brilloient sur ses ailes légères ; il le voit

avec une inconstance tranquille & enjouée voltiger du narcisse à la rose, & d'un arbrisseau à un autre plus fleuri. O Firnaz, s'écria Zohar, deux fois tu fus trop facile pour m'accorder ce qui devoit faire mon infortune ; écoute-moi, maintenant que je souhaite enfin ce qui doit faire mon bonheur. Je suis réduit à porter envie à cet insecte méprisé. La volupté qui m'a sans cesse entraîné dans des tourbillons affreux, qu'est-elle auprès de la joie innocente qu'éprouve cette chenille aux ailes légères ? Je préfère à la peine d'être le Maître du monde, & mon propre esclave, le plaisir de régner sur les fleurs. Change-moi en papillon.

Le mécontent, incertain s'il seroit exaucé, parloit encore, lorsqu'il sentit s'éteindre sa voix. Son corps qui disparoit, se rapetisse, & prend la forme d'un ver ; ses bras se changent en antennes ; un plumage semé de fleurs sort de son cou, & quatre ailes font, en s'agitant avec légèreté, voler en l'air la poussière blanche qui les couvre. L'ame de Zohar, revenue d'un court sommeil, se trouve avec étonnement resserrée dans un cercle plus étroit ; ses desirs plus bornés ont plus de dou-

ceur , & ne l'emporte point au delà de sa sphere. Le nouveau papillon essaie enfin ses ailes , retombe soudain , se relève de nouveau , & ne se soutient qu'en tremblant dans l'air , auquel il n'est point accoutumé. Déjà il sent l'attrait des douces exhalaisons des plantes , dont les petits tourbillons s'arrêtent agréablement dans ses tendres antennes. Il folâtre parmi les fleurs , & déclare à toutes son amour. Il voltigeoit encore , & se plaisoit dans son nouvel état ; lorsqu'un redoutable ennemi des insectes , la noire corneille , s'abatit cruellement sur lui pour en faire la nourriture de ses petits.

La crainte de la mort éveilla Zohar de son ivresse. Frappé vivement de son rêve , il regarde autour de lui , il se touche , & cherche ses ailes. Enfin , il s'apperçoit qu'une illusion vient de l'abuser. Il se trouve à côté de Thirza , qui , étendue négligemment sur son lit , & jouissant du repos tranquille du matin , étoit éclairée par les premiers rayons de l'aurore. Après s'être rassuré contre ses frayeurs , Zohar réfléchit sur le songe qu'il vient de faire , & s'étonne d'y voir clairement développés les desirs qui l'avoient agité si souvent,

quoiqu'il les eût sentis avec plus de désordre & de confusion. Oui, s'écria-t-il enfin, c'est un esprit bienfaisant, peut-être Firnaz lui-même, qui vient de me procurer ce songe utile. Immortel ! si tu as le dessein de m'instruire, ton espérance ne fera point trompée. Tes soins ont opéré par une illusion salutaire, un changement dans mon ame, qui ne s'y fût point fait en veillant, lorsque le corps qui l'enferme a plus d'empire sur elle. C'est à présent que je suis convaincu que, jusqu'à ce moment, ma vie n'a été que le songe d'une ame bercée par l'erreur, & lâchement soumise à la tyrannie des sens. Quels nouveaux desirs ! Quels pensées divines ! pensées inconnues autrefois à mon ame, & plus nobles que celles qui m'ont porté à souhaiter des Empires. Que les grandeurs de cette terre obscure sont petites à mes yeux ! De quel prix sont ces biens & les plaisirs des sens qui ne peuvent pas même satisfaire notre corps ? Mais pourquoi, pensées célestes, ne vous ai-je jamais éprouvées ? Est-ce Firnaz qui me parle, ou bien est-ce toi, mon ame, qui, guérie d'un vertige insensé, recommences à te sentir, & te reconnois à peine toi-même ? Mon être est sans doute élevé au

dessus de la matière Les Astres sont ma patrie , & les Cieux mon élément. C'est là où je fus avant qu'un sort inconnu me précipitât sur la terre. La volupté du corps & la chimere insensée de la gloire qui s'abreuve de sang humain , obscurcissent de nuages épais la sombre atmosphère où je désappris à penser comme il convient à un être spirituel. Mais à présent une clarté brillante perce l'obscurité , & la raison répand sur moi ses instructions lumineuses. Quel bonheur ! Cette voix inintelligible dans le tumulte des passions, la voix des desirs éthérés qui me portent aux plaisirs les plus purs des Esprits , se fait enfin entendre. O sagesse , verse ta lumière harmonieuse sur mes desirs , qui tendent au repos & à la joie dont tu donnes seule la jouissance , & que tu rends seule durables & dignes de la divinité de notre ame : tu m'apprens à trouver par-tout des plaisirs ; tu me réconcilies avec la nature , & tu détruits en moi les plaintes criminelles , filles de la folie. Je vois , belle nature , se dissiper les brouillards qui enveloppoient autrefois tes charmes admirables. C'est avec une volupté parfaite que je retourne dans tes bras , chère Thirza , dont la belle ame

réunit les beautés variées de la nature qui se peignent sur ton corps comme dans un miroir fidele. C'est dans tes bras que je jouirai de la vie ; c'est sur ta bouche que je cueillerai les leçons que la vertu te donna ; c'est dans tes yeux que j'allumerai ce feu qui donnera de la vigueur à mes résolutions, & qui animera sans cesse ma vertu. Je ne souhaiterai plus rien. S'il y a encore en moi quelques rejettons de mon ancienne erreur, qu'ils périssent ; car ce sont eux qui y ont fait naître le dégoût, dont l'effet est de reduire l'homme à porter envie aux animaux. Enseigne-moi, ô sagesse éternelle, à trouver en moi-même un monde qui suffise à mes desirs. L'être immortel qui régit en moi, qui ne vit, qui ne se sent que lorsqu'il fait s'affranchir des liens du corps, qu'a-t-il de commun avec la sombre matiere ? Que sont pour lui des chaînes de montagnes, des plaines immenses, des trônes d'or, des aromates précieux & des corps qui ébranlent agréablement les fibres ? Combien de tems la matiere peut-elle fixer nos souhaits ? Combien de tems fait-elle tromper l'envie du changement qui nous entraîne, si notre ame ne se dégage de la fange aussi-tôt qu'elle y est précipi-

tée , & ne s'élève point avec empressement à de régions pures & libres ?

Etre immortel, enfant des Dieux, élance-toi dans ces régions fortunées. L'éternité te réserve ce que ton cœur cherche en vain dans l'inconstance des choses qui composent ce monde , & qui, semblables aux figures formées dans le nuages , ne sont que des ombres sous l'apparence de la réalité. Familier avec la sagesse céleste , la mort qui moissonne les autres au milieu des égaremens de leurs rêves , te trouvera éveillé. Content de ton sort , tu la recevras en riant , & la porte qu'elle t'ouvrira va te conduire dans la sphère des êtres réels. Là, tu seras étonné qu'il y ait des hommes enivrés des chimères , qui s'imaginent vivre en maudissant la mort.





B O Z A L D A B ,

C O N T E O R I E N T A L ,

T R A D U I T D E L' A N G L O I S .

BOZALDAB, Calyphed d'Egypte, avoit passé des jours tranquilles & heureux, pendant un grand nombre d'années, sous les pavillons du plaisir ; il avoit oint chaque matin sa tête de l'huile de joie, lorsque son fils unique Aboram, en faveur duquel il avoit amassé de grands trésors, & étendu ses conquêtes, fut blessé à la chasse par une fleche qui partit d'une main inconnue, & expira sur le champ.

Bozaldab se livra au désespoir ; il refusa de rentrer dans son palais, & se retira dans la grotte la plus obscure de la montagne voisine ; il se rouloit sur la poussière, déchiroit ses habits, arrachoit les poils de sa barbe vénérable, ne vouloit pas prendre la coupe de consolation des mains de la Patience. Il ne permettoit pas

à ses domestiques de l'approcher; il n'écou-
toit que les cris lugubres des oiseaux noe-
turnes qui voloient autour de sa grotte té-
nébreuse. » Peut-on appeller Dieu un être
» bienfaisant, disoit-il sans cesse, lui qui
» se plait à blesser l'ame par des coups
» inattendus, lui qui écrase ses créatures
» par des malheurs sans remede? Vous,
» Imans imposteurs, ne nous parlez plus
» de la justice & de la bonté d'une Pro-
» vidence qui dirige tous les événemens,
» & qui aime le genre humain. Celui que
» vous prétendez qui regne dans les cieux,
» est si éloigné de protéger les misérables
» enfans des hommes, qu'il se plait plutôt
» à brouir les plus douces fleurs dans le
» jardin de l'espérance, & comme un
» Géant impitoyable, à renverser les plus
» fortes tours du bonheur avec la masse
» de fer de la colere. Si cet être avoit cette
» bonté dont ses prêtres chantent les louan-
» ges, il seroit porté sans doute à bannir
» ces maux qui font de ce monde une prison
» d'angoisses & une vallée de vanité & d'in-
» fortunes... je n'y veux plus demeurer. «
Il leva alors avec fureur sa main que le
désespoir avoit armée d'un poignard, &
voulut s'en percer le cœur, lorsque tout-

à-coup des éclairs brillèrent dans la caverne ; un être d'une beauté & d'une grandeur plus qu'humaine, vêtu d'une robe d'un bleu céleste , couronné d'amaranthes , & remuant une branche de palmier qu'il tenoit dans sa main droite, arrêta le bras du Calyphe tremblant & étonné, & lui dit avec un sourire majestueux : » Suis-moi au haut » de cette montagne.

Lorsqu'ils y furent arrivés , „ Je suis Caloc, l'Ange de la paix, lui dit son conducteur respectable, tourne tes yeux du côté „ de la Vallée. “ Bozaldab vit une isle déserte, stérile, brûlante ; au milieu il aperçut une figure maigre , pâle & mourante ; c'étoit un marchand qui péroissoit de faim , & qui faisoit de tristes lamentations de ce qu'il ne trouvoit ni graine ni source d'eau dans ce désert ; il imploroit la protection du ciel contre les tigres qui étoient prêts à le dévorer. Il tenoit dans ses mains un petit coffre plein de bijoux, qu'il jeta sur le sable comme lui étant inutile, & se traîna avec beaucoup de peine vers une éminence où il alloit tous les soirs, pour donner un signal au premier vaisseau que le hasard conduiroit dans cette isle. „ Maîtres des cieux, dit Bozaldab, ne

„ permets pas que cet infortuné soit dé-
 „ voré par les bêtes sauvages ! “ Tais-toi ,
 dit l'Ange , & observe. Il regarda , & vit
 un vaisseau qui abordoit à l'île déserte. On
 ne peut exprimer le ravissement du mar-
 chand affamé , lorsque le capitaine lui of-
 frit de le conduire dans sa patrie , s'il pou-
 voit lui donner quelque récompense. Le
 marchand lui offrit la moitié de ses bijoux ;
 le capitaine l'ayant acceptée , tint conseil
 avec ses gens , qui furent d'avis de s'empa-
 rer du reste des bijoux , & d'abandonner
 à son malheureux sort cet infortuné , qui
 chercha en vain à les attendrir par ses sup-
 plications & par ses larmes.

„ Ciel , permettras-tu une injustice si
 „ atroce ! s'écria Bozaldab. „ Regarde , dit
 „ l'Ange , vois ce vaisseau , dans lequel tu
 „ aurois souhaité que ce malheureux fût
 „ entré , réduit en pieces par un rocher
 „ contre lequel il a heurté ; n'entends-tu
 „ pas les cris lamentables des matelots ?
 „ Laisse gouverner le monde par le grand
 „ & sage dispensateur qui l'a créé ! Bien-
 „ tôt il tirera de ce désert affreux cet hom-
 „ me dont le sort le fait pousser des plain-
 „ tes & des murmures , mais par des
 „ moyens que lui seul connoît. Son cœur

„ étant dominé par l'avarice, il étoit non-
 „ seulement le plus méprisé, mais aussi le
 „ plus malheureux des hommes; il s'i-
 „ maginoit qu'il y avoit dans les richesses
 „ un charme puissant, tel que celui
 „ de la baguette d'Abdiel, au moyen du-
 „ quel il fatisferoit tous ses desirs, & il
 „ ne pourroit jamais rien craindre. Au-
 „ jourd'hui, non-seulement, il a com-
 „ mencé à mépriser, mais encore à avoir
 „ en horreur les richesses, en jettant ses
 „ bijoux sur le sable, il en a senti l'inuti-
 „ lité, & la conduite des matelots lui a
 „ montré combien elles peuvent être per-
 „ nicieuses; il fait à présent qu'elles sont
 „ bonnes ou mauvaises, utiles ou nuisi-
 „ bles, suivant le caractère de celui qui
 „ les possède. Heureux l'homme qui a
 „ appris la sagesse à l'école de l'adversité!
 „ Tourne-toi maintenant; voici un spec-
 „ tacle qui t'intéressera encore plus que
 „ celui dont tu viens d'être le témoin.

Au même instant, le Calyphe vit un ma-
 gnifique palais, orné de statues de jaspe de
 ses ancêtres, des portes d'ivoire, qui tour-
 nant sur des gonds d'or de Golconde, pré-
 senterent aux regards un trône de diamans,
 environné de Rajas de cinquante nations

& d'Ambassadeurs vêtus d'habits de toutes fortes de couleurs : sur ce trône siégeoit Abo-ram, ce fils de Bozaldab dont il pleuroit la mort ; à ses côtés étoit une princesse plus belle qu'une Houri.

„ O bienfaissant Alla , c'est mon fils ;
 „ s'écria le Calyphe ; ah ! laissez-moi le pren-
 „ dre dans mes bras , & l'approcher de
 „ mon cœur ! “ L'Ange lui répondit : „ Tu
 „ ne peux pas embrasser un être qui n'a
 „ point de substance ; ce n'est ici qu'une
 „ vision ; je te montre seulement quelle
 „ auroit été la destinée de ton fils , s'il
 „ eût vécu plus long-tems. “ Et pourquoi
 „ s'écria Bozaldab , „ ne lui a-t-il pas été
 „ permis de vivre ? Pourquoi n'ai-je pas
 „ la satisfaction de le voir jouir de tant de
 „ bonheur & de puissance ? Attends ! re-
 „ pliqua l'habitant du cinquieme ciel. Bozal-
 „ dab continua de regarder attentivement ; il
 „ vit que le visage de son fils , sur lequel
 „ il avoit accoutumé de voir un sourire agréa-
 „ ble , & les vives couleurs de la santé ,
 „ étoit tantôt troublé par la rage , & tan-
 „ tôt qu'il annonçoit l'ivresse où il s'étoit
 „ plongé ; il y voyoit peints le dédain , la
 „ frayeur , & les flétrissures de la débauche ;
 „ ses mains étoient teintes de sang ; il en-

troit en fureur : le palais où éclatoit auparavant toute la pompe orientale , fut tout-à-coup changé en un noir cachot ; son fils étoit étendu sur le pavé , lié , garotté , & ses yeux arrachés ; bientôt après il vit la Sultane favorite , dont la beauté l'avoit frappé , présenter à Aboram une coupe empoisonnée qu'elle le força de boire , & se marier avec son successeur au trône.

„ Heureux , dit Caloc , celui que la providence a arraché au crime par l'Ange
„ de la mort , à qui elle a enlevé une puissance qui auroit fait fondre sur lui la plus
„ affreuse misère !

„ C'est assez , s'écria Bozaldab , j'adore
„ les desseins impénétrables de la toute-
„ puissance ! De quels terribles maux mon
„ fils n'a-t-il pas été délivré par cette mort
„ sur laquelle j'ai tant versé de larmes !
„ c'est une mort d'innocence & de paix ,
„ qui a laissé sur la terre sa mémoire en
„ bénédiction , & a placé son ame dans
„ les cieux.

„ Jette ce poignard , lui dit le Messager
„ céleste , dont tu voulois te frapper ;
„ change tes plaintes en un respectueux silence , & tes doutes en adoration profonde ; un mortel peut-il regarder , sans

„ confusion & fans que la tête lui tourne ;
 „ dans l'abyme immense de l'éternité ? Un
 „ esprit qui ne voit qu'à une distance infi-
 „ niment petite , peut-il découvrir toute
 „ la suite des événemens ? Ces canaux
 „ que tu as fait creuser pour recevoir les
 „ inondations annuelles du Nil , peuvent-
 „ ils contenir les eaux de l'Océan ? Sou-
 „ viens-toi , que le bonheur parfait ne peut
 „ pas être donné à une créature : le bon-
 „ heur parfait est un attribut du grand être ;
 „ qui ne peut pas plus se communiquer
 „ que la puissance infinie & l'éternité. “

Après avoir ainsi parlé , l'Ange étendit
 ses ailes & s'envola vers l'empyrée. Bozal-
 dab retourna dans son palais ; il trouva dans
 les paroles de Caloc le principe du vrai
 bonheur.





O B I D A H ,
C O N T E O R I E N T A L ,
T R A D U I T D E L ' A N G L O I S .

O B I D A H , fils d'Abensina , entreprit un voyage , & se tourna du côté de l'Indostan. Il jouissoit d'une santé ferme & vigoureuse ; il étoit animé par le desir & l'espérance ; il ne s'arrêtoit que de tems en tems pour écouter le ramage des oiseaux , pour respirer un air doux & frais , & se défaltérer au bord d'un ruisseau ; quelquefois il contemploit les chênes , ces monarques des montagnes ; d'autres fois il respiroit l'agréable odeur de la prime-vere , fille aînée du printems ; tous ses sens étoient agréablement flattés , tout souci étoit banni de son cœur.

Il continua sa route jusques au moment où le soleil fut au midi , & la chaleur qui augmentoit à chaque instant , affoiblissant ses forces , il regarda autour de lui , afin

de découvrir un chemin qu'il pût suivre sans être incommodé par l'ardeur du jour. Il aperçut à sa droite un bocage , dont l'ombre ondoyante sembloit l'inviter à tourner ses pas de ce côté là ; il y entra , la fraîcheur & la verdure lui offrirent des charmes auxquels il ne put pas résister. Cependant il n'oublia pas qu'il avoit entrepris un voyage ; mais appercevant un petit sentier bordé de fleurs , qui paroissoit dans la même direction que le grand chemin , il prit la résolution de le suivre , & d'allier ainsi le plaisir avec la peine , & de se procurer les récompenses de la diligence sans en trop éprouver les fatigues. Il continua donc de marcher pendant quelque tems , & avec une ardeur qui ne se ralentissoit point , excepté lorsqu'il étoit arrêté par le chant des oiseaux que la chaleur attiroit dans l'ombre , ou lorsqu'il s'amusoit à cueillir des fleurs qui étoient d'un côté du sentier , & des fruits que les branches des arbres lui offroient de l'autre. Enfin , le petit sentier commençant à s'écarter de la grande route , & à se perdre parmi les arbres & les buissons , qui étoient rafraîchis par des fontaines & des cascades , Obidah s'arrêta un instant ; il examina s'il

ne risquoit pas de s'écarter trop de la grande route ; mais se rappelant que la chaleur étoit encore très-ardente , il résolut de continuer par le petit sentier , pensant qu'il ne feroit pas un long détour , & que bientôt il retrouveroit le grand chemin.

Il redoubla le pas , afin de regagner ce que les détours lui avoient fait perdre ; l'espece d'inquiétude où il étoit le portoit à s'arrêter à chaque nouvel objet qui s'offroit à sa vue , & à goûter tous les différens plaisirs qui se présentoient à lui & qui servoient à le distraire. Il faisoit parler les échos ; il montoit sur les arbres , d'où il pouvoit découvrir de belles perspectives ; il s'arrêtoit devant les cascades ; il se plaisoit à former un cours aux ruisseaux qui couloient entre les arbres : il battit ainsi un long espace de terrain en faisant mille tours & détours. Les heures s'écouloient dans ces amusemens sans qu'il s'en apperçût. Il s'arrêta enfin ; le jour étoit sur son déclin ; il s'éleva tout à coup une tempête. Le danger où il se trouvoit lui fit sentir que l'homme s'éloigne souvent du bonheur lorsqu'il ne consulte que son plaisir actuel ; il se repentit d'être entré dans le bocage , & d'avoir quitté la grande route.

L'air

L'air s'obscurcit de plus en plus, & un coup de tonnerre le tira de sa méditation.

Il résolut de faire tout son possible pour sortir du lieu où il étoit, & pour retrouver le grand chemin. S'étant prosterné devant l'Auteur de la nature, & ayant imploré son secours, il avança d'abord avec confiance, tenant son épée à la main pour écarter les bêtes du désert effrayées par l'orage; il entendoit à droit & à gauche les hurlemens plaintifs de la rage & de la terreur; il étoit au milieu de l'horreur des ténèbres & de la solitude; les vents impétueux mugissoient dans les forêts, & les torrents rouloient avec un bruit affreux. Il marchoit d'un pas tremblant dans l'obscurité; il se sentit enfin accablé de fatigue, & il étoit sur le point de céder à son malheureux destin, lorsqu'il apperçut une lumière; il s'avance du côté où elle paroissoit, & il découvre la retraite d'un Hermite. Un bon vieillard le reçut avec empressement & lui donna de la nourriture. Le repas étant achevé; » Comment êtes vous par-
» venu jusqu'ici? lui dit l'Hermite; il y
» a près de 30 ans que je suis dans cette
» retraite, & personne n'y étoit encore

venu. « Obidah lui raconta sans déguisement tout ce qui lui étoit arrivé.

» Mon fils, lui dit l'Hermite, n'oubliez
» jamais les dangers que vous avez couru
» aujourd'hui par votre imprudence. Sou-
» venez-vous que la vie de l'homme est le
» voyage d'un jour. Au matin de la jeunesse
» nous nous levons pleins de vigueur; nous
» sommes animés au travail par l'espérance,
» & nous marchons d'un pas ferme dans
» le sentier de la sagesse. Peu de tems après,
» notre zele se ralentit, nous cherchons
» à faciliter nos devoirs, & à parvenir à
» notre but par des sentiers agréables.
» L'horreur que nous avons d'abord pour le
» crime s'affoiblit, & nous nous hasardons
» à nous approcher de ce que nous avons
» résolu d'éloigner sans cesse de nous. Le
» cœur s'amollit par degrés, & nous cessons
» d'être sur nos gardes; nous portons nos
» regards sur les jardins du plaisir; ce n'est
» pas sans scrupule que nous en approchons,
» nous y entrons, mais en tremblant,
» & toujours dans l'espérance d'y passer
» sans perdre de vue le sentier de la vertu
» que nous laissons pour un instant à notre
» droite, & dans lequel nous nous propo-
» sons de rentrer. Mais une tentation succe-

» de à une autre, une facilité prépare la
 » voie à une autre ; bientôt nous ne goû-
 » tons plus le bonheur attaché à l'inno-
 » cence ; & nous soulageons notre inquié-
 » tude par les plaisirs auxquels nous nous
 » livrons. Nous perdons insensiblement le
 » souvenir de nos premières résolutions ,
 » & nous oublions ce qui convient à des
 » êtres raisonnables. Nous nous jettons
 » dans le tumulte des affaires , nous don-
 » nons tête baissée dans les plaisirs des
 » sens , nous promenons d'objets en ob-
 » jets notre inconstance ; jusqu'à ce que
 » les ténèbres de l'âge avancé nous sur-
 » prennent , & que le mal-aise , l'inquié-
 » tude & l'angoisse s'emparent de nous.
 » Alors la réflexion nous rappelle à nous-
 » mêmes , nous tournons les yeux sur no-
 » tre vie passée ; ce spectacle nous cause
 » de l'horreur , du trouble & des remords ;
 » nous regrettons , & quelquefois en vain ;
 » d'avoir quitté les sentiers de la sagesse.
 » Heureux ceux , mon fils , qui appren-
 » dront de ton exemple à ne jamais déses-
 » pérer , & qui se souviendront , que quoi-
 » que le jour soit fini , & que les forces
 » leur manquent , ils doivent faire un der-
 » nier effort ; que la reforme des mœurs

» n'est pas impossible, que l'on peut re-
» venir de ses égaremens, & que celui qui
» implore le secours du ciel, peut triom-
» pher des difficultés qui paroissent insur-
» montables. Allez, mon fils, prendre
» du repos; mettez-vous sous la protec-
» tion de celui qui soutient tout; demain
» recommencez votre route, & l'expérience
» vous rendra sage à l'avenir.





ROSE,

CONTE MORAL.

MELISE dans ses jeunes années avoit joui de tout ce que le bonheur d'imagination peut offrir de plus séduisant pour faire passer des jours agréables. Fille d'un homme en place, elle s'étoit vue considérée pour sa famille; ornée par la nature d'une beauté peu commune, elle avoit une foule d'adorateurs; sa bonté, sa politesse, ses vertus lui avoient assuré l'estime de chacun : un mariage brillant lui donnoit un rang distingué; cependant jusques alors, elle ne fut qu'une femme ordinaire; la fortune lui procura l'occasion de montrer les efforts dont son ame étoit capable, les secousses qu'elle pouvoit ressentir sans en être ébranlée, & les forces que donnent la vertu à un cœur qui la chérit.

Le pere de Melise mourut de chagrin; parce qu'il avoit été disgracié; ses biens

disparurent avec les honneurs dont il avoit joui ; son gendre le Marquis de R ** fut enveloppé dans son infortune ; l'injustice se contente rarement d'une victime : il laissa bientôt après par sa mort Melise à l'âge de vingt-cinq ans , seule , pauvre & sans ressource , avec une petite fille extrêmement jeune. Melise alors fut assez courageuse pour voir son état sans s'effrayer , assez maîtresse d'elle-même pour oser pénétrer l'avenir qui l'attendoit , & assez sage pour prendre le parti qui devoit lui assurer les momens les moins fâcheux. Elle renonça donc au monde qui l'avoit trompée ; elle recueillit les débris de sa fortune ancienne , & ayant trouvé la petite somme de dix mille livres qu'on n'avoit pu lui enlever , elle acheta avec elle , à cinquante lieues du pays qu'elle quittoit , une petite maison , dont dépendoit une portion de terre qui devoit l'entretenir : elle espéra de pouvoir dans cet asyle pleurer à son aise ses malheurs , préserver Rose sa fille des illusions enivrantes de l'amour-propre ; lui apprendre à être heureuse , & trouver elle-même la tranquillité dont elle sentoît bien n'avoir jamais connu les douleurs.

Le pays qu'elle avoit choisi étoit un de ceux que la nature paroissoit s'être fait une étude d'embellir, il offroit de toutes parts les spectacles les plus ravissans; ici une campagne riante plantée d'arbres utiles & beaux, en séparant les possessions, offroit l'image de ces vastes avenues que le luxe imagine pour flatter les yeux & réalise pour l'inutilité; là des prairies admirables, peintes avec les couleurs les plus vives & les plus variées, traçoient aux yeux l'émail le plus beau & le mieux défini; des champs immenses diversifioient l'uniformité du tapis qui couvroit cette terre heureuse, en présentant ça & là des places qui n'étoient recouvertes que de quelques brins d'herbes courtes & jaunâtres, tandis que d'autres étoient cachées par des épis ferrés & bien nourris, qui montroient la fertilité du sol & l'intelligence des Agriculteurs; un fleuve considérable arrosoit toutes ces campagnes, & sembloit faire connoître, par ses détours multipliés, le plaisir qu'il avoit de parer ces beaux lieux; mille petits ruisseaux venoient y joindre leurs ondes fraîches, & rouloient à travers des cailloux leurs eaux pures & transparentes. Tout ce vallon étoit borné d'un

côté par une chaîne de montagnes antiques qui préservoient ce canton des rigueurs du vent du nord & faisoient toujours respirer la douceur de l'air du printemps ; mais ce que cet endroit avoit encore de plus enchanteur , c'est que ses habitans étoient dignes de ces avantages , qu'ils faisoient les estimer assez pour craindre d'en être privé , & qu'évitant avec soin le commerce dangereux des villes , ils avoient conservé ces mœurs douces & vraies qui charment ceux qui les ont , qu'on ne quitte jamais sans peine , & qui procurent le bonheur à tous ceux qui les possèdent.

Ce fut là que la triste Melise commença d'être heureuse , elle y oublia facilement les plaisirs bruyans des hommes corrompus qui cherchent à s'étourdir , pour éprouver cette douce sensation que la vertu inspire , & cette volupté délicieuse que l'uniformité d'une vie calme répand dans le cœur ; elle sentit bientôt que l'homme ne change pas de nature par les titres pompeux , sous lesquels plusieurs s'offrent de cacher le plus auguste de ceux qu'ils possèdent ; savoir , qu'ils sont des hommes comme la plupart de ceux qui les envient & qu'ils méprisent ; elle vit que

les richesses n'augmentoient pas les qualités & le bonheur , mais qu'elles avilissent souvent ceux qui les possèdent & les rendent pour l'ordinaire malheureux : elle ne mesuroit plus la grandeur que par le degré de sensibilité dont le cœur est capable , & par l'utilité dont on peut être à chacun ; elle ne trouva des richesses que dans la diminution des besoins inutiles & dans le contentement que la raison peut créer dans ceux même qui touchent à la misère ; elle n'imagina plus de plaisir que dans la bienfaisance , le soulagement des malheureux & la consolation des affligés ; elle fut ainsi grande sans ses titres , riche sans ses biens , & goûta la joie sans avoir ce qu'on appelle dans le monde du plaisir. L'infortune est un grand précepteur , mais il faut avoir une ame robuste pour pouvoir profiter de ses leçons , sans succomber à la rigueur de ses coups.

Afin de rendre sa retraite aussi gracieuse qu'elle pouvoit l'espérer , elle voulut se confondre avec les payfans qui devoient être ses seules connoissances , & dont elle souhaitoit faire ses amis ; elle quitta donc ses ajustemens extraordinaires qui nuisent à la beauté , & s'attirant l'attention qu'elle

mérite , & qui la trahissent en faisant regarder l'admiration qu'elle fait naître comme l'effet de la parure dont on avoit prétendu la relever. Elle prit donc pour modele les femmes du canton qui se mettoient le mieux , & n'ajouta à leur maniere de s'habiller que ce goût délicat qui seme les graces dans les plis qu'il forme , sans lequel les diamans cessent de briller ; mais qui rend la toile grossiere & la fleur modeste des prés un luxe somptueux & une décoration magnifique ; ce goût naturel doit être perfectionné , il peint la délicatesse de l'ame , & la vertu n'est que la délicatesse du cœur.

Il n'y a de vifs attachemens qu'entre les égaux ; Melise le sentoît , c'est ce qui la fit résoudre à se rendre ainsi parfaitement semblables à toutes les femmes de son village , elle se gagna par-là leur amitié : elle faisoit plus encore , elle les voyoit fréquemment ; elle les prévenoit avec plaisir & les consultoit dans l'occasion ; cependant toutes ces femmes furent de bons juges ; elles connurent leur infériorité & lui accorderent leur respect ; ils la prièrent même de ne pas oublier l'état qu'elle devoit avoir eu auparavant , & d'être perç

suadée qu'elles se feroient toujours honneur de lui être utile ; mais qu'elles savoient trop bien ce qu'elles lui devoient pour avoir avec elle la familiarité qu'elle paroïssoit exiger. Elles lui témoignoient ainsi leurs sentimens , lorsque leurs maris se joignirent à elles & lui donnerent , par l'effusion de leur cœur & les démonstrations de leur estime , le plus touchant des plaisirs qu'elle eût jamais goûté. Non , mes amis , leur disoit-elle en s'attendrissant , je veux vivre avec vous , c'est pour cela que je veux vivre comme vous ; je vous assure que c'est seulement depuis que j'habite vos campagnes , que je commence à espérer le bonheur , & vous voudriez que je fus sans estime & sans reconnoissance pour ceux qui me le font goûter ? Mais nous sommes tous égaux , des avantages que le hasard distribue aveuglément , changeroient-il le sort fixe que la nature donne à tous ? & chercherai-je à conserver de l'orgueil , tandis que l'orgueil des autres a été la cause de tous mes malheurs passés ? Vous vivez sans distinction , & vous vivez contents ; troublerai-je par des prétentions folles votre félicité , & si vous êtes heureux en vivant ainsi , ne le serai-je pas de mê-

me ? Si je puis me distinguer par ma vertu , je ferai ravie de mériter votre estime , & si je puis vous être utile par mes talens , je toucherai au vrai bonheur ; sans doute vous êtes tous mes amis & mes compagnes , donnez-moi les mêmes titres , il n'en est aucun qui puisse me flatter davantage. Melise leur tendit les mains & courut pour les embrasser ; elle vit alors les premières larmes que l'amitié fait couler , & sentit le plaisir qu'il y a de pleurer de joie.

Jamais elle n'avoit goûté un bonheur aussi pur ; jamais elle ne s'étoit peint les hommes sous des couleurs aussi flatteuses. Quoi donc , se disoit-elle , les hommes que j'ai connu avant de venir ici n'en étoient pas , à peine les aurois-je reconnu à leurs traits : je vois dans ces nouveaux êtres la force & la santé , des phyfionomies expressives , des yeux qui parlent , des bras nerveux , une démarche aisée & naturelle , & je n'avois vu que des hommes manqués , des septuagénaires à vingt ans , des visages dont le sang moins rouge ne colore plus les traits , qui semblent des convalescens par leur foiblesse , & des enfans par leurs plaisirs ; leurs yeux éteints publient leurs vices , & leur phyfionomie à force

de s'être gênée pour mentir, ne dit plus rien. Quelle différence dans mon état ? Les plaisirs du cœur m'étoient inconnus, & je goûte tous ceux de la confiance ; je peux dire à un de mes semblables que j'ai du plaisir, & je suis sûr de lui en procurer : j'ai des cœurs qui ne sont pas les miens, & qui pourtant sont à moi ; car ils agiront comme le mien propre, ils cacheront mes secrets, ils chercheront les moyens d'adoucir mes peines, ils me feront partager leur bonheur & augmenteront ainsi ma joie. On s'aime ici, mais on ne peut avoir des amis sans avoir avec eux le bonheur. Si dans la ville que j'ai quittée mes connoissances faisoient mon sort, elles me trouveroient bien malheureuse, mais je les plains avec plus de raison qu'elles ne me plaindroient avec intérêt. Il faut que les plaisirs qu'ils éprouvent déchirent l'ame pour se faire appercevoir, ceux que je goûte badinent avec elle & conservent toute sa sérénité.

Telles étoient les idées que Mélise avoit acquises ; elle s'étoit fait un cœur tout neuf, & la nature avoit reparu dans ses pensées comme dans ses actions ; elle s'admiroit aussi dans sa nouvelle façon d'exister, & crut en conséquence rendre

un service considérable à sa fille, si elle l'élevoit en suivant ces principes. Rose vivoit déjà au milieu des autres paysannes, comme si elle étoit née pour l'être ; elle partageoit leurs travaux & leurs plaisirs ; elle avoit toute leur gaieté ; mais elle étoit plus réservée. Rose étoit paysanne par ses mœurs, par sa naïveté & par sa vertu ; mais elle avoit plus qu'elles, une raison solide qui commençoit à se développer ; une délicatesse de sentimens qui fait seule l'éloge de la personne à qui on l'attribue ; cette vivacité aimable, parce qu'elle est modérée, qui permet à l'esprit de faire voir tout ce qu'il a d'éclatant, mais qui ne va jamais jusques à la méchanceté ou à l'étourderie ; cet enjouement qui enchante lorsqu'il est naturel ; cette énergie d'expression qui fait l'ame des pensées ; cette sensibilité touchante qui ravit : voilà ce qu'elle devoit à sa mere. Si Melise eût été plus heureuse, il est certain que Rose n'eût pas été si aimable, abandonnée à des gouvernantes sans génie & sans raison ; elles n'auroient pas apperçu des dispositions aussi brillantes, ou n'auroient pas su en tirer parti, & si elles avoient été sans mœurs, comme cela ar-

rive souvent , elles n'auroient pas craint de semer dans son ame les germes des crimes & des vices ; ou du moins sans s'intéresser à ses succès, elles auroient gâté son cœur en flattant son amour-propre pour mériter son approbation , & seroient devenues trop faciles pour ses goûts , afin de gagner son attachement.

La nature n'avoit pas été moins libérale pour le dessein de son corps que pour la composition de son esprit. Représentez-vous Rose à l'âge de dix-sept ans, avec cet air imposant que donne la vertu, mais la douceur & les graces que la sensibilité peint sur tous les traits. Ayant de beaux yeux bleus que le génie éclairoit , & que la bonté rendoit touchans ; ajoutez à cela ces manieres naïves & animées que l'usage du monde n'avoit pas glacées par sa monotonie & sa froideur ; ce ton de voix souple & gracieux qui charme l'oreille sans la déchirer par des tons maniérés & absurdes ; une prononciation sûre, mais toujours accentuée par l'ame. Pour achever de la peindre, je dirai qu'elle avoit une taille riche & élégante, une démarche noble & aisée , un maintien honnête & décent : on oublioit d'abord son habit rustique pour

admirer la beauté qu'il habilloit. Rose étoit la Reine de tous les cœurs dans cet équipage champêtre ; si elle en avoit eu un autre , elle se feroit attiré les respects des payfans qui l'adoroient , & auroit été étourdie par le bourdonnement des petits-maîtres qui l'auroient environnée , au lieu que dans cette parure modeste , elle captivoit tous les cœurs , fixoit tous les yeux , gaignoit l'admiration de chacun , & inspiroit le respect en faisant naître l'amour.

Rose avoit autant de prétendans à son cœur qu'il y avoit de garçons aimables dans cet endroit ; elle ne le soupçonnoit pas , parce qu'elle ne connoissoit pas ses charmes , ou plutôt , parce qu'elle en ignoroit le pouvoir ; elle avoit bien remarqué la régularité de ses traits , l'éclat de ses couleurs ; souvent le crystal brillant d'une onde pure avoit réjoui ses yeux en flattant son amour-propre ; mais on n'est pas porté naturellement à croire que les choses qui nous plaisent , fassent la même impression sur tous ceux qui peuvent le voir : la modestie naturelle qu'on porte toujours avec soi , repousse bientôt les idées emphatiques de l'orgueil : d'ailleurs , la coquetterie est un défaut d'emprunt , mais il est invitable ;
une

une seule femme étoit fuffifante pour l'inspirer à toutes les autres ; on voulut fans doute avoir ses avantages , & on supposa ses moyens infaillibles & uniques. Comme Rose vivoit avec des femmes aussi simples qu'elle , elle avoit aussi toute leur simplicité , & son cœur étoit trop franc pour en imposer par des mensonges. Elle ne vit ainsi dans la cour qu'on lui faisoit que cette espece de distinction qu'on doit à des étrangers, ou les égards que méritoient la sagesse & la bonté de sa mere : elle recevoit avec dignité , mais non pas sans reconnoissance , les hommages qu'on lui rendoit ; & quoique ce fût ceux de l'amour , elle n'y vit jamais que ceux de la politesse.

On donna une fête que la joie avoit préparée & dont le plaisir fit tous les frais, l'ombre des bois , un tapis de verdure furent le palais où l'on se rassembla , la gaieté & l'innocence furent les ornemens qui le décorerent ; jamais fête ne fut plus simple , & jamais fête ne fut si agréable ; tous les jeunes gens des environs s'étoient rassemblés pour donner à leurs parens le spectacle attendrissant d'une jeunesse reconnoissante ; c'étoit une coutume dans ce lieu de réunir ainsi toutes les familles une fois

l'année, & la jeuneſſe faiſoit tous les apprêts de ce jour de joie, de bal & de feſtin ; là chacun, ſuivant ſes goûts, ſe livroit au genre de plaifir afforti à ſon âge, les vieillards gais & contens étoient émus par la vue de leurs petits enfans qui leur reſſembloient par leur ſimplicité & leur vertu ; ils partageoient leurs amuſemens, quoiqu'ils ne puſſent plus ſ'y joindre, en leur rappelant le tems où leur vigueur & leur ſoupleſſe leur avoit laiffé jouir de l'avantage de danſer avec des bergeres aimables ; ils les exhortoient ainſi à profiter de leur légéreté qui les portoit à ſes plaifirs. Les jeunes gens étoient transportés à la vue de ces bons parens qui paroifſoient enchantés de les voir, qui s'intéreffoient à leurs jeux, & qui ſembloient dire, par leur demarche, qui paroifſoit moins peſante, & par leurs traits qui s'étoient égayés, que la vie avoit encore pour eux bien des douceurs. Meliſe fut invitée à cette fête, Roſe ſ'y trouva avec elle, Meliſe ſe diſtingua au milieu des perſonnes de ſon âge comme Roſe parmi ſes compagnes. Le canton ſe trouvoit heureux d'avoir donné un aſyle à des perſonnes auſſi vertueuſes, & on le leur témoigna publiquement.

Déjà on se mêle, les danfes commencent, chacun briguoit le bonheur de donner la main à Rose. Tous les jeunes gens étoient ses amans; Rose en fut fâchée; elle vit qu'elle ôtoit à ses compagnes un plaisir qui la flattoit trop, pour que sa privation ne leur fît pas de la peine; elle refusa donc pendant long-tems de danser, & renvoyoit à ces amies, qui paroissoient le plus négligées, ceux qui venoient la solliciter de danser avec eux; elle conduisit cela avec toute la discrétion possible, & couvrit aussi habilement qu'elle put une conduite qui lui méritoit l'amitié de toutes ses connoissances. Cependant quelques vieillards de l'assemblée le remarquerent, ils lui en firent leurs remerciemens, & lui donnerent les éloges qu'elle méritoit. Melise qui l'apprit fut enchantée de la bonté de sa fille, & tous ceux qui la virent alors ne la quitterent qu'avec plus de respect ou plus d'amour.

Le soir en se retirant, elle ne put s'empêcher de témoigner à sa mere la surprise que lui avoit donné la conduite des jeunes payfans dans cette fête. Je suis fâchée, lui disoit-elle, de diminuer ainsi les plaisirs de mes compagnes, je ne mérite pas

mieux qu'elles les distinctions dont on m'honore ; si elles s'en étoient apperçues , elles pourroient peut-être m'aimer moins , & ce seroit bien pénible pour mon cœur : si elles pouvoient croire que je les recherche , elles me feroient une bien grande injure , & si elles s'imaginoient que cela me touche beaucoup , elles se tromperoient ; car je crains un plaisir qui causeroit du chagrin à plusieurs , ou que je ne pourrai pas partager avec tous : En vérité , tous ces jeunes gens me fatiguent par leurs recherches , & me déplaisent par leurs assiduités... Mais à propos , je ne conçois pas pourquoi ils sont plus gais , plus rians , plus spirituels avec moi qu'avec les autres ? Pourquoi ils ne se voient pas avec plaisir entr'eux , quand par hasard j'en prie un plutôt que les autres de me rendre quelque service ? Hier au soir , par exemple , que nous étions rassemblés au bord de ce ruisseau pour faire nos ouvrages en profitant de la fraîcheur , il en avoit cinq ou six qui me parloient avec beaucoup d'amitié , j'étois touchée de leur bonté , & je leur repondois avec reconnoissance. St. Julien plus éloigné sembloit être malade , il avoit l'air moins vif , il soupiroit fré-

quemment, je l'appellois pour lui demander des nouvelles de sa santé, & tout de suite, je vis le plaisir passer dans ses yeux; cela m'en fit beaucoup; mais je remarquois que la même tristesse s'emparoit de tous ceux à qui je ne parlois plus; je me retirois alors avec vous, cela me rendit fort pensive, & je ne savois point à quoi attribuer tous ces changemens. Si j'en étois la cause... Mais comment pourrois-je l'être? En vérité je n'y comprends rien. Melise vit avec plaisir la naïveté de sa fille; sans dissiper son ignorance, elle lui répondit par des généralités qui ne lui expliqueraient pas ce qu'elle demandoit; mais qui lui firent sentir que ses observations étoient peu justes ou que d'autres causes avoient donné lieu à ses remarques. Rose, lui disoit-elle, ces jeunes gens sont comme vous; éprouvez-vous avec vos amies les mêmes sentimens? vous pouvez les envisager sans que votre cœur s'émeuve, pourquoi voudriez-vous que le leur fût différent? J'aime votre compassion, je me plais à votre sincérité, vous faites le bonheur de ma vie. Elle embrassa sa fille avec délicatesse. Quel plaisir pour des parens que celui que leur donne la vertu de leurs e

sans ! Qu'elle joie pour des enfans que celle de sentir le cœur tendre d'une mere pal-piter de joie sur le leur, de voir leurs trans-ports & d'être les auteurs & les témoins de leur félicité.

C'est ainsi que Melise passoit les années, que Rose profitoit du cœur excellent que la nature lui avoit donné, & de l'avantage précieux d'avoir une mere qui échauffa, par le feu de son génie, ses talens & ses vertus prêtes à éclore. La nature auroit peut-être manqué son but , si une autre mere avoit dirigé l'éducation de Rose ; mais peut-être aussi Melise n'auroit pas si bien réussi , si elle avoit eu une autre fille, elles étoient faites pour être heureuses en existant ensemble. Le cœur de Melise étoit réjoui par l'aimable caractère de Rose ; l'ame de Rose étoit ornée par les leçons de Melise, & son cœur étoit perfectionné par ses conseils, ce qui lui fournit les moyens de s'estimer plus elle-même, & de mériter d'avantage l'amitié, l'estime & les égards de tous ceux qui pouvoient la voir ; toutes deux d'ailleurs savoient l'art du contentement. Melise oublia facilement ses anciens plaisirs , ses anciennes connoissances, & jouissoit avec délices de la joie qu'elle

pouvoit se procurer ; sa fille , les payfans , ses voisins étoient son univers ; mais quoiquerefermé en apparence , il s'agrandit beaucoup pour elle , parce qu'elle le voyoit par son cœur ; car exerçant sa sensibilité , en ayant les occasions , voyant qu'on lui en tenoit compte , elle vivoit plus pour elle , en vivant beaucoup plus pour les autres : au lieu que dans le monde où elle avoit été toute pour soi , la place qu'elle y avoit occupé étoit bien bornée , puisqu'elle ne pouvoit y voir que son individu : ce qui rend encore le sentiment de l'amour-propre d'autant plus pénible , qu'il est plus délicat , parce qu'il est plus exercé , & plus exposé à être blessé , parce que la plus légère piquure fait une plaie considérable.

Le bonheur que les hommes peuvent goûter ressembloit fort à ces jours de l'Eté , qui le matin s'annoncent pour l'ordinaire de la façon la plus éclatante : un soleil étincelant éclaire un Ciel pur ; la nature tranquille semble se plaire à voir toutes ses beautés vernies par la lumière ; le cœur content se promet un tems calme & sans orage ; mais l'observateur intelligent s'y fie peu , il a vu souvent des nuages noirs

& gonflés par la foudre ; ternir ce brillant appareil , & y faire succéder ces vents furieux qui semblent souffler pour tout confondre , & ces tempêtes horribles qui peignent la nuit avec les fillons redoublés d'un feu effrayant. Melise & Rose éloignées du monde goûtoient une félicité qu'elles croyoient à l'abri des efforts de la malice humaine , elles pensoient voir prolonger avec leurs jours la tranquillité dont elles jouissoient , quand le malheur vint encore les accabler jusques dans leur retraite ; on leur disputa le petit fond de terre dont ils avoient fait l'acquisition , & qui étoit la seule ressource que la fortune leur eût laissé pour leur entretien ; on forma contre elles des prétentions autorisées par des formalités qu'elles avoient négligées ; l'injustice la plus grande s'appuya d'une ignorance toujours respectable , parce qu'elle est fondée sur la sincérité ; elles eurent beau exposer leur droit , peindre leur misère , montrer leur désespoir ; le Seigneur dont elles dépendoient , & au nom de qui on cherchoit à les dépouiller , ne se mêloit point de ses affaires ; il étoit trop occupé de ses plaisirs pour l'être du bonheur de quelqu'un , & pour devenir le soutien de

la justice : il abandonnoit tous ces détails intéressans pour un cœur sensible , à un Intendant avare & cruel , qui travaillant moins pour son maître que pour lui-même , ne vit dans cette occasion qu'un moyen de vanter sa vigilance , & de pourvoir à ses propres intérêts. Melise fut donc dépossessionnée du reste de sa fortune , & après avoir goûté les charmes de la médiocrité la plus étroite , elle se vit la proie de l'indigence la plus affreuse ; elle n'avoit pas même le plus léger secours à attendre , ses anciens amis étoient des connoissances de plaisir qu'elle avoit négligé depuis bien des années , & qui d'ailleurs n'ont un cœur sensible & une mémoire ferme que pour les gens heureux ; ses nouveaux amis , les payfans de son village lui étoient bien fideles , mais leur fortune étoit trop bornée pour en attendre quelques soulagemens ; elle-même n'étoit pas assez robuste pour pourvoir à sa subsistance par son travail , & sa fille n'auroit pas pu les entretenir toutes deux. Toutes ces réflexions vinrent se présenter à elle dans le même moment : malgré la force de son esprit & l'expérience qu'elle avoit faite de l'infortune , elle ne put s'empêcher de voir avec effroi

l'horreur de son état. Que deviendrai-je, disoit-elle ; tout ce que le Ciel voudra ; je serai trop heureuse de voir finir mes maux ; mais Rose, ma fille, qui est si jeune, qui a un si grand besoin de mes conseils... Qui en prendra soin ? Qui lui servira de mere ? Rose, qui fait toutes mes délices, qui effaçoit seule tous mes chagrins... enfant né pour la douleur..... enfant qui mérite si fort d'être heureux... Quelle perspective tu auras devant toi... tu seras abandonnée... à toi-même... tu seras sans secours... L'infortune qui a présidé à ta naissance... non elle ne t'accompagnera pas... Rose arriva pendant qu'elle parloit ainsi, & trouva sa mere abymée dans la douleur, prononçant avec amertume son nom, & répandant un torrent de larmes. Oh ! ma mere, s'écria-t-elle, qu'avez-vous ? le désespoir est peint sur votre visage, quelle idée affreuse vous occupe ? quel malheur terrible vous est-il arrivé ? vos yeux humides sont mouillés de pleurs, c'est la première fois que je vous ait vu dans ce cruel état. Melisene put lui répondre, elle lui présenta la sentence qui lui ordonnoit de quitter incessamment sa maison, & qui lui faisoit perdre dans le même jour le bon-

heur dont elle avoit joui , & les espérances de le goûter encore. Rose ne put lire cet arrêt barbare sans attendrissement, la vue de sa mere abandonnée excita tout son amour : elle se jetta dans ses bras , elle l'embrassa. Melise & sa fille mêloient ainsi leurs chagrins, leurs aines & leurs pleurs. Rose en se relevant dit, avec ce courage de la vertu, ma mere, vous m'avez donné des mains qui fourniront à votre nourriture, je vous rendrai la vie que vous m'avez donnée : si je pouvois vous la procurer aussi gracieuse que vous me la faites trouver chere, Rose feroit alors la plus heureuse des filles ; elle réaliseroit des sentimens qui pénètrent son cœur depuis qu'elle a pu connoître vos bontés. --- Rose, vous aimez bien votre mere. . . mais ton amour te cache ta foiblesse--- Non, je sens mes forces croître par l'idée flatteuse de vous conserver, j'aurai le sort de plusieurs de mes compagnes, qui n'auront pas comme moi l'avantage d'adoucir leurs travaux par le motif qui me les fait entreprendre ; je ferai comme elles, je le ferai sans doute bien aisément, ce sera pour vous, & votre conservation assurera la mienne; vous vivrez pour votre fille qui vous chérit plus

qu'elle-même ; si elle est heureuse , vous êtes assez bonne pour l'être aussi ; mais vous ne souhaitez que mon bonheur , le vôtre le rendra donc complet. Oh ! ma fille... Melise ne put en dire d'avantage ; Rose sortit sans attendre sa réponse pour offrir ses services à Du Tilleul , le pere de St. Julien , qu'elle savoit avoir besoin d'ouvriers.

Du Tilleul étoit un homme de cinquante ans ; son pere avoit été de condition , mais réduit à la misere par une conduite peu réglée , il fut obligé de quitter le monde. Retiré dans cet endroit , il appliqua ses talens à l'agriculture , & trouva le moyen de devenir un riche payfan ; il laissa sa fortune rustique à son fils , il fit plus que cela , il lui inspira un grand dégoût pour tout ce qui tient aux villes , & l'engagea par ses raisons & son exemple à conserver l'état qu'il lui laissoit ; sa persévérance dans le parti que son pere lui avoit fait embrasser , annonce un homme qui a pensé profondément & qui juge avec sagesse ; il savoit estimer la valeur de ses plaisirs , de ses occupations , de ses amis , & il avoit sans doute raison dans le choix qu'il avoit fait , son esprit étoit orné de toutes les connois-

sances relatives à son état , il avoit une bibliothèque peu nombreuse , mais bien choisie ; il n'estima jamais la science que par son utilité pour le bonheur des autres hommes , & jugeoit de l'importance de ses occupations , par le profit qu'en pouvoit retirer la société ; il applaudissoit donc au genre de vie qu'il avoit pris , & trouvoit bien plus de gloire à nourrir le genre humain par son industrie qu'à le détruire par sa fureur ; il eut l'avantage de voir S. Julien prendre toutes ses idées , & agir comme en étant persuadé ; ils étoient tous les deux des êtres utiles au monde , & il y a peu de gens qui puissent prétendre à cet éloge.

Rose rencontra Du Tilleuil sur le chemin qui conduisoit chez lui , elle le pria tout de suite d'accepter ses services & de la compter parmi ses domestiques : il fut étonné de cet offre , & voulut savoir les raisons qui l'obligeoient à une démarche aussi humiliante ; Rose étoit naïve , elle lui récita , avec ses graces ordinaires les événemens qui les accabloient ; Du Tilleuil en fut pénétré , il ne put même retenir ses larmes. Vous pleurez , lui dit Rose , vous pleurez comme ma mere , mais vous n'avez

tes pourtant pas moins heureux qu'auparavant j'attends de votre bonté que vous soyez content de mon travail , & que vous y mettiez le prix qu'il mérite ; je vous assure de toute mon assiduité , c'est pour ma mere que je travaillerai.-----Eh bien ! Rose , j'accepte vos offres , mais vos malheurs me rendent chagrins , un sort brillant vous étoit dû , vous le savez , le Ciel est juste , vous connoîtrez un jour ses bontés , je vais trouver votre mere-----Ne lui parlez pas , s'il vous plait , de ce que je viens de vous dire , elle me plaindrait sans raison , & sa douleur augmenteroit peut-être , elle est assez malheureuse je le suis bien aussi , je ne pourrai plus la consoler pendant la journée----Soyez tranquille , je vais chez elle ; je ferai tous mes efforts pour la consoler , & j'espère d'y réussir.

Du Tilleul trouva Melise dans la triste situation que Rose lui avoit peinte ; il s'adresse à elle avec cette bonté qui honore l'homme , & cette délicatesse qui pare la bonté. Je fais toute la rigueur de votre sort & je le partage ; ma maison sera votre retraite ; ma femme est morte depuis quelque tems , j'ai perdu avec elle une amie &

les plaisirs de l'amitié, je n'ai plus les secours d'une compagne qui me chériffoit, vous ferez mon amie & vous aurez la bonté de vous charger du soin des choses dont elle s'étoit réservée l'administration. S. Julien est sage & vertueux, il vous respecte autant que moi : j'espère que nous vous ferons retrouver le bonheur. Quittez sur le champ cette maison affreuse qui ne vous offre plus que le tombeau de vos plaisirs, ne laissez plus ronger votre cœur par l'affliction, c'est une rouille qui le détruiroit comme le fer auquel elle s'attache, écoutez votre sensibilité & estimez assez mon attachement pour profiter de ce qu'il vous offre. Melise étoit étonnée, la surprise l'empêcha de répondre au bienfaisant Du Tilleul, mais il connu pourtant aux agitations de son ame & aux changemens qu'éprouva sa physionomie, que la joie étoit dans son cœur, & que la reconnoissance lui fermoit la bouche; allons, lui dit-il, je ne suis pas de la ville, il ne me faut pas des mots pour flatter ma vanité; le meilleur remerciement que vous puissiez me faire, c'est de vous rendre à mes desirs; je suis vrai, je ne dis rien sans avoir examiné, & je voulois le dire, & si mon dessein étoit

de l'exécuter. Il travailla toute de suite à rassembler les meubles de Melise pour les faire emporter chez lui. Melise plus ravie se traîne à ses pieds, embrasse ses genoux. O vous ! le meilleur des peres, lui dit-elle , vous êtes celui des pauvres & des malheureux ; que Dieu soit votre récompense pour moi , je ne peux que sentir-----Allons, ma fille , vous m'attendrissez , & je sens que je pleure autant que vous , levez-vous donc , venez avec moi , quand nous serons ensemble nous verrons le reste-----Rose que tu es heureuse , tu auras le même protecteur que moi , j'implore votre secours pour ce pauvre enfant-----Oui, Rose sera sans doute aussi ma fille mais si vous voulez m'obliger complètement , reprenez votre tranquillité , & montrez-moi par votre air serein que ma conduite peut vous plaire-----Ah ! Du Tilleul , je pleure de joie , mon cœur est trop sensible pour voir sans émotion votre vertu qui est si grande----- Point de louange , s'il vous plait , je les déteste ; en vous priant de venir chez moi , c'est moi-même que j'oblige , & je crois que cela ne mérite pas plus d'éloges que le soin que je prends de me reposer quand je suis fatigué ;
votre

vosre reconnoissance me flattera quand vous pourrez la témoigner ; il vous en coûte plus à présent d'accepter mes services qu'il ne m'en coûte de vous les rendre ; ainsi je devrai vous remercier ; mais treve de complimens, ils sont pour l'ordinaire des mensonges ; d'ailleurs, en supposant qu'ils soient vrais, on ne peut avec raison les croire, puisqu'il y en a un si grand nombre de faux. Contentons-nous de sentir, cela vaut bien mieux, & montrons nos sentimens par nos actions. Je vous quitte pour un moment ; mais silence, je veux faire préparer votre chambre & penser à notre souper ; car c'est la dernière fois que j'aurai ce souci chez moi. Il quitta de cette façon son aimable infortunée, & envoya prendre par ses gens tout ce qui pouvoit lui appartenir.

Ces procédés généreux touchent bien vivement ceux qui en sont capables. Melise en étoit pénétrée ; elle oublioit presque quelle tiroit tout le fruit de cette action sublime pour en contempler plus à son aise la beauté. O vertu ! disoit-elle, tout ce que tu inspires porte ton caractère, tu fais le bonheur du monde en le procurant aux malheureux dont tu ordonnes le soulagement.

ment, & en le donnant pour récompense à ces ames élevées qui se font un plaisir d'écouter ta voix & d'en suivre tous les conseils . . . Malheureux habitans des villes, vous croirez difficilement une action de cette trempe, parce que vous ne pourriez pas en être capable . . . Hélas ! si je n'avois pas habité ce village, Rose tu serois périe de misère, après m'avoir vu mourir de désespoir ; mais où est-elle ? . . . Si elle savoit le bonheur qui l'attend, si elle pouvoit apprendre que je suis moins à plaindre. Elle parloit ainsi lorsque Du Tilleul entrant chez elle la prit par la main pour l'emmener. Cette idée de quitter une retraite aussi chère, renouvela son chagrin en lui rappelant ses infortunes, mais son conducteur, aussi sensible que généreux, apaisa sa douleur par ses raisons & par la perspective intéressante de l'avenir gracieux dont elle pouvoit jouir si elle vouloit.

Melise entra donc dès ce moment dans la maison de Du Tilleul, qui lui confia tout de suite les soins du ménage, & l'installa maîtresse souveraine de tout ce qui concernoit les petits détails domestiques. Cette maison n'étoit pas un palais, des pierres également taillées, une architecture super-

be n'en décoroit pas l'extérieur; un toit fort incliné couvroit des murs solides & bien entretenus, une cour vaste leur servoit d'enceinte, on y voyoit rangé avec ordre tous les instrumens nécessaires pour la campagne; une basse cour nombreuse l'animoit; l'abondance & la joie en habitoient les portes, le contentement & la gaieté étoient toujours dans l'intérieur des appartemens, où l'on trouvoit l'aisance sans le luxe, des choses commodes sans rien qui pût favoriser la mollesse, tout ce qui étoit nécessaire, mais rien d'inutile. On donna à Melise la chambre la plus apparente de la maison, ses tableaux étoient la perspective admirable qu'offroit le paysage gracieux d'un vallon bien cultivé. La Nature vaut mieux que l'art, & l'original que la copie. Quand elle eut vu tout cela, Du Tilleul la fit descendre dans le jardin; il n'étoit pas attristé par la vue de ces ifs droits & arides dont la noirceur des feuilles semble peindre l'ennui qui les possèdent & l'inspirer à ceux qui les voient; on n'y remarquoit pas les fleurs enfermées dans des compartimens bizarres, que les petits yeux préfèrent au sublime désordre de la Nature; on n'y appercevoit pas non plus

ces arbres mutilés , dont la figure ridicule auroit été un reproche à faire à la Nature , si elle les avoit ainsi formés , ni ces allées pierreuses & arides dont l'éclat fatigue la vue , dont la mobilité lasse des pieds peu agiles , & dont la dégoûtante uniformité fait recourir avec empressement à la noble variété des bois ; mais des vastes potagers ne laissoient inculte aucune partie du terrain , des arbres forts & vigoureux promenoient leur tête superbe avec liberté dans le vuide des airs , l'utilité faisoit par-tout l'agrément , mais l'agrément étoit aussi par-tout ; une fontaine jaillissante roulant ses eaux claires sur de petits cailloux , arrosoit ce jardin , & faisoit murmurer ses petites ondes au travers des racines d'un gazon épais qui recouvroit ses bords ; la vue n'étoit pas bornée par de murs tristes qui annoncent l'avarice du possesseur ou l'injustice des voisins , une haie forte terminoit ce lieu charmant , & formoit une riche tapisserie qui plaisoit par la diversité de ses formes , l'éclat de ses couleurs & le repos agréable que les yeux y trouvoient ; tandis que les oreilles étoient amusées par la mélodie touchante des oiseaux qui y avoient fixé leur retraite : voilà la campa-

gne, elle n'est plus alors la ville, & c'est alors seulement qu'elle plaît.

Le bonheur devoit habiter ces beaux lieux, il y étoit aussi. Ce fut là que Du Tilleul conduisit Melise; ils s'affirent ensemble sur un banc de gazon couvert par des arbres dont les branches courbées leur faisoient respirer le doux parfum des fleurs qu'ils portoient; Du Tilleul se rendoit tous les soirs dans cet endroit, & se procuroit le plaisir de voir les troupes d'ouvriers qu'il employoit, revenir gais & contens chargés des instrumens de leur travail qu'ils alloient quitter pour se reposer de leurs fatigues; les chevaux hennissant qui devinoient l'écurie & qui frap-
poient la terre avec plus de vivacité en traînant après eux des chariots, où la jeune gaie & folâtre s'étoit assise; les bœufs qui allongeoient leurs cols, & qui dans leur marche pesante & tardive, ramenoient la charrue renversée; les troupeaux de vaches qui égayés par la beauté du jour, mon-
troient leur joie par leurs sauts & leurs bonds; S. Julien & Rose suivoient ce train rustique; S. Julien avoit un air plus content qu'à son ordinaire, ses yeux étin-
celoient de plaisir, les couleurs de son vi-

sage étoient plus vives , son activité plus grande , il regardoit Rose avec transport , & chaque coup d'œil sembloit le pénétrer en donnant à son ame une nouvelle énergie. Rose étoit triste ; occupée du changement de sa situation , affectée par la douleur de sa mere , effrayée par la misere qui devoit noircir ses jours , elle craignoit de ne pouvoir pas la consoler , elle désespéroit de suffire par son travail à lui procurer une vie agréable , & se désoloit en pensant que ce dernier chagrin abrégeroit peut-être ses jours. Que je suis malheureuse ! disoit-elle à S. Julien , mais vous ne pouvez pas connoître combien mon sort est horrible , votre pere est heureux , vous êtes heureux vous-même , votre cœur n'a jamais senti les peines de celui d'une mere tendre , votre oreille n'a jamais entendu les plaintes de la douleur sortir de la bouche d'une personne chérie ; vous n'avez jamais senti les larmes de vos parens se répandre avec amertume sur vos joues. Pourquoi suis-je le témoin infortuné de ces scenes aussi cruelles que désespérantes ? S. Julien vouloit répondre , lorsque Du Tilleul les appella , il alla au devant d'eux avec toute la bonté d'un pere

Rose tenant ses yeux baissés s'approcha avec respect de Du Tilleul, & lui demanda, avec ce ton qui enchante, parce que le cœur apprend à le former, j'ai fait tous mes efforts pour mériter vos bontés, savez-vous si je m'en suis rendu digne? ma mere pourra-elle se réjouir de m'avoir donné la vie? & pourra-elle trouver quelque ressource pour son bonheur dans son enfant? Du Tilleul attendri la rassure en lui montrant Melise qu'ellen'avoit pu voir, & qu'elle vit alors fortement remuée par ce qu'elle venoit de dire. Melise au comble de la joie, raconte dans ce moment à sa fille tout ce qui s'est passé pendant son absence; Rose ne peut en croire ses oreilles, elle se jette aux genoux de ce respectable vieillard que S. Julien embrasse, toute la joie de Rose avoit chassé de son ame le chagrin qu'elle y avoit fait entrer; la reconnoissance embrase son cœur, il croit devoir à son pere autant que Rose, il n'ose parler, il voudroit le faire, il ne le peut pas, un moment il jette un regard languissant sur Melise, il sourit à son pere, ses yeux animés par ses transports, s'arrêtent avec délices sur Rose, qui étoit toujours aux pieds de Du Tilleul dont elle couvroit

les mains de baisers. Du Tilleul touché par cette scène muette, se livre à toute la rapidité des mouvemens de son cœur ; ils pleuroient tous quatre de plaisir , Rose & Melise pleuroient par sensibilité pour les bienfaits de Du Tilleul ; S. Julien & Du Tilleul pleuroient de joie parce qu'ils avoient fait du bien. Oh ! que les larmes de ceux qui pleurent ainsi , parce qu'ils ont pratiqué la vertu , doivent être délicieuses ! Enfin , Du Tilleul est le premier qui se retire de ce touchant oubli de lui-même , il les prit par la main en leur disant , nous allons tous vivre ensemble ; Melise , Rose , vous serez mes filles , nous avons tous de la même vertu & du sentiment , nous serons tous sûrement bienheureux. Il donna la main à Melise pour la ramener chez lui , S. Julien prit celle de Rose qu'il serra dans la sienne : ils revenoient en silence , les grands mouvemens permettent peu de paroles ; le cœur s'occupe de lui-même & de l'objet qui excite ses sentimens ; aussi leurs soupirs n'étoient interrompus que par des mots entre-coupés & sans suite. Quel bienfaiteur ! . . . sans lui la misère eût fait mourir Melise . . . sans lui cette aimable Rose eût péri de fatigue , & eût laissé

sa mere abandonnée & sans secours..... nos cœurs pourroient-ils jamais sentir parfaitement toutes les bontés.... si nous pouvions égayer sa vie.... Du Tilleul & St. Julien disoient à leur tour, le Ciel nous sourit.... il nous aime puisqu'il nous envoie Melise & Rose.... Melise fera notre bonheur.... Rose fera tous nos plaisirs.... ils portoient sur leurs visages l'empreinte de la joie qui dilatoit leurs cœurs. Du Tilleul soupiroit, S. Julien ouvroit ses yeux comme s'il eût douté de son bonheur; Melise attendrie soupiroit, Rose regardoit tour-à-tour avec complaisance sa mere & son bienfaiteur. Quel spectacle pour un peintre ! Quels ravissmens pour un cœur sensible !

Cet événement ne fit sur personne une impression aussi forte que sur St. Julien ; il étoit amoureux de Rose , il l'étoit depuis long-tems , & plus timide que les autres jeunes gens du village , il avoit moins d'occasions de la voir & de lui parler. Depuis qu'elle étoit chez son pere, il la voyoit tous les jours , mais sa timidité crût avec sa passion ; cependant il ne se possédoit plus, s'il se levoit matin , s'étoit pour penser plus long-tems à Rose ; s'il étoit à l'ouvrage ,

il s'occupoit d'elle & se hâtoit d'achever ce qu'il étoit obligé de faire , pour la venir plutôt rejoindre ; l'heure des repas étoit plus intéressante pour lui , tous les jours il étoit à table à côté d'elle , & tous les jours il y trouvoit de nouveaux plaisirs : mais quoiqu'il eût ainsi vécu long-tems avec Rose , il n'avoit pas encore osé lui exprimer ce qu'il sentoit ; mille fois cependant il en avoit formé l'idée , mille fois il avoit voulu la réaliser , toujours la crainte lui faisoit la langue ; il n'y a rien de plus difficile dans le monde que de peindre pour la première fois à une amante qu'on aime avec enthousiasme , qu'on estime par réflexion , & qu'on respecte , parce qu'elle le mérite , il n'y a rien de plus difficile que de lui peindre les sentimens qu'on nourrit pour elle dans le cœur. Toute la joie dont l'ame est susceptible vient l'inonder , toutes les terreurs de l'esprit le plus foible la déchirent , toutes les espérances les plus flatteuses l'égayent , tous les soucis les plus noirs la tourmentent ; elle est embarrassée dans le plus vif des plaisirs & dans les peines les plus sensibles ; le cœur abandonné à lui-même se livre à tous ses mouvemens , le cours du sang est hâté dans

les veines qui se gonflent , la parole est coupée par des soupirs qu'on ne peut enfermer , la tristesse & le trouble laissent ces mots précieux à demi-formés , l'inquiétude qui s'augmente les faits prononcer , les yeux alors ne voient plus que cet objet unique qui tient lieu de tous les autres , ils laissent , interprètent , font parler , deviennent tous les mouvemens de son visage , toute l'ame est dans eux , & tout le cœur sur les levres. Heureux mortel qui le dites une fois à un objet vertueux comme vous , & qui l'entendîtes répondre en répétant vos paroles , vous ne goûta-tes jamais plus de délices , & si vous trou-vâtes ensuite du plaisir , ce fut à le répé-ter encore , ou bien en vous rappelant ce moment redoutable qui fixa votre bon-heur , finit vos peines , & commença à vous faire vivre pour le sentiment.

Un soir que Rose étoit allée se délasser des fatigues d'une journée brûlante , & qu'elle étoit mollement assise sur un ga-zon épais & fin , ayant sur ses genoux un petit agneau qu'elle nourrissoit & qui fai-soit tout ses plaisirs ; St. Julien l'aperçut de fort loin ; il étoit charmé de la ren-contrer ainsi , il s'approchoit par un che-

min détourné, & composoit un bouquet des plus jolies fleurs qu'il rencontra sur sa route; il se faisoit une fête de parer celle qu'il aimoit, il ambitionnoit leur sort. Il disoit dans sa joie à une rose qu'il venoit de cueillir, fleur trop heureuse, tu seras auprès de Rose, tu sentiras les battemens de son cœur, ta tête se panche déjà avec autant d'envie d'avoir ses couleurs que de désespoir d'en être surpassée... Ah! nous aurons le même sort, tu mourras d'envie, & moi d'amour. Il s'approche, Rose sommeilloit, sa tête à demi-renversée laissoit appercevoir la beauté de son col, ses lèvres vermeilles & demi-closes en laissant passer l'air qu'elle respiroit, faisoit l'ame de sa physionomie, que ses yeux fermés ne pouvoient plus animer. Les couleurs vives de la jeunesse étoient sur ses joues, la douceur & la bonté rehaussioient l'éclat de sa figure. Un de ses bras appuyé servoit d'oreiller à cette tête intéressante, l'autre abandonné à lui-même venoit se placer sur le corps de son agneau qui paroissoit attentif à ses charmes. St. Julien ne peut plus contenir sa joie, il craint cependant de troubler son repos, il voudroit lui donner ses fleurs, mais il ne vou-

droit pas être soupçonné d'avoir été le témoin de son sommeil ; il se cache dans un buisson voisin pour attendre le moment où elle s'éveillera : il parle avec lui-même. Oh ! combien est doux le repos de l'innocence !... que la vertu en vie est belle !... Quand je l'adorerai ce seroit un ange , mais elle ne voudroit pas recevoir mon hommage , car elle est modeste.... Rose , as-tu apperçu le trouble de mon cœur , lorsque j'ai eu le plaisir de te voir ?... as-tu remarqué le vermillon couvrir mes joues lorsque tu me parles ou que je t'entends nommer ?... fais-tu que toi seule tu es pour moi tous les biens ?... Que tu rendrois mon existence brillante , comme le Printems qui réjouit la terre en l'émailant de ses fleurs ?... Rose , machere Rose... réveille-toi... mais je ne pourrai plus la regarder , ses yeux sont trop vifs , ils font d'abord baisser les miens lorsque je les rencontre... Rose , réveille-toi... mais pour écouter avec bonté ce que mon cœur qui t'aime voudroit t'apprendre... Rose , tu es sourde à ma voix , le serois-tu à mon amour ? Je n'aurai plus de plaisir si tu m'écoutes avec peine.

Rose enfin se réveilla , & commença à

rouvrir ses beaux yeux ; semblables au soleil qui rend la vie à la nature lorsqu'il se leve, ils parurent aussi en donner une nouvelle à St. Julien. Ce fut alors qu'il la vit se rasseoir avec toutes ses graces, jeter un coup d'œil rapide sur tous les environs, caresser son petit agneau qui vouloit lécher sa bienfaitrice, tandis qu'elle lui disoit : doux agneaux, témoin de mes plaisirs, tu es après ma mere & mon bienfaiteur, l'unique objet de mes plus doux attachemens ; mais tu ne me rends pas la tendresse que j'ai pour toi, tu ne peux pas me parler, tu ne peux pas m'entendre. Petits oiseaux, vous bien plus heureux, vous vivez pour l'amour, & en vivant pour lui, vous vivez sans doute pour le bonheur ; vous trouvez des Êtres sensibles comme vous, que vous pénétrez de vos feux, & qui nourrissent à leur tour votre sensibilité.

Pendant que Rose parloit ainsi à son agneau, St. Julien s'éloignoit pour n'avoir pas l'air d'avoir vu Rose endormie, & pour chercher un chemin qui pût le conduire auprès d'elle par un autre endroit ; enfin, il l'aborde en tremblant. Rose, lui dit-il, il y a longtems que je n'avois pas

eu le bonheur de vous voir.--- Vous êtes obligeant , St. Julien , j'ai eu le plaisir de vous souhaiter le bon jour. Mais les heures qu'on passe loin de vous sont bien longues. Je... mais voilà des fleurs que j'ai trouvé en venant , elles m'ont paru belles , si nous les ajustions à votre agneau.--- Je veux les porter moi-même , à moins que vous ne trouviez plus de plaisir en les voyant à ce petit animal.--- Rose est toujours gracieuse , ces fleurs pareroient votre agneau , & vous ferez l'ornement de ces fleurs. Mais...--- En vérité ces fleurs sont charmantes , le soin que vous avez eu de me le présenter me touche... Cette fleur bleue doit faire un effet admirable dans mes cheveux... Mais qu'avez-vous ? Vous me paraissez embarrassé... vous êtes agité... vous n'êtes pas malade ? Vous n'auriez pas déplu à notre bon pere ? --- Non , Rose , c'est à moi seul que je déplaïs , parce que je crains de vous déplaire. Si j'avois ce malheur , je ne fais pas ce que je voudrois être.--- St. Julien , le fils de Du Tilleul , pourroit-il me déplaire ? C'est à moi qu'ils protègent , dont ils veulent avoir soin , & qu'ils ont la bonté d'aimer ; c'est à moi d'imaginer de pareilles idées , de leur sup-

poser quelque réalité , & de les proposer en tremblant. St. Julien , votre vertu a gagné mon estime, vos procédés généreux se sont emparés de ma reconnoissance, & votre sensibilité mérite mon attachement.---
Oui , je connois la bonté de votre cœur, mais je n'ose pas me flatter que le mien lui ressemble. . . je ne puis pas croire que je mérite ces sentimens : mais je. . . Rose , m'écoutez-vous sans vous plaindre ? . . . si vous pouviez être fâchée. . si. . mais je ne fais ce que je dis ; non, je n'ai plus rien à dire.--- Cependant St. Julien, si votre ame étoit troublée par quelque chagrin , si le malheur noircissoit vos jours , si mes conseils , si ceux de ma mere pouvoient calmer votre esprit qui me paroît tourmenté, je me trouverois bienheureuse de pouvoir contribuer à la félicité de mes bienfaiteurs.--- Ah ! Rose , c'est mon cœur qui est déchiré , & c'est vous qui m'avez puni de la hardiesse que j'ai eu d'élever mes souhaits jusques à vous. . . Rose n'écoutez point avec ce chagrin un aveu que j'ai voulu vous faire il y a long tems , & que la crainte de vous désobliger a tenu caché dans mon cœur ; oui , depuis que je vous connois , j'ai commencé de vous
aimer ,

aimer , tous les jours mon attachement s'est accru , à présent je doute de pouvoir vous chérir davantage... Mais pourquoi vous dire cela ? mes soupirs , mes regards animés , mon trouble , mon agitation vous l'eussent appris , si vous m'eussiez aimé de même... je le vois , vous ne m'aimez pas comme je vous aime , car vous ne l'avez pas remarqué... vous avez été indifférente à mes tourmens , en vous intéressant à mon fort , que vous vouliez rendre parfaitement heureux par vos souhaits. Vous avez été cruelle à mon cœur , en me témoignant vos bontés , qui ont fait croître mon amour ; vous avez été le bourreau de mon ame en faisant tous ses plaisirs... Rose , vous ne répondez pas... vous pleurez... Malheureux ! je vous ait fait de la peine... j'ai troublé votre tranquillité !... je l'avois bien prévu... cessez d'être affligée , ou voyez-moi pour la dernière fois. St. Julien prit alors une des mains de Rose , & lui dit encore , mon pere a diminué vos chagrins , détruirai-je son ouvrage ?... Vos larmes sont pour moi le pire de tous les maux... Parlez... ce que vous ordonnerez fera sûrement la décision de mon fort... excusez mon amour s'il vous a fâché...

arrachez-moi toute espérance. . . mais ne ne me dites jamais que je vous rends malheureuse. . . St. Julien, votre état me touche, votre amour me flatte, & je voudrois le mériter par le mien; je vous aime cependant beaucoup, je vous chéris presque autant que ma mere; ah! je vois trop que ce genre d'attachement ne vous suffit pas. . . ma franchise vous déplaît, mais je ne veux pas vous tromper. . . mon bon frere; rendez-moi votre main que vous venez de m'ôter, ne vous intéressez-vous plus à votre sœur? . . . Oui, cette main m'est précieuse, elle est accoutumée à faire le bien. . . si vous pouviez lire dans mon cœur, vous verriez combien je vous suis attachée, vous verriez que ma mere y est placée entre votre pere & vous; que la reconnaissance la plus vive, que la tendresse la plus forte, que les vœux les plus sinceres, que les sentimens les plus affectueux. . . en un mot, que je fais toute à vous. . . Sans doute je ne vous vois jamais qu'avec plaisir, & il manqueroit quelque chose à mon bonheur, si je ne pouvois pas vous voir & vous entendre. . . Vous voulez que je sois heureuse; eh bien, je le ferai quand vous saurez l'être vous-même, quand vous aurez perdu ce regard triste qui me cha-

grine, quand vous m'aborderez sans crainte, quand je ne serai plus pour vous un objet pénible. .Est-il possible, qu'en faisant tous mes efforts pour mériter vos bontés, j'apporte la douleur & la peine à ceux que j'en aurois voulu garantir au péril même de mes jours. St. Julien se leva & remercia Rose, il la pria d'oublier la scène qui venoit de se passer, mais de se souvenir pourtant toujours, que si elle enchaînoit tous les cœurs, aucun ne lui étoit plus dévoué que le sien. Eh bien, je vous assure encore une fois, lui répondit Rose, que votre pere & ma mere sont les seuls qui puissent prétendre à un attachement aussi fort que celui que j'ai pour vous; soyez persuadé que j'ai remarqué toutes vos attentions, que j'ai compté toutes vos prévenances, que tout ce qui vient de vous m'intéresse & me flatte, & que j'ai souhaité souvent que St. Julien eût pour moi l'amitié que je sens pour lui. St. Julien fut enchanté de ces dernières paroles; elles l'assuroient que s'il n'étoit pas aimé comme il le desiroit, il l'étoit beaucoup plus que ses prétendus rivaux; il conclut de-là, que Rose n'ayant point encore d'amour, devoit en prendre pour lui; il s'a-

musa de ees chimeres, mais ce sont pres-
que les seuls plaisirs de l'amour.

Un cœur sensible est fatigué de ne pou-
voir payer l'amour qu'on lui témoigne par
l'amour qu'il croit devoir. Rose ne pou-
voit s'empêcher de réfléchir sur la conduite
de St. Julien, sur la vivacité de sa passion
& la force de ses sentimens. Quoi donc ?
se disoit-elle, s'il me croyoit sans recon-
noissance, parce que je n'ai pas toute son
ardeur, il ne me rendroit pas la justice
que je mérite. Il n'y a pas de momens dans
la journée où sensible aux bienfaits de son
pere, je ne le rende avec lui l'objet de tous
mes vœux. J'ai le cœur trop élevé pour
manquer de reconnoissance, & cette vertu
m'est trop chere pour m'exposer à n'en pas
sentir les douceurs. Oublierai-je jamais ce
que ma mere m'a si souvent répété ? qu'un
bienfait reçu est une chaîne éternelle, que
l'injustice même du bienfaiteur ne sauroit
rompre ; & que si l'amitié est un serment
qu'on ne peut enfreindre sans se mettre dans
le cas de s'abhorrer toujours, elle est aussi
une glace délicate que le moindre soufle ter-
mit pour long-tems, & que le plus peti
choc brise pour toujours. St. Julien, Du
Tilleul, mon ame vous est liée, je ne se

rois heureuse qu'en vous le témoignant ; mais un sacrifice qui pourroit me mettre à même de vous reprocher vos bienfaits , seroit un sacrifice que vous n'exigeriez pas. Je t'aimerai , tendre St. Julien , comme un frere , pardonne si la vivacité de mon amour ne peut égaler celle du tien.

Melise approuva beaucoup la conduite de Rose avec St. Julien ; mais il elle craignit les suites de son amour ; cependant elle ne témoigna pas à sa fille les inquiétudes que cela lui caufoit , Rose étoit sage & trop prudente , St. Julien trop modeste & trop réservé , pour augmenter inutilement les peines de sa fille ; d'ailleurs , elle ne souhaitoit pas que Rose épousât le fils de Du Tilleul , & quoiqu'elle n'en eût pas été fâchée , elle voyoit avec plaisir que leurs cœurs n'étoient pas d'accord.

Les malheurs de l'amour sont aussi terribles que ses plaisirs sont vifs lorsqu'il en procure. St. Julien continuoit à aimer Rose comme auparavant , & quoiqu'elle fût fort réservée , elle le recevoit toujours avec bonté ; mais comme elle savoit qu'elle étoit l'unique cause des momens de chagrin qu'il pouvoit avoir , elle paroïssoit prendre plus d'intérêt à lui quand elle

croyoit le voir moins gai. Cependant elle auroit bien souhaité tenir une conduite plus retenue lorsqu'elle étoit avec ses compagnes ; mais il sembloit alors que St. Julien étoit plus indiscret : l'étendue de son amour avoit excité sa jalousie , & la seule amitié de Rose pour lui , n'avoit pas contribué à la diminuer. Rose étoit obligée de lui marquer des préférences , mais elle eut beau le faire avec tous les ménagemens possibles , elle ne put pas empêcher qu'on ne le remarquât. Tous les jeunes gens du village s'en occuperent , les jeunes filles jalouses de la supériorité des talens de Rose dirent que cette liaison formée par l'amour , l'étoit peut-être aux dépens de la vertu , que si Rose étoit aimable , elle menoit une conduite qui ne devoit pas être honnête ; les meres portées à prendre le parti de leurs enfans devinrent leurs échos en ajoutant à toutes ces calomnies , celles que leur expérience à calomnier pouvoit leur fournir. Les jeunes garçons désolés de ne pouvoir plus prétendre au cœur de Rose , ne disoient rien à son désavantage , mais ils la défendoient mal , ou ils ne la défendoient point. St. Julien n'étoit pas épargné , on lui reprochoit d'abuser de la bonté

de son pere pour des malheureuses sans appui, de tromper la confiance publique, & de trahir les droits de l'affliction. C'est une remarque générale que les passions des femmes ne connoissent jamais d'autres bornes que celles de leur vivacité; les imputations les plus hardies, les inventions les plus atroces, tout sert un Tyran barbare; mais heureusement elles sont mal-adroites; & sous les belles apparences d'honnêteté & de vertu, dont elles ont soin de se parer, on découvre bientôt le cœur courroucé & vindicatif qui les met en jeu.

La curiosité naturelle est un des ministres les plus fideles de la calomnie & de la médisance; elle fait chercher avec d'autant plus d'empressement ce qui regarde les autres, qu'elle inspire plus de malice pour le publier après l'avoir découvert. St. Julien fut bientôt informé des bruits horribles qu'on répandoit sur Rose & sur lui; il ne put résister à ce coup, son cœur étoit percé par les endroits les plus sensibles, son honneur étoit injustement attaqué, & il faisoit beaucoup de cas de cet honneur qui n'en est plus un à présent; l'objet de son amour étoit indignement traité, leur vertu étoit flétrie par des bouches

sacrileges. Sa colere s'allume, il ne se possede plus, il veut aller chercher l'auteur de ces rapports scandaleux, l'obliger à se retracter, lui prouver la noirceur de son mensonge, le toucher en lui montrant qu'il a emporté son bonheur, qu'il a blasphémé la vertu dans son image, qu'il va exposer Rose & sa mere à la derniere misere en les bannissant de la maison de Du Tilleul, où elles ne pourront plus rester quand elles sauront les horreurs dont on a noirci leur conduite : mais c'est en vain qu'il s'informe, ses recherches étoient inutiles, car tout le village répétoit ce qu'on lui avoit dit. Il prend cependant un parti ; on attaque la vertu de Rose, disoit-il, eh bien, ce sera la mienne qui confondra l'atrocité de leur crime, & qui fera retomber sur eux l'horreur de leur action, j'irai trouver Rose, je lui dirai... Mais toi qui es la vertu même, pourras-tu l'entendre ?... la conscience qui est pure mépriseroit l'Univers quand il seroit réuni pour l'accuser fausement. La crainte n'est faite que pour le calomniateur, la honte ne fait rougir que les joues de l'injuste, & l'inquiétude est seulement le fruit du remords ; oui, je le lui dirai... & je prendrai conseil de mon chagrin.

Occupé de ces idées, S. Julien cherchoit Rose depuis long-tems , afin de pouvoir lui parler sans témoins; mais Rose évitoit de le rencontrer seul depuis le jour qu'il lui fit l'aveu de ses sentimens. Enfin , il l'apperçut de loin , mais comme il vit qu'elle quittoit l'endroit où elle se promenoit , il courut à elle , & l'appella avec ce ton épouvantant qui annonce quelque chose d'affreux. Rose s'arrête pour l'attendre, son air sombre l'afflige, il arrive tout effoufflé , roulant ses yeux enflammés dans des paupieres humides. Ah ! Rose , s'écrie-t-il , avant de l'avoir abordée , nous sommes bien malheureux. Qu'y a-t-il donc , ma mere est-elle malade ? votre pere est-il exposé à quelque malheur ? vous est-il arrivé quelqu'accident ? ----- Vous seule... que dis-je... moi , oui moi que votre sort est cruel ! que le mien est terrible ! ----- Mais St. Julien , vous & moi qu'avons-nous à redouter ? ----- Rien ; le mal est fait ... on a ... mon amour pour vous ... moi qui ne vous souhaitoit que du bien ... je suis la cause vous me haïrez ... vous devez me haïr ... on a osé dire ... mais Rose vous me connoissez ... vous ne pardonnerez pas les horreurs qu'on

a répandu sur vous ... on a dit ... on a dit d'infames calomnies , & je n'ai pu en découvrir les auteurs. ----- Soyez tranquille , votre conscience est aussi pure que la mienne l'intérêt que vous prenez à ce qui me regarde me flatte vous le verrez , la vertu ne reste pas long-tems la proie du vice , & ceux qui nous maltraitent feront bien à plaindre , quand ils s'appercevront de leur erreur ; ils sentiront qu'ils ont été injustes , & l'injustice doit être un fardeau bien pesant pour ceux qui peuvent s'y livrer ; ils verront qu'ils ont déchiré nos cœurs qui sont bons , & s'ils sont encore compatissans , ils éprouveront les tourmens les plus cruels , pour les petites peines qu'ils nous auront causées ; ils seront assez punis , ils craindront notre présence qui leur prouvera toujours notre vertu & leur crime ; ils seront obligés de s'avouer menteurs , & de changer leurs discours , ou bien de passer pour des méchans dans l'esprit de chacun , ils seront forcés de nous estimer plus qu'eux , & s'il font quelque cas de la vertu , ils iront jusqu'à s'humilier par des excuses & des réparations avilissantes mais vous pleurez , vous paroissez au désespoir ... ce seroit pourtant

à moi à montrer toutes ces marques de douleur . . . d'ailleurs je ne vous ai pas remis ma cause . . . vous voulez ajouter au chagrin que je dois ressentir, celui de vous voir dévoré par l'affliction . . . St. Julien votre sensibilité me touchoit tant que je l'ai crue naturelle ; mais vous me feriez croire en la poussant trop loin que c'est un artifice pour me tromper ; outre cela, vous justifierez ainsi les soupçons qu'on forme , parce qu'on voudra trouver la cause de vos larmes. ----- Vous êtes aussi douce que sage , vous ne craignez-point la malice des autres , vous vous contentez de l'éviter par votre innocence , & de repousser ses effets par vos mépris . . . mais si cela vous touche peu , sachez que cela m'intéresse beaucoup ; je vois la cause de la vertu attaquée, la personne que j'aime le plus, calomniée Rose , pardonnez cet mot que je ne voulois pas dire , & auquel je pense toujours c'est ma vertu qu'on noircit, c'est celle de mon pere qu'on ose flétrir Rose , pourrois-je vous voir moins aimée & moins estimée sans souffrir la plus cruelle des peines ? ----- St. Julien , votre vivacité seroit fondée, si vous étiez le premier homme injustement déchiré . . .

mais c'est le fort de la vertu , son bonheur faisant le tourment des lâches qui ne veulent pas la pratiquer , les excite à l'accabler d'injustice pour la rendre malheureuse comme eux , mais ils ne sauroient en venir à bout ; vous avez vu ces petits nuages qui flottent le matin dans l'air ; quand une fois le soleil brille avec tous ses feux , ils disparaissent. ----- Mais Rose , vous vivrez avec ces serpents dont la langue empoisonnée fouille tout ce qu'elle touche ; vous ferez peut-être exposée à des affronts ... si cela arrivoit & que j'en fus le témoin ... ils vous haïssent , parce qu'ils vous craignent .. mais je ne le verrai pas. ----- Mon cher St. Julien , nous leur en imposerons en continuant à nous bien conduire , nous les ferons taire en n'excitant pas leur malice par notre courroux ... ils seront assez punis par notre insensibilité. ----- Eh bien , puisque je suis la cause de leur rage ... puisque je ne veux pas m'en venger , puisque vous ne le voulez pas ... je rendrai du moins à votre bonheur son éclat ... oui , je ferai ... Rose que j'ai si fort aimé ... vous ne m'en saurez peut-être aucun gré ... peut-être vous me blâmeriez ... Rose , je le veux , on vous es-

timera comme auparavant.... oui, on vous estimera comme vous le méritez... on m'estimera moi-même... je suis déterminé.... après tout, je suis maître de mes actions... ceci peut-être pourra vous plaire... Ah! Rose, cette idée me fait frémir.... mais on a attaqué votre honneur. -----Mais, St. Julien, qui vous a dit que mon honneur fût compromis... il y auroit bien peu de gens d'honneur dans le monde, si tous ceux que la calomnie attaque le perdoient. Mon honneur est à moi, il dépend de moi, ma conscience est son juge, & ma conscience m'assure que rien ne sauroit le flétrir. ----- Oui, je le fais fort bien, vous avez plus d'esprit que moi, mais j'ai plus de sensibilité que vous; c'est parce que vous êtes plus vertueuse que je ne le suis, que vous vous croyez plus hors d'atteinte : mais voilà justement la raison pour laquelle vous méritez tout leur respect; ils ne l'ont pas eu, eh bien, j'en souffrirai... vous ne voulez pas en tirer vengeance? je me punirai donc d'avoir été la cause de leur méchanceté... Vous prenez tout avec sang froid; eh bien, quoi qu'il puisse arriver, rien ne vous surprendra... Rose, vous saurez au

moins jusqu'à quel point St. Julien vous adore ; vous saurez ce qu'il peut souffrir pour vous venger ; qu'il ne craindra rien pour vous plaire ; il souffrira tout pour vous procurer le bien que vous vous refusez à vous-même , & son malheur pourra le flatter , puisqu'il le devra à sa chère Rose. Je vous quitte , la nuit s'approche , n'en parlons point aujourd'hui à nos parents , qu'ils passent encore une nuit aussi tranquille que la journée a été gracieuse pour eux. Adieu Rose . . . adieu ? ----- St. Julien , je compte que vous n'oublierez pas ce que je vous ai dit , vous vous souviendrez de la prière que je vous ai faite de renoncer à vos projets de vengeance : c'est à cette seule condition que je m'engage de ne rien dire aujourd'hui à ma mère de tout ce qui vient de se passer. --- Vous pouvez en être sûre , je ne me vengerai pas d'eux , ils ne le méritent pas ; je le promets à Rose , & les promesses qu'on lui fait , doivent durer comme l'amour qu'elle inspire. Mais adieu Rose encore une fois , adieu , ne m'oubliez pas , nous nous reverrons ce soir . . . Malheureux Du Tilléul . . . infortunée Melise . . . adieu , tous nos maux finiront un jour.

St. Julien se retira le cœur serré par le chagrin , il en étoit d'autant plus pénétré que Rose y paroïssoit moins sensible ; son esprit étoit encore agité par le projet qu'il méditoit ; il falloit qu'il se résolût à l'exécuter ; qu'il trouvât les moyens d'en venir à bout ; que de combats un fils chéri qui aime son pere doit avoir à soutenir quand il faut prendre le parti de le quitter , & de s'exposer à sa colere pour ne pouvoir pas consulter sa volonté. St. Julien les éprouva tous , car il étoit l'idole de Du Tilleul qui étoit à son tour la sienne ; enfin , il se détermina & ne s'occupa plus ensuite qu'à ramasser tout son courage pour ne pas montrer toute sa douleur , & ne pas faire connoître par-là ses desseins. Il se représentoit bien qu'il ne verroit plus Rose , & cette perspective étoit affreuse ; mais il voyoit de même qu'aussi-tôt que Melise & Rose apprendroient les bruits qui s'étoient répandus, elles quitteroient la maison de Du Tilleul, & seroient exposées par-là à la triste situation d'être sans ressource & sans amis : il aima donc mieux être malheureux que de les voir dans la souffrance ; il pensa qu'il lui en coûteroit moins d'abandonner la maison de son pere , que de les obli-

ger, en restant, à la quitter, & d'être ainsi le spectateur & la cause de la plus terrible de leurs infortunes.

Rose de son côté réfléchit sur tout ce que St. Julien lui avoit raconté, elle en vit les conséquences & déplora la rigueur de son état : elle se laissa aller dans ce moment à toute sa sensibilité qu'elle avoit modérée, afin de ne pas exciter par sa douceur la colere de St. Julien, & pour pouvoir calmer son agitation & prévenir les écarts de sa vivacité, en lui montrant son indifférence pour des événemens qu'il prenoit avec trop d'intérêt ; mais son cœur n'en fut pas moins trop déchiré. Que je suis malheureuse ! disoit-elle, la fortune m'a enlevé tous mes biens & elle me dispute mon honneur, elle ne l'aura pas ; elle m'envie ma vertu, elle me l'enviera toujours... mais oserai-je paroître devant mes accusateurs ? Si je ne rougis pas pour moi, je rougirai sûrement pour eux, & ils prendront ma rougeur pour la preuve de mon crime... Infortunée ! pourquoi suis-je encore au monde !... oh ! si tous ceux qui doivent passer des jours aussi pénibles mourroient, ils ne seroient pas à charge à eux-même & aux autres'... si ma mere ajoutoit

quelque foi à cette calomnie ; mais ma mere s'insulteroit elle-même , puisque je suis sa fille , & qu'elle m'a élevée ... si je perdois l'estime des gens de bien ... sans doute ils me la rendront quand je pourrois les persuader de l'innocence de ma conduite ô , vertu que j'ai toujours chérie & que je chéris encore , sont-ce là tes récompenses ? ... Quelle honnêteté dans St. Julien , il sentoît toutes mes peines comme je les sens à présent ... s'il méditoit cependant quelque chose pour me venger , ce seroit encore un nouveau chagrin pour moi ; mais il m'a promis de ne rien entreprendre , & il tiendra sûrement sa parole , car il est vertueux ... Je le verrai dans un moment à souper , pourrai-je rencontrer ses yeux ? ... La nuit couvre la nature de ses voiles lugubres , elle me plaît , il me semble que la noirceur qu'elle répand sur tout , peint bien l'éclat triste de mon ame , elle me laissera donc seule livrée à mes inquiétudes ; je souffrirai sans témoins , mais je ne verrai pas ruisseler mes larmes.

Après le souper , où Du Tilleul avoit montré cette joie pure qui remplit toujours le cœur de l'homme de bien ; il égaya la conversation par la peinture de son

bonheur; il témoigna à Melise combien il étoit charmé de la posséder , puisque sa sagesse augmentoit la sienne , & que sa sensibilité faisoit tous ses plaisirs ; il remercia le ciel de tous ces avantages , mais particulièrement d'avoir un fils qui méritoit sa tendresse par son exactitude à remplir ses devoirs , par son respect pour ses volontés , par sa sensibilité à son amour , par sa vertu & son humanité , il leur dit dans l'effusion de son cœur : oh ! mes enfans , ma joie ne vous touche-t-elle pas ? quand je vous vois heureux , j'en goûte une si douce , mes yeux se mouillent de larmes ; nous tenons le bonheur ; si nous le perdons , ce sera par notre faute. Union des cœurs ! charmes des ames ... approchez tous , que je vous embrasse ! que je voie toutes vos ames se confondre dans la mienne , & la mienne rester pour jamais dans les vôtres ... Mais qu'as-tu St. Julien ? tu me sembles moins gai , tu n'as pas volé comme autrefois , lorsque je t'invitois à venir recevoir ce gage de mon affection ? Qu'as-tu ? ----- Mon pere , je n'ai rien mon cœur est pénétré de votre amour ... il vous aime oui il vous aime je ne puis pas vous exprimer la vivacité de

ma tendresse---Mais tu pleures ---- je n'ai jamais reçu les baisers de mon pere que mes larmes n'aient arrosé ses joues ; j'ai toujours crainit que ce baiser ne fût le dernier... Mais où m'emporte mon attachement ? Cette idée qui vous prouve mon amour me fatigue & me tourmente oui si c'étoit le dernier ... oh ! le meilleur des peres , vous que j'ai tant aimez, vous, à qui je dois tout ... Excusez ma douleur, elle seroit bien fondée ----- Mais tu vois que ma santé, par la grace de Dieu, est ferme ... tu fais que la vertu prolonge les jours. Ne voudrois-tu pas partager notre joie?---- Mon pere , c'est justement parce que je la goûte dans toute sa force, que je crains plus de la perdre ... vous êtes donc content de votre fils ? c'est un plaisir bien grand pour lui d'entendre ainsi vos louanges ... Ah ! il voudroit bien mériter toujours votre approbation ; mais ... je ne fais, mon ame n'est pas à l'aise ... embrassez encore votre fils ... vous êtes heureux , vous avez trouvé dans Rose une fille , & dans Melise une amie. Rose ne pouvoit plus retenir ses larmes , elle favoit la cause de son chagrin , & connoissoit son amertume. St. Julien , mon bon frere , lui dit-elle , vous

paraîsez peu jouir du bonheur de votre pere, & vous semblez peu satisfait de notre séjour chez lui---Vous le verrez Rose; je suis né sensible, il y a des circonstances qui secouent l'ame & qui cachent la sérénité au milieu des larmes... demain je serai peut-être plus heureux, je le serai au moins autant que je pourrai l'être dans l'état où je suis... le souvenir des bontés de mon pere m'occupera sûrement & fera tous mes plaisirs... Rose flattera plus mon cœur, elle aura peut-être appris à me connaître... Bon soir mon pere, vous ne doutez pas sans doute de mon attachement... Melise, que mon pere aime pour ses vertus, & que je respecte autant que je la chéris, vous ferez toujours le bonheur de Du Tilleul... Rose... si mon cœur... mon pere, Melise, Rose jouissez de la félicité, je vois que je trouble la vôtre par mon attendrissement.

Du Tilleul fut étonné de la conduite de son fils; cependant elle le frappa moins, parce qu'il lui avoit déjà donné quelques scenes semblables. St. Julien a l'ame tendre, le sentiment le pénètre aisément; son cœur est bon, il me touche, souvent il m'a donné le délicieux spectacle de son amour;

souvent je l'ai vu s'attendrir ainsi sur mon fort ; mais jamais il n'a éprouvé des mouvemens aussi vifs ; jamais son ame ne s'est élancée avec autant de force hors de lui ; il a peut-être quelque chagrin qu'il veut me cacher : demain je lui parlerai , nous lui parlerons ensemble. Melise , votre sagesse & votre douceur lui seront nécessaires si je ne puis pas vaincre son infortune. Rose il vous aime , votre esprit enjoué l'égaie , vous voudrez bien me rendre mon fils. C'est ainsi que Melise & Rose quitterent ce pere tendre que cette scene touchante avoit fortement affecté.

Tout ce qui venoit de se passer ne tranquillisa point le foible cœur de la sensible Rose , c'étoient des chocs nouveaux & violens qui augmentoient la vitesse d'un corps qui avoit déjà une grande rapidité ; elle rassembla toutes ses idées , elle se représenta l'état cruel de St. Julien , elle se peignit le désespoir qu'annonçoit son visage , l'abattement de tout son corps ; elle se rappella tous les discours qu'il lui avoit tenu & tout ce qu'il avoit dit à son pere ; mais cela lui faisoit prévoir les événemens les plus malheureux ; tantôt elle craignoit quelque éclat de la part de St. Julien , mais

sa douceur naturelle la rassuroit ; tantôt elle s'imaginait que vaincu par sa douleur , il se livrait aux idées du désespoir , mais elle connoissoit sa sagesse & sa raison ; son ame agitée formoit mille projets qui se succédoient l'un à l'autre avec autant de promptitude qu'ils se détruisoient facilement , occupée par sa douleur , le sommeil fuyoit ses yeux. Toute la nature est tranquille à présent , disoit-elle , tous ses mouvemens sont suspendus , elle fait goûter à tous les êtres qu'elle compose le repos dont elle paroît jouir. La douce brebis ne craint pas la dent meurtrière du loup dont la férocité dort avec lui ; le malheureux , dont le jour a éclairé les infortunes , est heureux à ces heures par l'engourdissement de ses sens qui ont arrêté l'activité de son ame , & moi je veille pour le tourment . . . St. Julien , ton amour pour moi est la cause de toutes tes peines ; mais il fait aussi le sujet de ma douleur . . . Maison vertueuse & calme , je t'apporte toutes les compagnes du crime , l'angoisse & le chagrin. Sera-ce la récompense de leur générosité & le fruit de ma reconnaissance ?

Au milieu de toutes ces agitations , son corps fatigué par le travail de son ame se

livra au sommeil ; mais ce fut encore un sommeil affreux, elle fit un songe effrayant ; elle se voyoit près d'un antre profond obscurci par les feuilles sombres du faule & du sapin , où rouloit avec un fracas horrible un torrent noir & épais ; des monceaux de roches pelées & sans verdure couvroient un sable aride ; cette caverne étoit éclairée par les sillons tortueux des éclairs qui pénétoient dans ce séjour de désespoir & d'horreur. Les coups redoublés du tonnerre, un vent impétueux qui faisoit crier les branches des arbres qu'il courboit, rendoient ce spectacle encore plus épouvantant ; elle approche de ces lieux redoutable , elle y vit un homme couché, il étoit pâle & défait , il avoit les yeux éteints , ses habits étoient déchirés , son corps couvert de sang, il ne lui restoit d'autres mouvemens que les convulsions de la mort , & d'autre voix que des plaintes aiguës : elle reconnut cependant encore St. Julien sous les traits de cette figure mourante, qui prononçoit son nom & qui l'appelloit fréquemment. Rose... Rose... je meurs au plaisir , j'ai quitté pour toi la maison paternelle , on respectera ta vertu & la mienne , sois heureuse , c'est assez que

je souffre ; mais pense que tu dois à mon pere les consolations que je ne puis lui donner. Tout de suite après qu'elle eut entendu ces mots , le Ciel s'éclaircit , la nature reprit ses couleurs gaies qui réjouissent l'ame , & Rose vit paroître une figure Angélique qui releva St. Julien & le pria de le suivre , tandis qu'il prit lui-même la main de Rose , & le ramena dans une maison magnifique , où on voyoit pour devise le BONHEUR AVEC L'AMITIÉ.

Le frémissement de Rose , la peur qu'elle avoit ressentie , le contraste singulier des deux parties du songe qu'elle avoit fait , les larmes qui mouilloient ses yeux la réveillèrent. Il y avoit déjà long-tems que le jour avoit paru , elle se leva avec précipitation , & quoique Melise eût pris soin de la mettre au dessus de ces préjugés ridicules qui tourmentent souvent plus que des objets réels , en lui persuadant que les songes ne sont que des images décousues , formées par une imagination que la raison n'a pu conduire , elle courut pour s'informer de St. Julien. On le cherchoit déjà depuis quelques heures , sans pouvoir le trouver , & sans savoir de quel côté il auroit tourné ses pas ; personne ne l'avoit

appèrçu. Du Tilleul surpris, se rappelle ce qui s'étoit passé le soir auparavant, il crut découvrir la cause de son attendrissement dans la fuite qu'il projettoit, il se livre à toute l'amertume de ses regrets, & à toute la violence de sa douleur. Je n'ai donc plus de fils, disoit-il, St. Julien, tu n'as plus de pere; mon cœur pourroit-il supporter cet événement, & le tien n'en est-il pas tourmenté? Rose le trouva dans ce moment, où regardant le Ciel avec des yeux égarés, il tenoit ses bras roidis vers la terre avec ses mains jointes. Rose avoit ses cheveux épars qui flottoient sur son col & retomboient sur son front, son œil étoit farouche, son visage rouge, son habillement en désordre. Du Tilleul la voit sans lui rien dire; Rose encore plus abymée par ce spectacle y découvre la certitude de la fuite de St. Julien, qu'on lui avoit déjà annoncée, elle se jette aux pieds de ce vieillard désolé. Punissez-moi, cher Du Tilleul, lui dit-elle, je suis coupable de tout ce qui fait votre chagrin... éloignez de vous des femmes qui troublent mon bonheur... votre fils m'aimoit... il n'a pas été content de la plus vive amitié, voilà ce qui a fait le commencement de

ses peines... on a parlé dans le village de son amour pour moi, on a terni sa vertu, la vôtre, celle de ma mère, & la mienne; il en fut douloureusement affecté, je n'ai pu réussir à le calmer, il a sans doute entrepris quelque chose pour faire taire ces calomniateurs, malgré la promesse que je lui avois fait faire de ne se venger que par ses mépris. O ! Du Tilleul, pouvez-vous me voir encore ? J'irrite vos chagrins, les miens s'augmentent, les malheurs nous accompagnent & nos maux tombent sur vous... Etiez-vous fait pour voir jamais l'infortune, & devons-nous en être l'occasion ? Du Tilleul ne répondoit rien, il releva Rose qui vouloit rester à ses pieds. Je vais rendre ma mère, continua-t-elle, la plus malheureuse des femmes, en lui apprenant le sort de votre fils... Hélas ! elle le fera autant que moi. Pauvre femme ! tes jours ne se multiplient que pour te faire voir de nouveaux malheurs, & les miens ne commencent qu'afin d'éclairer toujours des chagrins... je n'ai jamais connu la prospérité; mais vous, qui l'avez goûtée, & qui la perdez, quel coup pour votre cœur ! quelle peine pour le mien ! Aujourd'hui, sûrement aujourd'hui, vous ne verrez plus devant vos yeux des

personnes qui remplissent d'amertumes le cœur d'un homme qu'elles chérissent , & pour lequel elles ont fait tant de souhaits. En finissant ces mots , elle disparut comme l'éclair, & Du Tilleul ne put la rappeler.

Rose alla tout de suite auprès de sa mère qui jouissoit avec plaisir de la beauté du tableau que lui offroit la nature , lorsqu'elle lui fit le récit de tous ces événements , elle lui peignit le triste état où elle avoit laissé leur bienfaiteur, elle le fit comme son imagination le lui figuroit , c'est-à-dire , en le représentant avec le courroux d'un homme au désespoir , que leur vue rendroit sans doute encore plus malheureux ; aussi elle l'exhorta à quitter cette maison que leur séjour ne pouvoit que rendre plus horrible. Déjà elle se dispose à tout préparer pour ce départ , elle ouvre tous les armoires , elle jette avec confusion au milieu de la chambre les choses qui lui appartenoient , son affliction lui donnoit des forces , elle commençoit à en faire des paquets , quand Melise ne pouvant plus soutenir la rigueur de cette nouvelle désolation , & son cœur succombant à son chagrin , elle perdit ses forces , elle tomba par terre sans souffle , la pâleur de

la mort couvroit déjà son visage , & ses membres sans mouvemens suivoient la main qui les tenoit. Rose épouvantée pousse les cris du désespoir , c'est en vain qu'elle appelle , toute la maison occupée à chercher St. Julien , & distraite par l'affliction de Du Tilleul ne peut l'entendre , ses cris redoublent , mais ils ne sont pas plus heureux ; elle veut essayer de relever sa mere , mais le saisissement où elle étoit ne lui permet pas de le faire , elle se couche alors par terre à côté de Melise , de torrens de larmes s'échappent de ses yeux , elle veut appuyer contre son sein palpitant la tête de sa mere qui ne pouvoit plus se soutenir , elle cherche à la rechauffer par son souffle , à faire passer son ame au dedans d'elle , pour ranimer son corps qui n'avoit plus de mouvement ; les yeux de Melise souleverent alors un peu leur pésantes paupieres. Du Tilleul entra dans ce moment. Ce spectacle glaça son ame. Rose s'écrie avec vivacité , ma mere , ma mere se meurt , & continua à faire entendre les cris de la douleur la plus affreuse. Du Tilleul empressé fait apporter les secours les plus prompts ; Melise revint à elle-même , & se trouva étendue sur le plancher dans

les bras de sa fille qui la couvroit de ses pleurs, elle se souleve avec peine, & joignant ses mains, elle s'écria avec ceton qui peint si bien la misere. Pourquoi la mort dont j'ai vu les approches n'a-t-elle pas fini mes jours? Faut-il que je sente encore ce malheur qui a fait sur moi la plus profonde impression?.... Si je pouvois voir le bienfaisant Du Tilleul consolé, si je pouvois le voir avec son fils dont nous l'avons privé... ah ! que je jouisse du bonheur de tous les deux, ou que la mort m'empêche de souffrir toutes leurs peines.

Du Tilleul s'attendrit de nouveau en entendant parler Melise, il admira sa vertu & chercha lui-même à la consoler. Il leur demanda la continuation de leur amitié & de leurs soins, il la leur demanda par sa douleur dont elles voyoient toute la force, & qu'elles seules pouvoient diminuer. Appercevant ensuite le désordre de leur appartement, il jugea quel étoit leur dessein; il les accusa de barbarie & d'injustice; il se plaignit de leur peu de compassion. Vous avez donc pu me voir malheureux, vous avez cru pouvoir me quitter, lorsque j'avois le plus besoin de vos secours... mais les infortunés sont

injustes , votre sensibilité dirigea votre conduite , mais elle est aveugle... Mon fils , si tu avois pu prévoir la douleur de ton pere.. Si tu avois pu penser à Rose désespérée , craignant pour les jours de Melise... si tu pouvois croire que tu as introduit pour la premiere fois dans ma maison les soucis amers & les larmes cruelles... Oh ! mon fils , tu serois touché de nos peines , & sensible à celles que tu ressentirois... oui , tu reviendrois bientôt bannir nos chagrins & nous rendre à la joie. Il regardoit avec intérêt Melise & Rose qu'il appelloit ses enfans , il défait lui-même leurs paquets , il les remet à leur place & leur dit en les quittant , si vous ne voulez pas combler mes malheurs , il vous faut rester avec moi pour les adoucir ; je n'ai plus d'espérance qu'en vous , & je dois mériter votre tendresse par celle que j'ai pour vous.

St. Julien avoit quitté la maison paternelle , dans ce moment où son pere lui donnoit les plus grandes marques de son amour , & où lui-même attendri lui témoignoit sa douleur & ses craintes. Il s'achemina avec ses réflexions vers la capitale où il espéroit de n'être pas découvert & de trouver facilement les moyens de subsister.

S'il lui fallut bien du courage pour former ce plan, il ne lui en fallut pas moins pour le remplir; il aimoit extrêmement son pere, il adoroit Rose, il étoit chéri de ses camarades, il quittoit une maison gracieuse, il falloit qu'il donnât le plus grand des chagrins à son pere, qu'il oubliât tous ses amis, qu'il renonçât à voir Rose, à l'entendre, à lui parler; qu'ils s'exposât aux horreurs de la misere & aux chagrins de la dépendance; il sentoit tout cela: aussi il n'eut pas plutôt quitté sa maison, que toutes ces idées vinrent en foule se présenter à son esprit. Il avoit déjà marché pendant quelque tems à la lumiere de la lune, lorsqu'étant monté sur une petite colline, il apperçut les lieux qu'il abandonnoit: il ne put résister à les voir encore une fois, il s'assit pour les considérer, & disoit en lui-même en versant beaucoup de larmes: Maison qui fit autrefois mes plus cheres délices, je te vois peut-être pour la dernière fois. Pardonne, tendre pere à un fils qui t'aime & qui porte le poignard dans ton sein: tu pleureras pour la première fois, & j'en ferai la cause; si du moins tes larmes pouvoient être payées par celles que je répands. Il n'y a qu'un

moment qu'il me peignoit tout son bonheur... demain il desirera peut-être de n'être pas né. Demain... mais je ne pourrai pas lui souhaiter le bon jour.. je ne pourrai pas recevoir ses vœux.... ah ! quel jour se levera & pour lui & pour moi... il sera malheureux... je le ferai bien plus que lui... Mais je le ferai pour rendre Rose heureuse. Je veux partir, si je restois davantage, mon cœur s'amolliroit, mes résolutions s'affoibliroient, & je n'aurois rempli qu'à moitié le devoir que je m'impose, je serois alors plus foible que si je n'avois pas osé en former l'idée. Il partit ainsi & parvint au lieu qu'il avoit choisi pour son séjour. Sa vertu, sa patience, son travail & son adresse lui firent trouver les moyens d'égayer ses chagrins & de vivre honorablement.

Les habitans du village ne tarderent pas à apprendre les suites affreuses de leurs calomnies ; ils surent que Melise avoit été sur le point de mourir, que Du Tilleul qu'ils estimoient tous, étoit au désespoir, & que St. Julien avoit abandonné sa famille ; ils jugerent bien par-là que le départ de ce jeune homme étoit une suite de leur injustice, puisqu'il avoit suivi le moment
où

Où le bruit scandaleux qu'ils avoient élevé, s'étoit répandu, mais ils le regarderent aussi comme le garant de sa vertu & de celle de Rose, parce qu'il ne pouvoit être que le fruit de la conscience la plus scrupuleuse & du sentiment le plus délicat. Ils vinrent donc avouer leur tort à Du Tilleul & à Melise, leur demander excuse, & les prier de leur rendre leur attachement qu'ils vouloient s'efforcer de mériter. Rose ne put les entendre sans impatience. Melise les reçut avec bonté, & Du Tilleul leur parla avec douceur, en diminuant à leurs yeux leur faute pour diminuer leur humiliation.

On ne put s'empêcher d'admirer la générosité du procédé de St. Julien, son pere tout affligé qu'il étoit, vit tout ce que cette action avoit de beau & de noble; Melise en étoit étonnée, & Sophie y fut sensible, elle n'avoit pas alors de l'amour pour lui; mais son estime & sa reconnoissance lui auroient tenu lieu d'amour, elle le croyoit digne de son cœur, & elle le lui auroit donné avec sa main, si elle avoit pu découvrir le lieu de sa retraite. Melise même l'encourageoit dans ses idées, elle lui faisoit sentir que quoiqu'elle pût espérer encore un époux qui lui rendroit l'éclat

de sa naissance, il seroit difficile de trouver quelqu'un qui eût plus de vertu, & que comme le bonheur des mariages dépendoit du cœur dont la pureté & le sentiment font la solidité, en entretenant l'estime mutuelle qu'on doit avoir l'un pour l'autre, en donnant de nouvelles forces à l'amitié & de nouveaux charmes aux actions; il valoit infiniment mieux épouser la vertu & le sentiment qui rendent heureux, que de l'or ou des titres qui ne laissent que la facilité d'être pompeusement chagrin.

La terre dont dépendoit le village qu'habitoit Melise, changea de Seigneur, & au lieu d'un maître, qui ne la connoissoit que par les rentes qu'il pouvoit en tirer, sans la connoître par le bien qu'il auroit pu y faire; elle eut Dorville qui étoit un homme de trente ans, devenu philosophe par l'absurdité du monde qu'il avoit vu, connoissant les hommes, abhorrant leurs défauts, démêlant ce qui leur donnoit naissance, d'avec ce qui étoit naturel au caractère, & déterminant avec justesse les buts qu'ils se propoisoient, il s'étoit rendu la pratique de la vertu nécessaire & facile; en apprenant à bien apprécier les

objets; aussi il estimoit les hommes par leur mérite & leurs talens, il aimoit leur cœur, compatissoit à tous leurs maux, & s'occupoit sans cesse à les soulager. Il ne cherchoit pas à orner son esprit pour augmenter son amour-propre, ou tyranniser les opinions de ceux qu'il voyoit; mais afin d'être utile à ses amis, peut-être à sa patrie, & pour essayer de l'être au genre humain entier.

Dès qu'il fut venu dans ce lieu qu'il avoit acquis, il charma tous les cœurs par son affabilité, sa douceur & sa politesse; il eut aussi la satisfaction de s'entendre bénir de chacun, & de penser qu'il n'avoit pas acheté une terre aride, mais qu'il posséderoit avec elle les cœurs de tous ceux qui l'habitoient. Il voulut connoître ces hommes qu'il vouloit rendre heureux, il invita donc toutes les personnes du village à différentes fois pour venir dîner au château, il s'informa de chacun quelle étoit sa fortune? Quels étoient les moyens qu'ils avoient pour s'entretenir, & pour faire subsister leur famille? Il leur demanda quelles étoient les taxes qui leur étoient imposées? & il les corrigea en les proportionnant à leurs situations. Pour les en-

gager à travailler avec génie , il promit des récompenses à celui qui réussiroit le mieux dans ses entreprises. Tous ces gens là virent un pere en Dorville ; il vit aussi dans chacun d'eux un enfant. Comme les détails où il entroit, étoient si grands , Du Tilleul crut devoir lui apprendre l'histoire de Melise & de Rose , depuis qu'elles habitoient ces lieux ; ici il ne s'éleva qu'une voix , mais elle étoit formée par celle de tous ceux qui étoient présens, toutes les bouches s'unirent pour chanter leurs louanges , pour exalter leur vertu , leur patience & leur douceur ; d'autres peignoient la beauté de Rose , sa modestie & sa naïveté ; d'autres traçoient la haute sagesse de Melise , sa prudence consommée & ses talens divers. Dorville commence à desirer de les connoître , il est surpris de ne pas les voir avec les autres femmes du pays. On lui apprend qu'étant étrangères, elles n'ont pas cru être obligées de se présenter devant lui ; qu'elles ne vouloient point affliger son cœur par la vue de deux infortunées que la mort seule pouvoit rendre à la félicité ; qu'elles faisoient des vœux sinceres pour le succès de ses desirs , & lui demandoient bien humblement sa protection.

Cette conduite singulière fixa l'attention de Dorville, & excita toute sa curiosité ; il voulut les voir , il chercha les moyens de pénétrer dans leur retraite ; mais Melise constante dans ses principes , refusa constamment de le recevoir. Elle avoit perdu l'habitude de voir des gens de la ville qu'elle ne pouvoit aimer, d'ailleurs, elle craignoit de se faire connoître par ses manières , ou de trouver quelqu'un avec qui elle eût vécu. Outre cela, sa situation lui paroissoit encore humiliante , elle ne pouvoit pas se résoudre à faire des connoissances qui lui rappelleroient trop son ancien état, & sa fille étant dans un âge où tout peut devenir dangereux , elle vouloit au moins n'avoir rien à se reprocher. Quoique Dorville sentît son desir de voir Melise s'accroître par les obstacles qu'elle y mettoit , il étoit trop honnête pour la forcer à le satisfaire par ses importunités ; il craignoit de lui faire de la peine , & il vouloit plaire à chacun. Il arriva même qu'un jour qu'il les aperçut de loin assises à l'ombre des arbres , il ne voulut point les aborder, & se contenta de s'approcher assez près d'elles pour les voir, mais pas assez près, pour leur

causer des inquiétudes. La Majesté de Melise fit impression sur lui , & les traits de Rose restèrent gravés dans sa mémoire ; il les plaignit de tout son cœur en formant le dessein de leur être utile. Mais ce fut en vain qu'il essaya de découvrir l'origine de leur malheur ; il jugea seulement à leur maintien , aux différens traits qu'on lui avoit raconté de Melise , qu'elle devoit être une femme d'un génie supérieur , & qu'elle devoit avoir reçu la plus brillante éducation. Tout cela n'étoit encore que des soupçons , mais les soupçons intéressans rendent curieux.

Il chercha donc les moyens d'adoucir un peu leur état qu'il croyoit fort malheureux ; on ne juge les autres que par les idées qu'on peut avoir , ou par les événemens qu'on a vu ; il s'imaginoit donc que Melise devoit être absolument sous la dépendance de Du Tilleul , puisqu'il lui faisoit du bien ; mais il ne savoit pas encore que la bienfaisance est modeste , & que la récompense qu'elle exige est le sentiment seul du bien qu'elle fait parvenir , sous des prétextes spécieux , les bienfaits qu'il leur croyoit nécessaires ; mais Melise les renvoya tous avec autant d'élévation

que de politesse , & fatiguée par ses tentatives qu'il réitera, elle lui écrivit.

La reconnoissance , Monsieur , est la vertu de mon cœur , comme la sensibilité paroît celle du vôtre. Je suis pénétrée de vos bontés , permettez-moi de ne pas les recevoir. Si je suis malheureuse , je ne suis pas abandonnée , & si j'ai été dans l'indigence , mon sort ne m'expose pas à ses horreurs. L'amitié a fait cesser ma misère ; mais la délicatesse de mes sentimens ne me permet pas de devoir à d'autres qu'à mes amis les avantages qu'ils me procurent. D'ailleurs , mes plaintes n'ont jamais résonné à vos oreilles , & mes plaintes seroient aujourd'hui injustes. Oubliez donc , s'il vous plaît des infortunées qui se feront un plaisir de penser à la beauté de votre cœur , qui vous estimeront tant que vous les respecterez , & qui s'empresseront à faire des vœux pour votre conservation , puisqu'elle est si utile au bonheur des hommes qui vous environnent.

Dorville fut très-étonné de recevoir cette lettre ; il fut d'abord choqué de la fierté avec laquelle elle étoit écrite , & du mépris apparent qu'on y faisoit de ses prétendues faveurs. Cependant en y réfléchissant davantage , il se rappella la noblesse de l'ame de Melise , & toutes les raisons qu'il avoit

de croire qu'élevée d'abord à un rang distingué , l'infortune cachoit l'éclat de sa naissance , sans lui ôter le sentiment de son ancien état. Ces réflexions firent croître son estime pour elle , & irritèrent l'envie qu'il avoit de les connoître parfaitement. D'ailleurs , l'image de Rose qu'il avoit eu occasion de voir quelquefois , se gravoit de plus en plus dans son cœur , & lui rendoit plus nécessaire la connoissance de Melise.

Au lieu de ces recherches , & pendant qu'il s'occupoit à recueillir toutes les particularités de leur histoire , il y en eut deux qui le frappèrent , la conduite de St. Julien qui annonçoit le plus violent amour avec le cœur le plus généreux , & qui lui montrait par-là un rival redoutable. Il ne fut pas moins étonné de l'événement qu'il avoit dépouillé Melise du petit fonds qu'elle avoit acheté , dont elle avoit joui pendant quelque tems , & dont elle avoit été cruellement dépossédée par l'ignorance de son prédécesseur & la barbarie de son Intendant. Il prit donc le parti de rendre à Melise ce qu'on lui avoit enlevé avec si peu de raison ; il s'occupa avec chaleur des moyens les plus propres pour réaliser son projet ,

& implora pour en venir à bout la protection de Du Tilleul ; il lui prouva donc qu'il étoit de son devoir de redresser les fautes qu'avoient commis les possesseurs de la terre qu'il avoit achetée, que s'il l'avoit acquis comme un homme qui y cherchoit son intérêt, ce n'étoit pas pour justifier des injustices, encore moins pour en tirer quelques fruits ; qu'ayant reconnu la grandeur du tort qu'on avoit fait à Melise, il en deviendrait le complice, s'il ne réussissoit pas à le réparer, & que ce tort étant de nature à être corrigé par l'œil vigilant des loix, il vouloit faire de bon gré une chose à laquelle on pouvoit le forcer un jour, & s'éviter des procès qui causeroient son dishonneur, s'il permettoit qu'on les lui suscitât. Il parla avec cette éloquence qu'anime le desir de venir à bout d'une entreprise qui flatte, & l'enthousiasme que fait naître l'idée utile à une personne qu'on respecte.

Du Tilleul s'intéressoit trop au sort de Melise pour ne pas voir l'avantage des propositions de Dorville, mais quoiqu'il sentît combien il lui en coûteroit de ne plus vivre avec Melise, & de mener des jours solitaires & tristes, qui ne seroient plus égayés par une compagnie intéressante, il

se chargea cependant avec plaisir de cette commission qui devoit influer aussi désagréablement sur son bonheur ; il remercia même Dorville en son nom avec la vivacité la plus touchante & la plus sincère.

Du Tilleul raconta à Melise & à Rose, la conversation qu'il avoit eue avec Dorville ; mais en mettant dans son récit toute la joie qu'un événement aussi heureux devoit lui causer, il ne put cacher la douleur que lui faisoit éprouver l'idée de sa séparation d'avec elles. Melise fut sensible à l'attendrissement de Du Tilleul , & lui témoignabientôt sa façon de penser. La conduite de Dorville , lui dit-elle , est trop pressante pour être naturelle ; mais sans m'en défier je dois au moins l'approfondir. ----- Melise vous oubliez sa justice naturelle , sa conscience , l'attention scrupuleuse qu'il paroît avoir porté au tort qu'on vous a fait , & les raisons qui l'ont déterminé à les réparer. ----- Du Tilleul , les soupçons sont injurieux , je le fais , je m'indigne contre moi-même en les formant ; mais la méchanceté des hommes semble faire leur apologie ; vous habitez la campagne , & vous n'y avez connu que des gens vertueux ou de petits méchans. Quand on est sim-

ple, naturel, sans intérêt à se cacher, on ne peut pas avoir de grands vices, ils sont trop affreux pour se laisser voir nus, ils feroient peur même à ceux qui les ont; à la ville où ils habitent on les déguise, & sous les dehors les plus gracieux, on cache pour l'ordinaire des cœurs corrompus & menaçans. --- Melise vous me faites trembler... mais Dorville a montré par toutes ses actions qu'il aimoit la vertu.--- Vous savez que j'ai le bonheur de croire à la vertu; ne craignons pas de la voir, le procédé de Dorville est beau, il est grand, mais il est trop beau & trop grand pour un homme qui doit être intéressé. Il n'est pas coupable de l'injustice qu'on m'a faite, il en a acheté le fruit, il lui appartient sans y avoir participé; d'ailleurs, je ne voudrois pas devoir ma reconnoissance à toutes sortes de personnes; je savois, Du Tilleul, que vous estimeriez la mienne; je n'ai donc pas craint de m'abandonner à vous; mais pour ce Dorville que je ne connois pas, qui me poursuit pour recevoir un bienfait, comme un autre me poursuivroit pour me faire du mal: en vérité, je ne veux lui avoir aucune obligation.--- Je vous réponds de

sa droiture, le bien que vous avez entendu publier de lui, celui qu'il a fait sous mes yeux, mon empressement à vous faire accepter ses offres, le malheur que j'éprouverai si vous les recevez suivant mes desirs, car je serai alors sans consolations. O Melise ! la lumière n'est pas plus pure que le fond de son cœur ; mais écoutez tout le village, il ne forme qu'une voix pour applaudir à ses vertus & célébrer sa bienfaisance. ----- Eh bien, Du Tilleul, vous me persuadez de l'honnêteté de ses vues, j'aime à les croire telles ; mais vous ne me prouverez jamais que je suis dans le cas de recevoir de lui tout ce qu'il veut me donner : car si je vous suis utile, je vous dois mes soins ; si je puis contribuer à votre bonheur, je vous dois le sacrifice du mien. Ah ! Du Tilleul, la reconnaissance, l'amitié, me font tout oublier pour le conservateur de mes jours, pour le père de ma fille, pour le protecteur de son innocence. Je ne veux voir que lui, je ne veux penser qu'à lui ; quand je n'aurai point d'autres raisons pour refuser les présents de Dorville, celle-ci doit me suffire ; je ne veux plus en entendre parler. Melise prit en finissant les mains de

Du Tilleul qu'elle arrosa de ses larmes. Rose se joignit à sa mere, & après avoir soupiré profondément, elle ne put s'empêcher de lui dire. Permettez que Rose tienne la place de St. Julien qu'elle vous a enlevé : toute son ambition est de réparer s'il est possible, ou du moins de diminuer les maux de son absence; approuvez mon zele & ne montrez pas votre colere contre moi en refusant mes consolations. Du Tilleul fut très-sensible aux témoignages d'affection de Melise & de Rose, & parut approuver leur raison pour refuser les offres de Dorville; il les remercia de leur complaisance & leur fit honneur de leur sacrifice.

Dorville étoit impatient de savoir la maniere dont Melise auroit reçu le dernier trait de sa générosité; lorsque Du Tilleul lui annonça leurs refus, il fit alors éclater son ressentiment, il accusa Melise d'obstination & d'inflexibilité, loin d'y reconnoître sa vertu, il prétendit qu'elle étoit jalouse de sa reconnoissance, & qu'il y avoit dans sa conduite autant d'insensibilité pour son bonheur & celui de sa fille que d'ingratitude pour ses propres bienfaits. Du Tilleul chercha à le dissuader de ses idées

en lui rapportant une partie des raisons de Melise ; alors Dorville lui dit. Et bien , vous êtes leur tuteur , je vous remets le contrat qui leur assure la possession de ce bien qui leur appartenoit , gardez-le , je le veux ; si Melise le refuse , Rose ne doit pas en être privée , & vous , qui leur servez de pere , vous devez les obliger à le recevoir , ou en disposer à leur fantaisie ; pour ce qui me regarde , ce bien mal acquis rendroit le reste de mes biens horrible à mes yeux , & diminueroit le bonheur dont je veux jouir. Si pour les engager à recevoir ce fonds qui n'a jamais pu être à moi , vous voulez y mettre la condition de veiller à l'économie de mes biens pendant mon absence , j'y consens. Leur délicatesse sera moins blessée , mais je serai moins satisfait. Du Tilleul fut touché de la sublimité de cette action , il se chargea du contrat & du soin de le faire accepter. Ce sont vos affaires , ajouta Dorville , dès à présent ce fonds ne plus à moi , il est à vous ou bien à elles. Dites-leur que je ne veux aucun remerciement , que je refuse de les voir ; faites-leur mes complimens & assurez-les que je parts dans peu de jours. Melise & Rose ne se crurent plus

maîtresse de leurs actions , elles sentirent fort bien qu'il ne leur restoit d'autre parti à prendre que celui d'accepter les offres de Dorville aux conditions qu'il leur avoit imposées ; mais comme il avoit refusé les témoignages de leur reconnoissance, Melise résolut de lui écrire.

Votre procédé , Monsieur , est aussi noble , que ma conduite est éloignée de mes principes ; votre procédé est trop généreux pour écouter encore mon amour-propre & pour faire taire la reconnoissance qu'il exige , j'accepte vos bienfaits parce que votre cœur les distribue ; je les accepte avec les conditions que vous avez eu de la peine à y attacher , mais elles me flattent , puisqu'elles me rapprochent d'un Etre aussi bon que vous , & me procurent l'avantage de vous être utile. J'ai une grace à vous demander , vous devez m'en éviter le refus ; permettez-moi de venir vous prouver que l'orgueil ne me fit point rejeter vos présents , que je fais sentir les effets de la vertu , mais que je fais aussi ce que la vertu m'ordonne , & que je suis persuadée que chaque état a ses vertus particulières.

Melise pria DuTilleul de rendre cette lettre à Dorville , mais en même temps elle lui promit de continuer à vivre chez lui ,

en l'assurant que la fortune que Dorville lui rendoit ne pouvoit la flatter , que parce qu'elle lui donnoit l'espérance de n'être plus à charge aux autres, qu'elle ne diminueroit jamais l'étendue des devoirs qu'elle s'étoit imposée , qu'elle ne pouvoit imaginer de plaisir qu'en les remplissant avec exactitude, & que si elle cessoit de recevoir des bienfaits, sa reconnoissance n'en feroit pas moins éternelle. Du Tilleul la remercia de nouveau, & lui témoigna quelle rendoit la joie à son cœur en lui promettant de vivre avec lui , & lui faisoit voir un avenir heureux , puisqu'elle vouloit bien lui continuer ses soins & ses attentions.

La lettre de Melise plût beaucoup à Dorville , il pria Du Tilleul de l'accompagner pour faire sa visite à ses deux infortunées & les prévenir ainsi dans leurs desseins, il les trouva dans le moment où occupées à rendre graces à l'Eternel de ses bontés, elles prioient pour ces êtres qui cherchoient à lui ressembler en faisant du bien. Quel spectacle ! Melise & Rose étoient à genoux, l'ardeur & leur zele avoit répandu sur leur visage, je ne fais quoi de divin, leurs yeux tournés vers le ciel sembloient animés d'un feu nouveau ; la joie & le contentement éclatoient

éclatoient dans tous leurs traits , elles étoient semblables à ces Anges qui se pénètrent de la majesté du Tout-Puissant , auprès duquel ils assistent sans cesse ; ce fut alors que Dorville & Du Tilleul entrèrent sans être apperçu ; Melise disoit , avec cette piété qui charmeroit l'Athée ; ô toi ! qui nous créas à ton image , tu t'intéresses à ceux qui la conservent dans leurs semblables , par leur bienfaisance & leur humanité ; nous sommes donc sûrs d'être exaucés lorsque nous te prions de répandre tes graces les plus précieuses sur ces hommes que tu donnas à la terre en ton amour , qui font la joie des infortunés , par la bonté de leur cœur , l'honneur du genre humain par leur vertu , & le bonheur de leur pays par ta protection qu'ils lui assurent. C'est ainsi qu'elles exprimerent leurs vœux ; mais il est impossible de décrire ce ton qui peint le cœur , cette vivacité qui nous montre l'ame , cet enthousiasme qui annonce la pureté des desirs. Dorville & Du Tilleul sont ravis en extase , des profonds soupirs gonflent leur poitrine , ils tombent à genoux & sont forcés de servir le Dieu de Melise & de Rose , ils le prièrent pour elles ; ils conti-

nuent de le prier avec elles , jusqu'à ce qu'elles eussent rempli ce devoir religieux qu'on néglige , & dont on ignore le plaisir , parce qu'on ne le remplit pas comme il faut. Elles se leverent alors pour retourner à leurs affaires.

La piété est modeste , elle veut bien être exacte à remplir ses devoirs , mais elle fuit les témoins , & se contente de l'approbation de sa conscience. Rose & Melise furent aussi très-étonnées quand elles virent Dorville & Du Tilleul dans leur chambre , elles le furent bien davantage quand elles remarquerent , en les voyant se lever , l'attitude où ils avoient été ; alors Dorville , s'adressant avec vivacité à Melise , lui dit : C'est de vous que nous voulons apprendre la vertu ; pardonnez à notre indiscretion en faveur du plaisir que vous nous avez procuré , & des délices que vous nous préparez pour l'avenir ; nous avons entendu des Anges célébrer leur Dieu , & nous voulons les imiter. Melise interdite est embarrassée dans ses réponses : nous avons rempli , leur dit-elle , un devoir qui a fait notre consolation dans nos peines , il a adouci tous nos malheurs , il nous a soutenu contre le désespoir , &

nous a procuré des momens agréables lors même que les angoisses les plus affreuses nous environnoient . . . Mais Du Tilleul , vous avez abusé de notre confiance . . Dorville nous devons vous aller voir pour . . . ----- Melise vous oubliez mes conditions , & j'ai voulu vous prévenir . . . Vous avez en moi un ami de plus . . . dites que le titre que je me donne vous plait , c'est toute la reconnoissance que j'exige-----Je tacherai de le mériter , mais il me fera bien difficile. Dorville dîna avec elles chez Du Tilleul ; il crut alors se rappeler d'avoir vu Melise , mais cela ne lui donna pas cependant de nouvelles lumieres sur son état. Ce n'étoit qu'un souvenir vague & incertain. Il ne put voir Rose & s'entretenir avec elle sans lui trouver la vertu de sa mere , sa force d'esprit & sa raison ; l'intérêt qu'il prenoit à elle s'augmenta d'autant plus qu'il la vit plus souvent ; il redoubla l'attachement & l'estime qu'il avoit pour Melise , son admiration & peut-être son amour pour Rose , crûrent en même tems ; il ne souhaitoit plus que de savoir l'histoire de ces femmes vertueuses , mais il ne put pas en venir à bout. Melise seule la savoit , & Melise étoit maîtresse de son secret.

Rose eût été insensible si elle n'avoit pas aimé d'Orville , elle fut touchée par ses vertus , gagnée par ses graces , enchantée par sa politesse ; étonnée de son esprit ; elle le comparoit toujours avec les jeunes gens qu'elle avoit connu jusques alors , & la comparaison lui étoit bien avantageuse ; aussi Rose qui n'avoit point encore connu l'amour , le vit alors maître absolu de son ame. Les charmes de Rose firent la même impression sur le cœur de Dorville ; la campagne porte naturellement à la tendresse , elle semble inspirer quelque chose qui favorise ce sentiment ; l'habitude que l'on y prend de se voir , la liberté qu'elle permet , les réflexions qu'elle fait naître , les distractions qu'elle bannit , l'avantage qu'elle a de rendre les femmes plus aimables , parce qu'elle les rend plus naturelles ; tout cela dispose d'avantage à cette passion , & la grave plus profondément dans le cœur. Aussi Dorville se trouva fortement épris des charmes de Rose , & ils firent sur lui une impression d'autant plus forte , qu'il paroïssoit que Rose ne le regardoit point avec indifférence ; mais il étoit trop modeste pour croire que les sentiments qu'elle passoit avoir pour lui , fussent ceux de

l'amour ; il les regardoit comme l'effet de sa reconnoissance : d'ailleurs, il se rappeloit l'amour de St. Julien pour elle, la maniere héroïque dont il le lui avoit témoigné, & il auroit cru insulter à la naïve Rose, s'il avoit pû seulement soupçonner que les richesses balançassent dans son esprit, un amour qu'elle auroit nourri depuis long-tems, & effaçassent des impressions qui devoient lui être aussi cheres, étant aussi bien méritées.

Cependant malgré toutes ces réflexions, il se voyoit forcé d'adorer Rose, mais il craignoit toujours de manifester ses sentimens ; il ne vouloit pas que la reconnoissance fit prendre pour des ordres, les desirs qu'il entretenoit dans son cœur ; & s'il souhaitoit ardemment de posséder le cœur de Rose, il vouloit le recevoir d'elle, & que l'amour lui fît ce présent.

Comme Dorville avoit annoncé son départ avant que d'aimer, il voulut partir quoiqu'il aimât, & comme il avoit résolu de cacher son cœur, il ne témoigna point à Melise & à Rose ce qu'il sentoît ; il ne montra que ce qui se peignoit dans le feu de ses yeux, dans la modestie de ses regards, dans la tristesse de son visage & dans

l'inquiétude qui l'agitoit. Rose s'aperçut alors que le bonheur n'est pas toujours avec l'amour , l'absence de Dorville qui devoit les quitter , devenoit déjà pour elle un fardeau insupportable , elle ne put pas cacher ses peines , elle ne put pas mieux retenir ses sentimens , ils s'échappèrent de ses lèvres la veille du départ de Dorville ; comme il parut alors plus empressé & plus chagrin , elle oublia sa prudence pour céder à sa naïveté , & apprit ainsi à sa mere qui étoit présente , un secret qu'elle n'avoit pas seulement soupçonné.

Dorville , lui disoit-elle , vous qui avez essuyé toutes nos larmes , vous allez bientôt nous en faire couler de plus ameres , vous nous quittez. . . Nous nous rappelons sûrement vos bienfaits , mais nous ne pourrons voir la main qui les a distribués.... Dorville , nous craignons pour votre vie qui nous est si chere , nous ne pourrons pas être sûres que tous vos jours seront comptés pour les plaisirs. . . nous prierons bien pour vous , mais nous ne verrons pas l'accomplissement de nos vœux ; oh ! que l'amitié est pesante quand on est menacé de perdre ceux qu'on aime... éprouverez-vous nos sentimens ? . . . votre cœur sou-

haïtera-t-il de nous revoir?... souffrira-t-il de ne pouvoir penser qu'à nous... mais je m'abuse, y penserez-vous seulement... Tristes objets de votre pitié, nous vous serons indifférentes ! ah ! Dorville... Charmante Rose ! que j'aime à voir la naïveté de votre ame, elle est cependant pénible pour moi, elle me déchire... oui Rose, vous serez toujours présente à mon esprit... Melise, je ne vous oublierai jamais, votre exemple m'a persuadé que la vraie vertu est au dessus des malheurs, qu'elle peut braver tout ce qui n'est pas elle, & se faire honorer dans tous les états dont elle seule fait le mérite... moi, vous oublier... Rose, soyez plus juste... mais non, je reviendrai... ah ! puiffai-je ne revenir que pour la joie. Ils firent mille vœux pour le bonheur de Dorville, qui en fit aussi beaucoup pour le leur, il les quitta avec regret, & fut très-fâché d'avoir fait ses adieux.

Rose avoua à Melise un amour qu'elle ne pouvoit plus lui cacher ; Melise ne le désapprouva pas, mais elle ne put s'empêcher de plaider la cause de St. Julien. En aimant Dorville, vous avez distingué le mérite & la vertu, ou plutôt, c'est le

mérite & la vertu qui ont gagné tout votre amour ; mais pouviez - vous donner votre cœur ? La conduite de St. Julien ne devoit-elle pas décider la vôtre ? N'êtes - vous pas à lui par tout ce qu'il a souffert pour vous ? Trahiriez-vous ses espérances ? Tromperiez-vous ses peines ? Je le fais, Dorville est préférable à St. Julien , il a toutes ses vertus avec une ame plus étendue par l'éducation , mais exposerez-vous aux horreurs du désespoir celui qui a pu affronter pour vous de si grands malheurs ? Vous avez de l'amour pour Dorville & l'amitié la plus forte pour St. Julien , mais il vous aima dès qu'il put vous connoître , les plus grands sacrifices ne lui coûtèrent rien pour émouvoir votre tendresse ; peut - être qu'aujourd'hui il mène une vie douloureuse , peut-être qu'étendu dans un lit de souffrance , il n'a personne qui s'intéresse à son sort , peut-être vous reproche-t-il de l'avoir fait renoncer au bonheur , de lui avoir fait mépriser l'amour de son pere qui faisoit ses délices , de lui avoir fait braver les tourmens de son cœur que ses regrets déchirent , & de lui avoir fait essuyer toute la frayeur que devoit lui causer la vue d'un pere malade & mourant ,

à qui il n'auroit pû rendre les derniers devoirs, dont il n'auroit pu recevoir la bénédiction, ni presser pour la dernière fois de ses levres tremblantes les joues pâles de ce pere qu'il ne pourroit plus revoir; d'ailleurs, ma fille; Du Tilleul privé de son fils, doit en trouver un dans les soins de Rose & dans les attentions de sa mere. Rose se mit à pleurer, elle sentoit la vérité de ce que Melise venoit de lui dire; elle en fut émue, mais elle aimoit vivement Dorville, en conservant toujours pour St. Julien une reconnoissance sans bornes : combattue entre ces deux sentimens, ils avoient tour-à-tour la victoire l'un sur l'autre, quand l'amour parloit, Dorville avoit sa main; quand la raison faisoit entendre sa voix sévere, elle detournoit vers St. Julien ses yeux mouillés de larmes; sa mere plaidoit pour lui, & sa conduite ne pouvoit pas être suspecte, puisque c'étoit la première fois qu'elle lui en avoit parlé.

Un cœur reconnoissant a toujours devant ses yeux les bienfaits qu'il a reçu, & ne peut se trouver heureux, que lorsqu'il peut montrer par ses actions qu'il n'en a pas perdu la mémoire. Rose sentant

bien qu'elle ne pouvoit donner son cœur à St. Julien, sembla redoubler ses soins & ses attentions pour Du Tilleul ; on auroit dit qu'elle vouloit épuiser tout ce que la reconnoissance exigeoit d'elle , cela lui gaignoit encore d'avantage le cœur de ce bon vieillard , qui auroit ardemment souhaité qu'elle devînt sa belle-fille ; mais il avoit sagement jugé, par sa tristesse , que Dorville en étoit la cause ; & Dorville lui avoit fait voir, par la peine qu'il eut à quitter sa terre , que Rose le retenoit. Si elle lui avoit fait la peinture de son état, il l'auroit bien tranquillisée, mais elle n'avoit pris aucun parti, & elle ne connoit ses chagrins à personne ; Melise même ne lui en entendit plus parler ; elle pensoit seule , balançoit tout, hésitoit sans cesse, & laissoit au tems & aux circonstances le soin de la décider absolument.

Il y avoit six mois qu'on pleuroit St. Julien absent, il y avoit six mois qu'on ignoroit entièrement son sort, lorsque tout-à-coup on le vit reparoître. Rose fut la première à l'appercevoir, & Rose fut transportée de joie ; elle lui dit quelques mots pour lui témoigner la satisfaction, & courut tout de suite à Du Tilleul & à sa

mere pour leur apprendre cette agréable nouvelle, & elle triomphoit d'avoir été la premiere qui la leur eût annoncée; tous trois arrivent auprès de ce fugitif chéri, ils l'entourent; Rose fit voir le sublime de la reconnoissance, St. Julien parut l'amant le plus ardent, Du Tilleul étoit le plus tendre des peres, St. Julien le plus aimant des fils. Melise sentoit toute la noblesse du procédé de St. Julien, & St. Julien voyoit en Melise la mere de Rose, chacun prenoit part à la joie des autres; tantôt ils se regardent tour-à-tour, pour jouir séparément de leurs plaisirs, tantôt tous leurs yeux se portoient sur St. Julien & goûtent les plus grandes délices en le voyant en bonne santé. Du Tilleul ne peut s'arracher des bras & du visage de son fils qu'il couvroit de ses baisers & de ses larmes; quel spectacle! St. Julien aux genoux de son pere, imploroit un pardon qu'on lui avoit déjà accordé, & se tournant vers Rose, il montrait à Du Tilleul, par ses regards & par un doux sourire, que son excuse devoit avoir toujours été dans les yeux de cette belle personne; ce vieillard courbé sur son fils, sembloit avoir un de ses yeux qui regardoit Rose, tandis que l'autre étoit

fixé sur St. Julien , ses bras se racourcissent & faisoient de nouveaux efforts pour le relever. Enfin , il en vint à bout , il lui témoigne la tendresse dont il souhaitoit depuis si long-tems de pouvoir lui donner des marques ; ils se rassemblent encore autour de lui , tous lui font mille questions , tous les lui font ensemble. Bientôt la nouvelle de son arrivée se répand dans le village : les habitans , qui se sentoient coupables , accourent pour expier de nouveau leur faute par des nouvelles excuses ; mais St. Julien refuse de les recevoir , il se venge en leur témoignant son amitié & les priant de lui conserver leur attachement. Tous se réunissent alors pour témoigner à cette vertueuse famille , leur joie & leur plaisir. Du Tilleul le retient tous à souper , & le contentement qu'ils eurent de revoir St. Julien , fut aussi général & aussi vif que l'affliction qu'avoit causé son absence , avoit été universelle & profonde.

Melise & Rose quitterent le lendemain de l'arrivée de St. Julien , la maison de Du Tilleul qui n'avoit plus besoin d'elles , & allèrent habiter leur ancienne demeure que Dorville avoit eu le tems de faire embellir , & de rendre plus commode ; tout

ce qui peut flatter le goût, tout ce qui peut plaire, en étant utile, y étoit rassemblé. Quelle plaisir pour Rose d'y reconnoître l'attention de celui que chériffoit son cœur. L'amour fait tenir compte des plus petites choses qu'il fait faire, & il bannit toujours l'ingratitude, parce qu'il augmente beaucoup l'amour-propre. Mais ce qui causa un grand plaisir à Rose, occasionna le chagrin le plus vif à St. Julien, il regrettoit le tems où absent de la maison de son pere, & ne pouvant voir celle qu'il aimoit, il ignoroit aussi qu'un homme tel que Dorville intéressât son attention. Rose qui apperçut sa douleur, cherchoit à la diminuer en lui témoignant sa reconnoissance; il étoit sensible à ces attentions qui flattoient son amour, mais qui ne le rassuroient pas, Rose elle-même étoit plus déchirée que jamais, elle ne voyoit qu'un avenir affreux, parce qu'il falloit qu'elle sacrifiât son amour pour Dorville, & oubliât tous ses bienfaits, ou bien qu'elle manquât à la reconnoissance la plus juste & la mieux méritée envers St. Julien; elle perdit aussi sa gaieté ordinaire, & le plaisir fuyoit devant elle. S. Julien augmenta la tristesse de sa situation en y prenant part,

ils'impâtentoit quand il entroit dans leur maison , où il lisoit par-tout l'amour de Dorville ; cependant on voyoit toujours en lui le héros de la vertu , on ne parloit jamais de Dorville , sans faire l'éloge de Du Tilleul & de St. Julien. Mais l'amour trouve-t-il du bonheur quand il craint la rivalité , & le bonheur même le plus grand en apparence , en est-il un pour ces cœurs impetueux où les desirs ardens fixent toujours avec eux l'inquiétude & le tourment ?

Dorville empressé ne tarda pas de revenir à sa terre ; il arriva ne respirant que l'amour , ne s'occupant que de Rose , redoutant St. Julien dont il igneroit le retour , & n'ayant pu pénétrer l'histoire de Melise qu'il avoit vainement cherché d'apprendre. Mais ayant surmonté toutes ses réflexions , il se livra aux sentimens que sa belle paysanne avoit fait naître. Il goûta la plus vive des joies quand il fut que Melise habitoit la maison qu'il avoit fait préparer ; mais il n'apprit pas , sans beaucoup de peine , l'arrivée de St. Julien. Il alla donc trouver Melise , il l'aborda avec respect , il vit Rose & lui parla avec émotion ; il s'informa avec beaucoup de soin de tous les événemens de leur vie depuis son départ ; l'a-

mour est minucieux , il chérit les détails. Dorville se plaignit du mauvais état de la santé de Rose. Il lui nomma St. Julien avec affectation ; Rose lui répondit avec impatience , mais prononça le nom de Dorville avec tendresse. Melise fit alors devant sa fille l'éloge de St. Julien , & modéra les discours trop sentis de la trop amoureuse Rose. Quelle joie pour Dorville ! il découvrit qu'il étoit aimé ; mais sa délicatesse lui ôtoit le moyens de témoigner à son tour ce qu'il sentoît. Etant le bienfaiteur de Melise , il devoit être plus réservé , aussi il résolut de ne montrer ses sentimens que par ces riens que l'amour seul devine , parce que l'amour seul les produits.

Dorville avoit renoncé à ses amis & à ses connoissances ; un voisinage charmant faisoit tous ses efforts pour lui procurer mille plaisirs , une compagnie choisie vouloit le joindre à ses assemblées , il refusa tout cela ; la petite maison de Melise , les personnes qu'elle voyoit , bernoient ses amusemens. La vue de Rose , le plaisir qu'il trouvoit dans sa conversation , remplissoient tous ses vœux , il eut même le courage de voir St. Julien avec Rose ; St. Julien eut aussi la force d'esprit de voir

Dorville avec elle ; Rose , maîtresse de ses sentimens , & craignant peu la jalousie de Dorville , ou l'estimant assez pour croire qu'il n'en auroit point , eut l'héroïsme d'entretenir St. Julien , de le peindre avec toutes ses vertus , de remarquer tout ce qu'il avoit fait de grand. Dorville suivit l'exemple de Rose , il eut la grandeur d'ame de témoigner à St. Julien l'estime qu'il faisoit de son cœur & l'admiration qu'il avoit pour la noblesse de son ame ; il ajouta , qu'étant ami de Du Tilleul son pere , il vouloit aussi l'être de son fils. A peine eut-il fini de lui parler , qu'il s'en approcha pour l'embrasser. St. Julien aussi généreux que Dorville fut ému par ce trait sublime , il s'abandonna dans ses bras , Melise fut étonnée de ce qu'elle voyoit ; Rose aima d'avantage Dorville ; St. Julien se plaignit de son état , mais il chérit son nouvel ami. Il faut bien de la vertu dans deux hommes rivaux l'un de l'autre pour les forcer à s'estimer réciproquement , & à se donner pour jamais leurs cœurs.

La fortune semble quelquefois servir l'amour malgré lui , & fait naître souvent des événemens qu'on n'auroit pas pu se flatter de voir. Dorville ayant un jour
invité

invité tous ses amis de sa terre à venir se promener au château pour juger les changemens qu'il y faisoit , & prendre des conseils pour ceux qu'il se proposoit d'y ajouter , les fit entrer dans l'intérieur ; on eut lieu d'admirer son goût & sa simplicité , les ornemens qu'on y remarquoit n'étoient point des ornemens , parce qu'ils étoient recherchés & rares , mais une disposition ingénieuse qui avoit mis tout à sa place , en faisoit le prix & l'agrément. On remarquoit dans les moindres choses ce goût , créateur du beau , qui rend les moindres choses intéressantes. Pendant qu'on parcouroit ainsi avec plaisir tous ses appartemens , Dorville fut obligé de les quitter pour donner quelques ordres qu'on lui demandoit , mais en les laissant , ils les prièrent de continuer leur visite. Tout le monde entra sans le savoir dans le cabinet de Dorville , & dont Dorville croyoit avoir gardé la clef. Quel fut l'étonnement de chacun ! lorsqu'on trouva sur le chevalet une peinture qui venoit d'être achevée , & où Dorville avoit peint Rose dans l'équipage d'une Nymphe , occupée à parler à l'amour , qui voltigeant autour d'elle , faisoit ses efforts pour la conduire vers le château .

de Dorville qu'on voyoit dans l'éloignement. Rose l'aperçut la première ; l'amour a un coup d'œil sûr , qui embrasse tout quand il veut. Rose pâlit , rougit en s'y reconnoissant ; mais elle ne pouvoit en arracher ses yeux. Melise fut fort surprise , mais elle ne pouvoit se plaindre que de son indiscrétion ; elle fit tout ce qu'elle put pour engager Du Tilleul & St. Julien à sortir avec elle ; on est toujours mal adroit dans ces momens d'embarras , & la vivacité qu'on donne à ses desirs , l'inquiétude qu'on peint dans ses discours , tout excite dans les autres une curiosité qu'on voudroit éteindre , & qui les rend plus desirieux d'écouter ou de revoir ce qu'on cherche à leur éviter. Ce portrait produisit des effets bien différens sur ceux qui le virent. Chacun en étoit occupé suivant sa façon de penser , lorsque Dorville entra avec tout l'empressement d'un homme qui prévient une faute qu'il auroit voulu prévenir. Il trouva Melise chagrine , Rose gaie & occupée , Du Tilleul dans l'admiration , & St. Julien avec les yeux en feu. Je m'amuse quelquefois à peindre , leur dit-il , j'ai voulu me procurer les portraits de mes amis , & il n'y a sans doute aucun de vous

qui puisse me blâmer ; j'ai commencé par Rose, vous en eussiez tous fait autant que moi.... Quelle collection de tableaux que celle de quatre personnes vertueuses comme vous... Rose, vous me pardonnerez bien en faveur des plaisirs que je me suis procurés, peut-être ai-je eu tort ; mais... si vous ne le trouvez pas mauvais, je serai charmé... je veux faire encore votre portrait, pour en donner un à Melise & à Du Tilleul ; nous sommes tous trop liés pour ne pas nous voir sans cesse avec un nouveau plaisir. Personne ne fit de réponse. St. Julien s'avança avec promptitude comme s'il eût voulu en commencer une, mais la parole mourut sur ses lèvres ; un silence profond régnoit dans cette assemblée. Dorville promenoit successivement ses regards sur chacun, il les arrêta sur Rose, dont les yeux trouverent les siens, ils y lurent leur excuse & leur joie : tous sortirent après cela fortement affectés. Dorville malgré ses soins, ne put ramener la gaieté ; ils se retirèrent séparément, ils étoient tous devenus pénibles les uns pour les autres.

Quoique cet événement ne leur apprît rien de nouveau, il confirma des soupçons

qu'ils avoient , & quoiqu'ils eussent été charmés de ne pas voir ce coup de théâtre , St. Julien seul en fut affligé ; il confia ses craintes à Du Tilleul , qui fit ses efforts pour les augmenter , mais l'amour renonce bien difficilement à ses prétentions , il ne redoute rien , il se plaît à se jouer avec l'impossible , comme avec les idées riantes qu'il fait créer. St. Julien cependant ne savoit pas comment il devoit se conduire , il craignoit de parler à Rose , il ne vouloit rien obtenir de Melise , il respectoit Dorville , cependant s'il eût pu seulement espérer d'être aimé , il étoit sûr d'être le plus heureux des hommes ; mais il craignoit de renoncer à son ignorance qui le flattoit , & d'acquérir des connoissances qui auroient troublé pour jamais sa tranquillité. Dorville , de son côté , devenoit toujours plus assidu dans ses visites auprès de Melise & de Rose ; les momens qu'il passoit loin d'elle étoient des momens qu'il croyoit perdus pour le plaisir. Il les amusoit souvent par le récit des aventures qui étoient arrivées aux personnes qu'il avoit connu , & ces récits plaisoient à Melise qui avoit été liée d'amitié avec plusieurs de celles qu'il nommoit ; un jour il prononça le

nom du Marquis de R * *, à ce mot Melise perdit la voix , la pâleur de la mort couvrit son visage , une agitation violente s'empara de tous ses sens ; Rose est alarmée , Dorville est désolé , ils s'empres- sent auprès de Melise , leurs secours lui rendent le mouvement ; mais elle ne revient à elle que pour manifester les effets de la douleur la plus aiguë. Qui avez - vous nommé ? . . . cher époux , depuis quinze ans je n'avois point entendu ton nom prononcé par quelqu'un ; gravé dans mon cœur , je le voyois toujours , mais ma bouche n'osoit pas l'articuler . . .

⊙ Dorville ne trahissez pas mon secret ; mais pourrez-vous entendre le reste ? Infortuné Marquis ! Malheureuse Melise , je n'ai pû mourir avec lui . . . Rose , le meilleur des hommes fut ton pere , & il mourut de désespoir . . . Rose , il fit le charme de la vie de ta mere , il eût fait ta gloire & ton bonheur. Tu ne l'as pas connu , tu n'as pas senti les larmes de douleur dont il a arrosé ton visage. Rose , il mourut en te tenant dans ses bras , en déplorant ton sort , en déplorant le mien , en pardonnant à ses ennemis qui l'avoient perdu & qui étoient la cause de sa mort. . .

Ma mere , c'est la premiere fois que vous me parlez ainsi de lui , & mon cœur est glacé d'effroi... Qui sont donc les barbares qui ont tué mon pere ? qui ont fait tous les malheurs de ma mere , qui font encore couler ses larmes & les miennes ? --- Rose & Melise vous m'attendrissent. Ah ! pourrai-je jamais changer votre état , vous faire oublier vos maux en les réparant , punir les monstres qui ont altéré votre tranquillité , & venger l'innocence en poursuivant ses persécuteurs. ---- Dorville les malheureux ne pensent pas à se venger , j'ignore le sort de ces méchans ; depuis que j'ai quitté la ville , je ne fais plus ce qui s'y passe , mon infortune a coupé tous les liens qui m'y tenoient attachée , j'ai abandonné ceux que je ne pouvois estimer. Ah ! Dorville , vous avez rouvert toutes mes plaies , vous avez renouvelé toutes mes douleurs ---- Je vous plains , Melise , je l'ai toujours fait , je me rappelle obscurément de votre prospérité , mon pere le Comte de B * * ... ---- Ah ! Monsieur , de qui êtes-vous le fils ? voilà l'auteur de la mort de mon mari. Dorville , vous deviez avoir un autre pere. ---- Melise votre douleur est peut-être juste ; mais ... si une

prévention trop forte ... j'ignore tout ceci... si mon pere n'étoit pas coupable ... son fils au moins vous respecte & vous aime... s'il pouvoit réparer les maux que vous avez soufferts... vous détournez les yeux... Rose, intercédez pour moi? ----- Qui, moi j'intercéderai pour vous? .. j'ai toute la la colere de Melise, je veux faire entrer dans mon cœur toute sa haine... Pere que je n'ai point connu, & que j'aime si fort, arrache-moi à l'amour du fils de ton assassin! Dorville vous êtes sensible, vous auriez les mêmes sentimens... Ah Dorville, tu faisois tous mes plaisirs, tu ne pourras jamais devenir le sujet de mes tourmens.

Dorville livré à ses réflexions, gardoit le silence, ses yeux fixés contre terre n'osoient plus s'élever pour lire leur bonheur dans ceux de Rose; il se jette aux genoux de Melise qui étoit assise auprès de sa fille, on lui ordonne de se retirer, il pleuroit, on le lui repete, il leur dit: Ah! Rose, sans laquelle la mort deviendroit pour moi la plus grande faveur. Melise qui me faites haïr à présent ma propre existence, pourrez-vous voir celui que vous avez honoré de votre estime, réduit

par vous à détester son pere ? Je mériterais sans doute alors de ne plus vous revoir ... plaignez un infortuné , mais ne punissez pas un innocent ... Rose , voyez tout mon amour ... Melise , pensez à la conduite que j'ai tenu , & jugez mon cœur... vous m'ordonnez de ne plus me présenter devant vous ; mais seriez vous injuste , & manqueriez-vous de vertu pour moi seul ? ... serai-je le seul malheureux dont les pleurs ne vous auroient pas touché ? & serai-je réduit à penser que Dorville qui vous aime & vous estime , est le seul qui ait lieu de se plaindre de vous ? Melise recouvroit sa tranquillité , Rose joignoit au chagrin qu'elle éprouvoit celui de Dorville. Elle auroit souhaité de montrer son amour pour son pere , sa fureur contre le pere de Dorville , & ménager Dorville lui-même. Enfin Melise lui dit , notre affliction est très-juste , cependant elle ne nous empêchera point de vous estimer ; mais vous devez sentir que votre vue en nous rappelant la plus grande des infortunes , doit être bien douloureuse pour nous ; si vous avez l'attachement que vous nous témoignez , vous devez apprendre par-là ce qu'il vous reste à faire. Dorville s'en alla

défolé , & comprit fort bien que Melise fouhaitoit son absence.

Ce moment avoit fait évanouir toutes les idées riantes qui occupoient Rose & Melise , elles ne penserent plus qu'au Marquis de R * * pour s'attendrir sur son sort ; Melise sembloit trouver du plaisir à irriter la douleur de sa fille , elle y feroit parvenue , si Rose n'avoit pas été sûre de l'amour de Dorville. La mere lui disoit , pourrois-tu avoir donné ton cœur au fils de celui qui a causé tous nos malheurs ? Sa vue ne te diroit-elle pas toujours , voilà la ressemblance du meurtrier de mon pere & du persécuteur de ma mere ? Ton cœur ne te démentiroit-il point , lorsque tu lui avouerois ta tendresse ? Ne le repousserois-tu point , lorsqu'il se laisseroit aller dans tes bras ? Et vivrois tu heureuse avec le fils de celui qui créa tous nos malheurs ? ----- O ! ma mere , mes maux sont plus grands que je ne puis les porter , mon ame est déchirée , mon cœur distille l'amertume . . . oui , j'ai aimé Dorville , que dis - je , je l'aime encore . . . je l'aime environné de ces horreurs , je l'aimerai toujours . . . mais pourrai-je . . . oui , je le pourrai , je veux renoncer à l'idée flatteuse

de lui appartenir il avoit cependant fait tout ce qui dépendoit de lui pour fixer notre bonheur ... Il a pu réparer par-là... ho ! Melise , je ne puis rien faire seule... ordonnez mon infortune , je suis assez soumise pour remplir vos volontés... Hélas il y a long-tems que les sanglots sont mon partage , ma vie ne changera pas d'événemens , & après avoir vécu malheureuse je mourrai désespérée-----ma fille , St. Julien a mérité votre estime , il peut prétendre à votre main , la reconnoissance vous y engage , son amour doit le faire distinguer ; sa vertu & celle de sa famille doivent fixer votre choix---- Ah ! Dorville , plus malheureux que moi , tu me croiras infidèle , mais il faut que je renonce pour jamais à toi ... je n'y renoncerai jamais , c'est à toi que l'on m'arrache ... si tu ne le fais pas , tu pourras me mésestimer ... Mais St. Julien oseroit-il m'épouser sachant que je ne veux pas lui donner mon cœur ... Ah Melise , pour la première fois mon obéissance à vos ordres , ne me causera point de plaisir.

Dorville abandonné à son chagrin , étoit parti sans dire à personne le lieu où il se proposoit d'aller , & sans faire part du mo-

tif de son voyage , il y avoit déjà plusieurs jours qu'il étoit absent. Melise étoit inquiète , Rose étoit désolée , elle craignoit tout de son désespoir.

St. Julien ayant su que Melise & Rose éprouvoient de nouveaux chagrins, sans savoir ce qui les occasionnoit, & croyant que le départ de Dorville y avoit donné lieu; il sentit renaître ses espérances, & alla de nouveau voir ses anciennes amies pour essayer de leur être utile, mais sans doute aussi pour remplir les desseins de son cœur; il fut étonné de la tristesse de Rose, en vain il tenta toutes sortes de moyens pour la calmer, elle se refusoit à ses consolations; il ne put pénétrer la cause de leur douleur, mais Melise lui promit que Rose feroit son épouse. St. Julien fut au comble de la félicité, il voulut témoigner à Rose la joie qu'il sentoit, mais Rose l'écouta sans intérêt & ne répondit que par des soupirs. Dans le même moment, Melise reçut une lettre, elle l'ouvrit, Rose en la voyant s'écrie avec transport, c'est une lettre de Dorville. Voici ce qu'elle contenoit.

Madame, si mon pere a fait, comme vous le croyez, vos malheurs, c'est à moi de les re-

parer, j'ignore en quoi ils consistent, je sais bien que je ne pourrai pas vous les faire oublier tous, mais ma fortune en peut réparer une partie; si vous avez perdu un époux, si Rose a perdu un pere... je perds une personne qui est la seule que j'aie aimé. Eh bien! je vivrai dans le malheur, je ne puis plus vous voir, je ne vivrai pas long-tems. Rose, si tu m'aimes, oublie un infortuné que le hasard a rendu coupable, mais qui conserve toujours la pureté de son cœur & la violence de son amour. Je ne vous demande qu'une faveur, envoyez-moi les portraits de Melise & de Rose que j'ai peint, accusez-moi la reception de ces contrats & de ces papiers qui vous assurent la possession de mes biens. Faites le bonheur du vertueux St. Julien, vous ne me verrez plus. Adieu pour jamais.

Il fondirent en larmes à la lecture de cette lettre, St. Julien pleuroit de joie en voyant quelqu'un plus vertueux que lui. Il plaida la cause de Dorville avec l'enthousiasme d'un cœur généreux, & reprenant tous les papiers que Dorville avoit envoyé, il dit à Melise & à Rose en les quittant, je fais la réponse que vous devez faire, c'est celle que je ferois si j'étois

à votre place, je veux la porter moi-même à Dorville.

Il partit en effet & trouva Dorville au désespoir qui attendoit avec impatience le retour du courier qu'il avoit envoyé, St. Julien se précipita dans ses bras & lui dit en pleurant : vous êtes heureux Dorville d'être plus vertueux que moi, vous posséderez Rose, jugez mon amour par mon sacrifice, & sa sincérité par ce qui m'engage à le faire. Soyez heureux, Rose vous désire avec ardeur ; Melise vous prie de venir auprès d'elle, vous mettrez fin à leur infortune, & votre bonheur comme celui de Melise & de Rose fera le mien que je ne puis pas me flatter d'obtenir autrement. Dorville sensible à la générosité de St. Julien, frappé par le changement subit de son sort, ne pouvoit parler. O St. Julien le meilleur des hommes... mon cœur.... Rose qui m'aime, Melise qui me demande... Mon pere a fait couler vos larmes... St. Julien vous ferez mon frere... vous êtes bien plus pour moi, vous êtes le meilleur de mes amis & le plus vertueux des hommes. St. Julien lui remit alors tous les papiers qu'il avoit envoyé, & ils partirent pour retourner auprès de Melise & de Rose.

732

732

R O S E, &c.

Ils furent tous heureux par leur vertu;
& leur vertu fut, pour chacun d'eux,
la source de leur bonheur.

Fin de la premiere Partie.



T A B L E.

S OPHIE, <i>Conte Moral.</i>	page 1
NOURADIN ET ALMAMOULIN , <i>Conte Moral traduit du Persan.</i>	101
SEGED , <i>Conte Moral.</i>	111
FIRNAZ ET ZOHAR , <i>Conte moral traduit de l'Allemand.</i>	127
BOZALDAB , <i>Conte Oriental traduit de l'Anglois.</i>	150
OBIDAH , <i>Conte Oriental traduit de l'Anglois.</i>	158
ROSE , <i>Conte Moral.</i>	165

Fin de la table de la premiere Partie;

877

2 vlls





